FRANCE FOOTBALL

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

N° 3908

JUILLET 2021

BALLON D'OR

Owen, le prince de Galles

+

PORTFOLIO
Qatar 2022 : au stade (bien) avancé

REPORTAGE
Ma femme est footballeuse, et alors ?

DATA ZONE
Les pros du péno

VILLE DE FOOT
New York la convertie

RONALDINHO VERY GOOD TRIP

Enquête

Supplément de L'ÉQUIPE n° 24438 – 10 juillet 2021 – Ne peut être vendu séparément. Pam Martins

INFUSEZ LE CHANGEMENT

BOUTEILLES EN **100%** PLASTIQUE RECYCLÉ+

fuzetea

Toute la gamme fuzetea a désormais des bouteilles fabriquées à partir de 100% de plastique recyclé, soit une emprunte carbone réduite de 70% pour chaque bouteille.**

1300 TONNES DE PLASTIQUE VIERGE ÉCONOMISÉES PAR AN

*Boisson à l'infusion de thé noir concentrée, saveur pêche, thé et hibiscus, avec sucre et édulcorant.
+Sauf bouchon et étiquette (recyclables mais pas recyclés)
**Source : Ademe 2017

fuzetea

© 2021 DP Beverages. Fuze Tea est une marque déposée de DP Beverages - Coca-Cola Services France, SAS au capital de 50 000 Euros - 404 421 083 RCS Nanterre.

POUR VOTRE SANTÉ, ÉVITEZ DE MANGER TROP GRAS, TROP SUCRÉ, TROP SALÉ. WWW.MANGERBOUGER.FR

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
92100 Boulogne-Billancourt
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'homme

ÉDITEURS
Éric Matton, Sami Belhadj

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Jérôme Cazadieu

RÉDACTEUR EN CHEF
Pascal Ferré

RÉDACTION EN CHEF
Rémy Lacombe, Arnaud Tulipier

RÉDACTION
Dave Appadoo, Olivier Bossard, Jean-Marie Lanoë, Christophe Larcher Éric Lemaire, Francis Magois, Thierry Marchand, Roberto Notarianni, Frank Simon, Thomas Simon, Patrick Sowden, Patrick Urbini

ASSISTANTE
Armelle Enkirche

RESPONSABLES D'ÉDITION
Isabelle Talès, Laurent Crocis, Olivia Blondy

CRÉATION MAQUETTE
Sylvestre Hovart

DIRECTION ARTISTIQUE
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Anne-Laure Vallet, Antony Ducourneau

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1222K82523
ISSN02453312

ACPM

PEFC 10-31-3364

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

À nos lecteurs
Que pensez-vous du nouveau *France Football* ? Donnez votre avis sur : *https://mfb.li/nouveauFF*

Franck Faugère/L'Équipe

PRÉSUMÉE INNOCENCE

Pascal Ferré
Rédacteur en chef

En même temps qu'est tombé le verdict médiatico-socio-populo-démago faisant d'un jeunot de 22 ans le coupable d'une bande désorganisée de quasi-trentenaires bouffis du même orgueil est intervenue la fin d'un cycle. Celle de l'innocence. 1095 jours après cet inoubliable France-Argentine qui l'avait consacré chouchou (inter)national, Kylian Mbappé a donc perdu son immunité. Celle qui échoit aux p'tits nouveaux auxquels on passe beaucoup, aux ambitieux insouciants, aux crâneurs sympa, aux agaçants talentueux. Ce tir au but foireux face à la Suisse s'est mué en tir au pigeon et a fait basculer "KM" dans une autre séquence, une autre dimension, une autre époque. Un autre morceau de vie, sans doute. Marqué désormais par cette cicatrice avec laquelle il devra vivre comme d'autres losers magnifiques – tels Ginola, Pedros ou Bossis – ont dû le faire auparavant, pour des raisons et dans des contextes différents. Le problème n'est pas de savoir si l'échec des Bleus est imputable à la suffisance, à l'arrogance ou à l'insuffisance du plus jeune du groupe. Mais plutôt de se poser une telle question à l'issue d'une compétition qui renvoie surtout l'image d'une équipe sans cohésion, sans leader, sans cap, sans discipline, sans idée, sans âme, sans identité, sans allant, sans envie collective. Sans trop de bol, non plus. Dans ce pays de fous, mais certainement pas de foot, Mbappé endosse à son tour l'habit du renégat national et cristallise les aigreurs de ces "connaisseurs" versatiles, dignes héritiers de ceux qui avaient réservé pareil sort aux Kopa, Platini, Henry ou Zidane, tous lynchés après avoir été tant léchés. Il n'est surtout pas question de disculper le numéro 10 des Bleus de ses manques (efficacité et patience). Mais nous vient une question innocente : de quel joueur les Bleus auront-ils le plus besoin dans 500 jours, au moment où ils iront, s'ils se qualifient, défendre un titre qui semble appartenir à un autre temps ?

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
Chez votre marchand de journaux
Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball*

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Instantané
Les Bleus inqualifiables

10 Décryptage
Campos au cœur du jeu ?

12 Cazarre
Le seum de toutes les peurs

À L'AFFICHE

14 Portfolio
Le Qatar, c'est demain !

22 Enquête
Ronaldinho : après l'ombre, la lumière

30 Data zone
Les pros du péno

32 Enquête
Pour des joueurs bien dans leur assiette

38 Reportage
Couples, pour le meilleur et pour tenir...

46 Au tableau !
Rohr refait Bordeaux-Milan 1996

TEMPS ADDITIONNEL

54 Ville de foot
Big Apple dingue de soccer

62 Design
Et si les clubs fabriquaient leurs tenues ?

64 Engagement
SCIC, la voie sociale

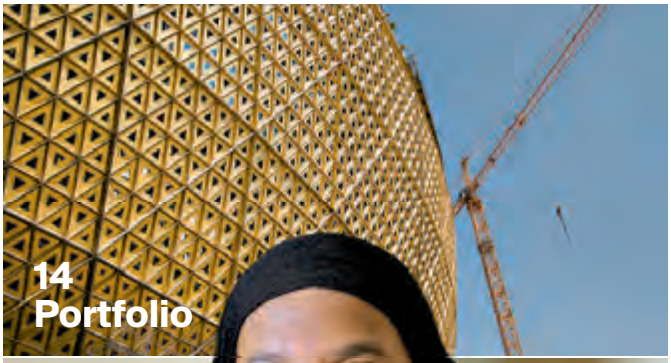
BALLON D'OR

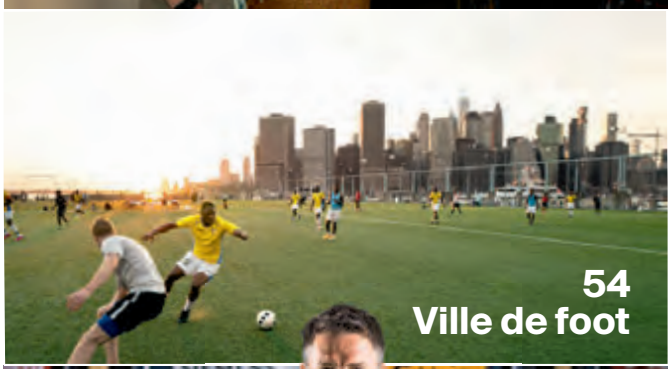
66 Sur les traces de...
Owen, le petit prince de Galles

74 Paroles de juré
Henry Winter : "Je m'isole trente-six heures avant de voter"

75 Tellement BO
Un trophée qui en impose et qui s'expose

78 Pas trop cliché
Simonsen, port d'attache





Julien Scussel /L'Équipe - Giuseppe Cacace/L'Équipe - Hugues Lawson Body/L'Équipe - Pascal Perich/L'Équipe - Simon Stacpoole /L'Équipe

NINTENDO SWITCH

Nintendo

THE LEGEND OF ZELDA™
SKYWARD SWORD HD

12

JOY-CON ÉDITION LIMITÉE

LES ORIGINES DE LA LÉGENDE

LA LÉGENDE RACONTE QUE, POUR PROTÉGER LES HUMAINS DES TÉNÈBRES, UNE DÉESSE LES MIT À L'ABRI SUR UNE ÎLE VOLANTE DANS LES CIEUX. LINK, APPRENTI CHEVALIER, Y COULE DES JOURS HEUREUX JUSQU'AU JOUR OÙ ZELDA, SON AMIE D'ENFANCE, DISPARAÎT. ARMÉ DE SON COURAGE ET D'UNE MYSTÉRIEUSE ÉPÉE, LINK DEVRA S'AVENTURER SUR LA TERRE FERME POUR TENTER DE SAUVER SON AMIE.

LE 16 JUILLET

INQUALIFIABLE

Impuissant et interdit, Hugo Lloris aura encaissé six buts en quatre matches lors de cet Euro, une perméabilité tricolore inhabituelle et coupable. Et, surtout, synonyme d'un renvoi à la maison dès les huitièmes de finale, face à la Suisse. Ce qui n'était pas le but.

Photo Stéphane Mantey/L'Équipe

UEFA EURO 2020

Photo
Franck Faugère/L'Équipe

LES BONS COMPTES DE SOUTHGATE

Perçu au début de son mandat, fin 2016, comme un recours provisoire, Gareth Southgate a mis tout le monde d'accord, en réussissant avec les Three Lions un parcours de choix lors de cet Euro "à domicile".

CHACUN SAIT QU'IL EST PLUS FACILE DE GAGNER EN JOUANT COLLECTIF.
Une nouvelle direction.
Pour faire face au défi de la transition écologique, avec le programme **Way to Zero**, nous multiplions les projets autour d'une ambition : Zéro émission de CO2 d'ici 2050. Pour cela, nous devons changer. Et être bien accompagné. C'est pourquoi dans le cadre de notre partenariat avec la FFF, nous transportons les joueurs en ID.4 jusqu'à leur centre d'entraînement, proposons des offres sur les véhicules électriques aux licenciés, et équiperons dans les mois à venir certains clubs de football amateurs en bornes de recharge. Pour se dépenser et se recharger en même temps. Tout le programme sur vw.fr/foot
FFF
PARTENAIRE ÉLECTROMOBILITÉ
Way to zero = vers une mobilité neutre en carbone d'ici 2050.
Volkswagen Group France – S.A. au capital de 198 502 510 € – 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts – RCS Soissons 832 277 370.

Luis Campos, l'homme qui murmure à l'oreille de Kylian Mbappé.

CAMPOS AU CŒUR DU JEU PARISIEN?

L'ex-dirigeant du LOSC pourrait tenir un rôle central dans l'avenir de Mbappé.

La veille de France-Suisse, Mauricio Pochettino est venu aux nouvelles. P'tit coup de fil à Kylian Mbappé pour connaître l'évolution de sa position quant à la suite de sa carrière au PSG. En dépit de l'entame de recrutement (Wijnaldum, en attendant Donnarumma, Sergio Ramos et Hakimi), l'international français est resté fidèle à ce qu'il avait promis – sèchement – à Leonardo, quelques jours avant l'entame de l'Euro. Aucune décision ni inflexion à attendre durant la compétition. Rendez-vous sitôt que les Bleus seront en vacances. Ce qui est intervenu plus tôt que prévu…

Une parenthèse que n'ont pas été obligés de respecter ceux qui s'agitent en coulisses autour du jeune attaquant (22 ans), toujours pas décidé à prolonger et qui s'interroge sur la stratégie gloutonne du PSG. Et sur sa place dans ce projet. Parmi les discrets tireurs de ficelles, on retrouve Luis Campos. Que viendrait faire l'ancien directeur sportif du LOSC dans ces histoires parisiennes ? Du lobbying, mais pas que. Profitant de sa très bonne cote auprès du clan "KM", le Portugais est resté en contact depuis la période monégasque. Régulièrement, Campos distille ses envies ("On peut marcher ensemble sur l'Europe") et ses avis à Mbappé, notamment sur la suite de sa carrière. C'était peut-être un peu intéressé dans la mesure où le Portugais serait (ou a été ?) dans le viseur du Real pour un poste de directeur sportif. Et si c'était pour mieux jouer sur deux tableaux ? Certains familiers de ces affaires sensibles avancent l'hypothèse suivante : profitant de sa proximité avec le clan Mbappé, Campos pourrait être tenté par le PSG. Ou inversement ? Des intermédiaires pousseraient en ce sens. L'entourage de Mbappé ne serait pas contre, c'est un euphémisme.

"Leonardo va partir ?"

L'ex-dirigeant des Dogues profiterait d'un terrain mouvant. Leonardo éprouve des difficultés à communiquer avec le clan Mbappé et se trouve dans le viseur de certains "puissants" qui gravitent autour des centres de décision parisiens, à commencer par Pini Zahavi, le super agent, qui n'a pas digéré le renvoi de son poulain Thomas Tuchel, cet hiver. Le message plein d'empathie de Leo à destination de Mbappé, juste après l'élimination de l'Euro, n'a pas changé grand-chose vis-à-vis d'un joueur toujours pas enclin à prolonger, comme il l'a répété ces derniers jours à ceux venus aux nouvelles.

À ces thèses, Luis Campos, nous a répondu, presque candidement d'abord : "Mais pourquoi ? Leonardo va partir ?" Avant d'enchaîner : "Je suis peut-être dur dans les affaires, mais je ne suis pas un menteur. Je vous assure n'avoir parlé avec personne au PSG. J'ai mon cabinet de consulting à Monaco. Pour l'instant, je suis concentré sur ça et je n'ai rien accepté d'autre. Mais j'écoute tout le monde. Je suis libre à 100 %. C'est vrai que je connais très bien la famille Mbappé depuis que Kylian a 14 ans. On nourrit une grande amitié, mais c'est tout. Quant au Real Madrid, j'y ai passé trois superbes années et j'ai gardé de très bonnes relations avec le président et la direction. Mais, pour le moment, je peux vous assurer qu'il n'y a rien avec personne." Une version polie censée calmer des coulisses qui bruisseront des rumeurs les plus folles tant que le cas "KM" ne sera pas réglé. Ce qui pourrait prendre quelque temps encore. Même l'immixtion dans le dossier de Nasser al-Khelaïfi ne suffit pas, pour l'instant, à ramener du calme, de toute façon très hypothétique alors que le Real multiplie les approches afin d'entrer dans la danse.

● Olivier Bossard et Pascal Ferré

10

Alexis Réau/L'Équipe

PRÉSERVATIFS

SKYNFEEL®

Découvrez la sensation de ne rien porter

Le plaisir a des possibilités infinies grâce à la technologie SKYNFEEL®,
la matière exclusive ultra-douce qui procure une sensation ultra-naturelle incroyable.

Les dispositifs médicaux sont des produits de santé réglementés qui portent, au titre de cette réglementation, le marquage CE. Il est rappelé l'intérêt des préservatifs dans la prévention du VIH / SIDA et des autres IST. Lire attentivement la notice. Demandez conseil à votre pharmacien. Mai 2021.

© LifeStyles Healthcare Pte Ltd. Tous droits réservés. RCS PONTOISE B810959817.

LE “BOXE TO BOXE” DE JULIEN CAZARRE

LE SEUM DE TOUTES LES PEURS

Comme tous les Français qui se respectent, à 3-1, à dix minutes de la fin, je reprenais une pinte en hurlant : “Et alors, elles sont où les cloches à fromages ? En une accélération, on vous renvoie dans les alpages chanter du yodel ! Ils nous ont pris pour Tsonga face à Wawrinka en Coupe Davis…” Donc, ça, c’était avant le drame. J’avais déjà préparé mon débrief comme quoi cette équipe a des ressources incroyables et que, lorsqu’il s’agit de sauver le soldat “DD”, les gars deviennent implacables. C’était du caviar, celui qui glisse au fond de la gorge avec vodka et blinis nappés de crème (ou un kebab maison sauce andalouse pour ceux qui n’ont pas encore une feuille d’impôt à cinq chiffres). On aurait expliqué l’irrationnel avec des raisonnements logiques. Car nous sommes sûrs de nos forces et que le monde entier envie notre attaque.

La vraie question qu’on ne s’est pas posée, c’est : est-ce que le monde entier nous envie Deschamps ? Ben, j’en suis pas persuadé. Malgré les victoires et les titres, je ne connais aucune nation, à part les Allemands (qui ne font jamais rien comme tout le monde, même pour les fringues et le sado-masochisme), qui rêve d’avoir la “Desch”, quand bien même il les emmènerait au zénith.

“DD” avait de l’essence dans le réservoir de sa “chatte-mobile” pour quatre-vingts minutes

Mais il y a eu ces dix minutes de trop. Non, pas contre les Suisses, mais dans la carrière de Didier. On dit souvent qu’il ne faut pas faire la compétition de trop. Eh bien, “DD”, lui, avait de l’essence dans le réservoir de sa “chatte-mobile” pour quatre-vingts minutes. Aujourd’hui, on a envie de les mettre devant un peloton d’exécution pour leur faire comprendre que c’est un scandale, qu’ils se sont embourgeoisés. Tout se recoupe. Il y avait une ambiance de merde, des clans, Deschamps ne tenait plus rien, Mbappé se prenait pour le calife à la place du caniche…

Bref, on allait droit dans le mur. Tout le contraire de ce match contre le FC Toblerone à la 80e. C’est là où il est fort Deschamps… Il nous a rendus comme lui. Il nous a “Dédéisé”. Ça ne veut pas dire qu’on a un langage saccadé et le sourire de Dupontel dans *Bernie,* c’est juste qu’on n’était plus habitués à voir notre équipe manquer de cynisme et de maîtrise. On est éliminés après le match le plus passionnant des Bleus depuis des années. On a aimé et détesté cette équipe, et, le jour où elle devient humaine, on la déteste plus encore. Est-ce normal ? Ben oui, “DD” et nous, c’est une histoire d’amour et elle doit se finir mal. Comme disait Tom Cruise, le grand philosophe du film *Cocktail* : “Une histoire d’amour, ça finit toujours comme ça… Sinon, ça ne finirait pas.” Allez “DD”, on t’aime encore, ne gâche pas tout en restant. Là, t’auras plus d’excuse…

Étienne Garnier/L'Équipe

BÊTES DE PARIS
BÊTE DE PLAISIR

JUSQU'À 150€ OFFERTS*

ZEbet

TÉLÉCHARGE L'APPLI

*JUSQU'À 150€ DE PARIS REMBOURSÉS EN PARIS GRATUITS, DONT 100€ SUR LE 1ER PARI. OFFRE VALABLE POUR TOUTE NOUVELLE INSCRIPTION. VOIR CONDITIONS SUR LE SITE.

18

JOUER COMPORTE DES RISQUES : DÉPENDANCE, ISOLEMENT...APPELEZ LE 09-74-75-13-13 (APPEL NON SURTAXÉ)

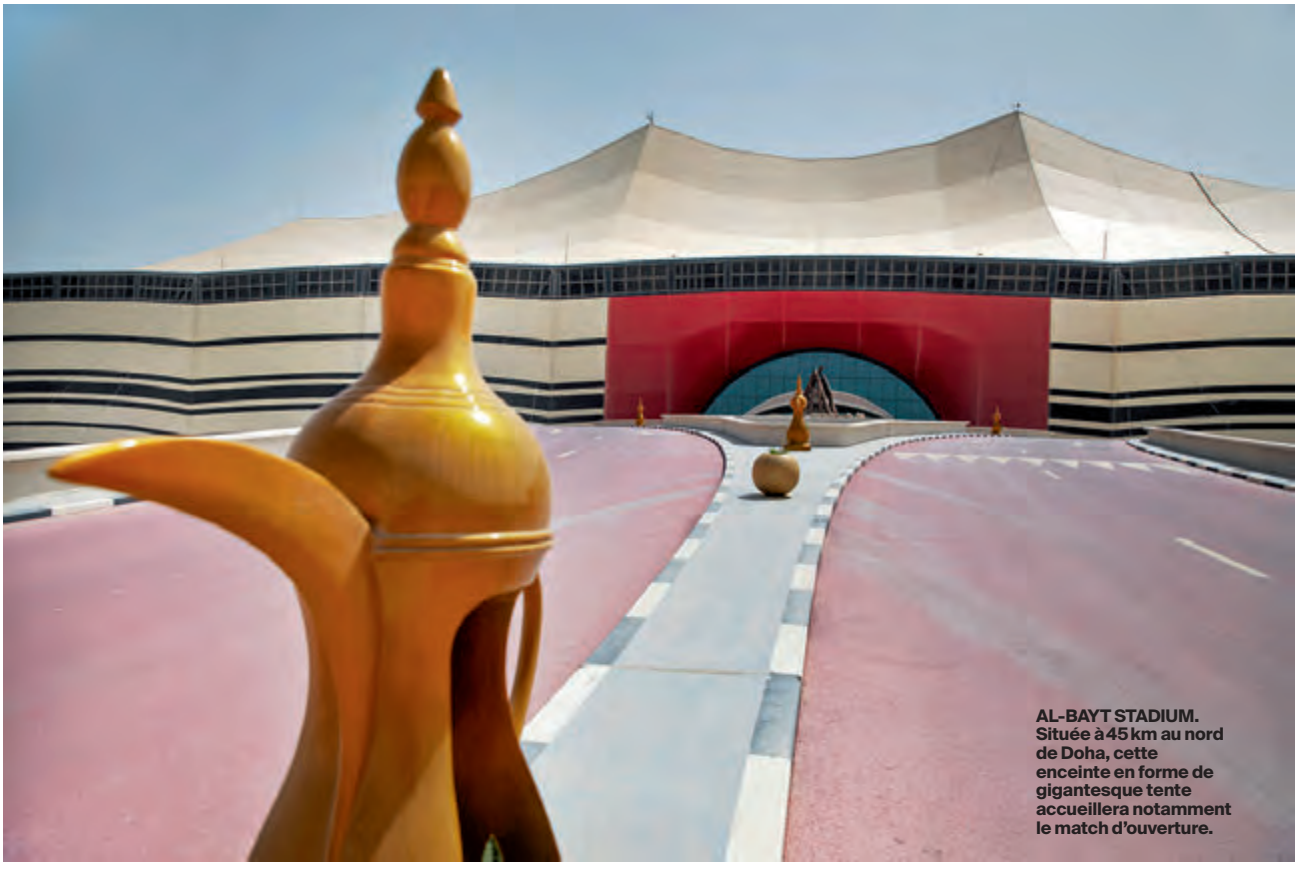
QATAR
Entrance

LE QATAR, C'EST DEMAIN !

À désormais 500 jours du début de sa Coupe du monde, fixé le 21 novembre 2022, le petit État de la péninsule arabique s'active, notamment au niveau de ses stades qui se veulent des bijoux de modernité. Nous en avons visité trois, sur les huit enceintes de Doha et ses alentours, qui accueilleront le Mondial 2022.

Par
Pascal Ferré

Photos
Julien Scussel/L'Équipe

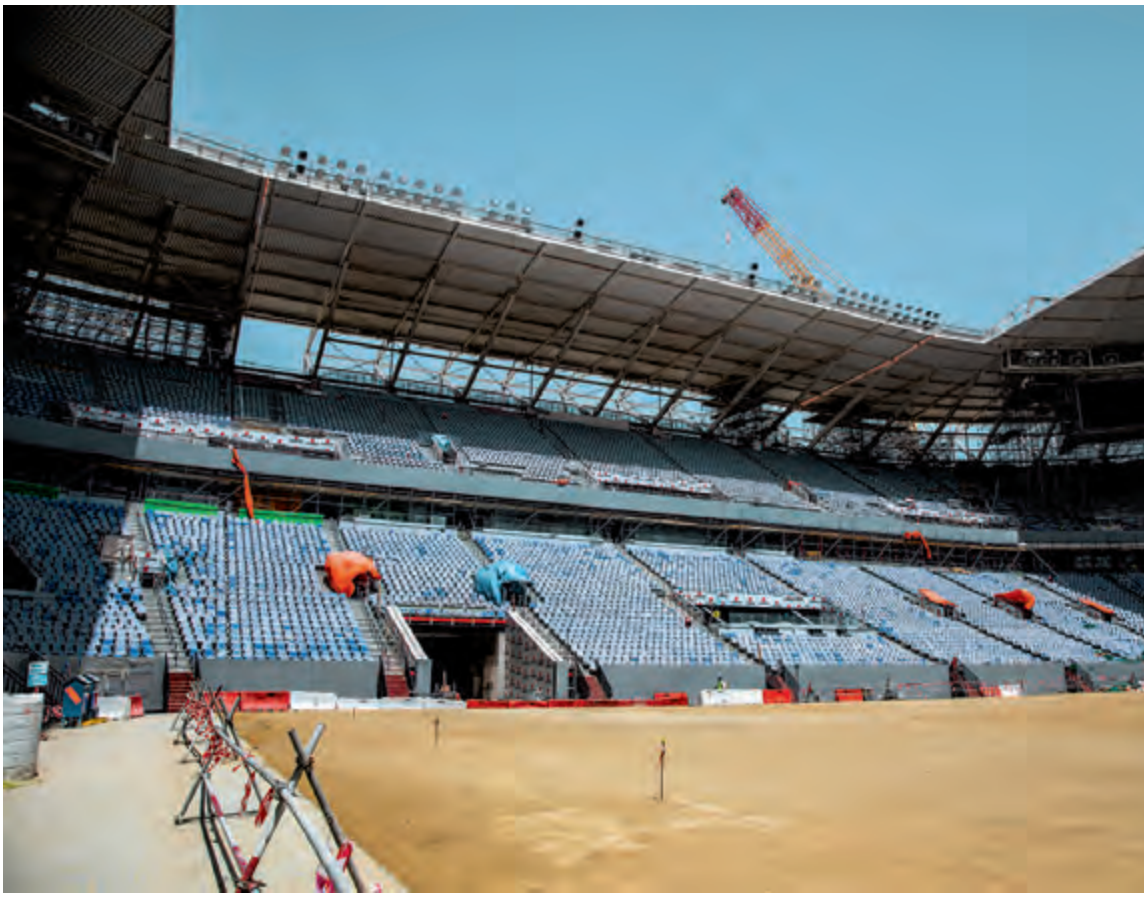


AL-BAYT STADIUM. Située à 45 km au nord de Doha, cette enceinte en forme de gigantesque tente accueillera notamment le match d'ouverture.

Portfolio

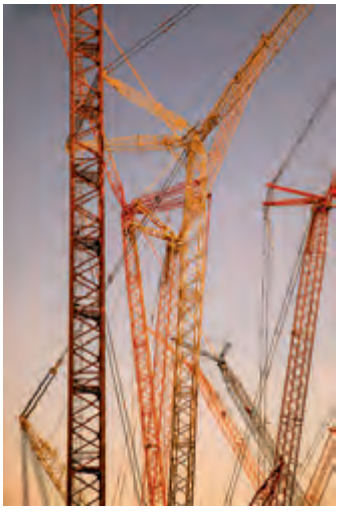
AL-BAYT STADIUM. Bienvenue à "la maison" (al bayt). Au-delà de son caractère pittoresque, assuré notamment par ses grandes tapisseries berbères qui garnissent l'intérieur de l'enceinte (de même que les photos des ouvriers qui ont œuvré sur le site), ce stade de 60 000 places basé à Al-Khor se veut un carrefour entre la modernité et la tradition. Aux motifs typiques Sadu des tentes de bédouins, que l'on retrouve jusque dans les vestiaires, s'ajoutent quelques apparats nettement plus contemporains comme le toit rétractable en trente minutes, les casiers individuels à code ou ces "skybox", des suites avec chambre incorporée. Comme à la maison.

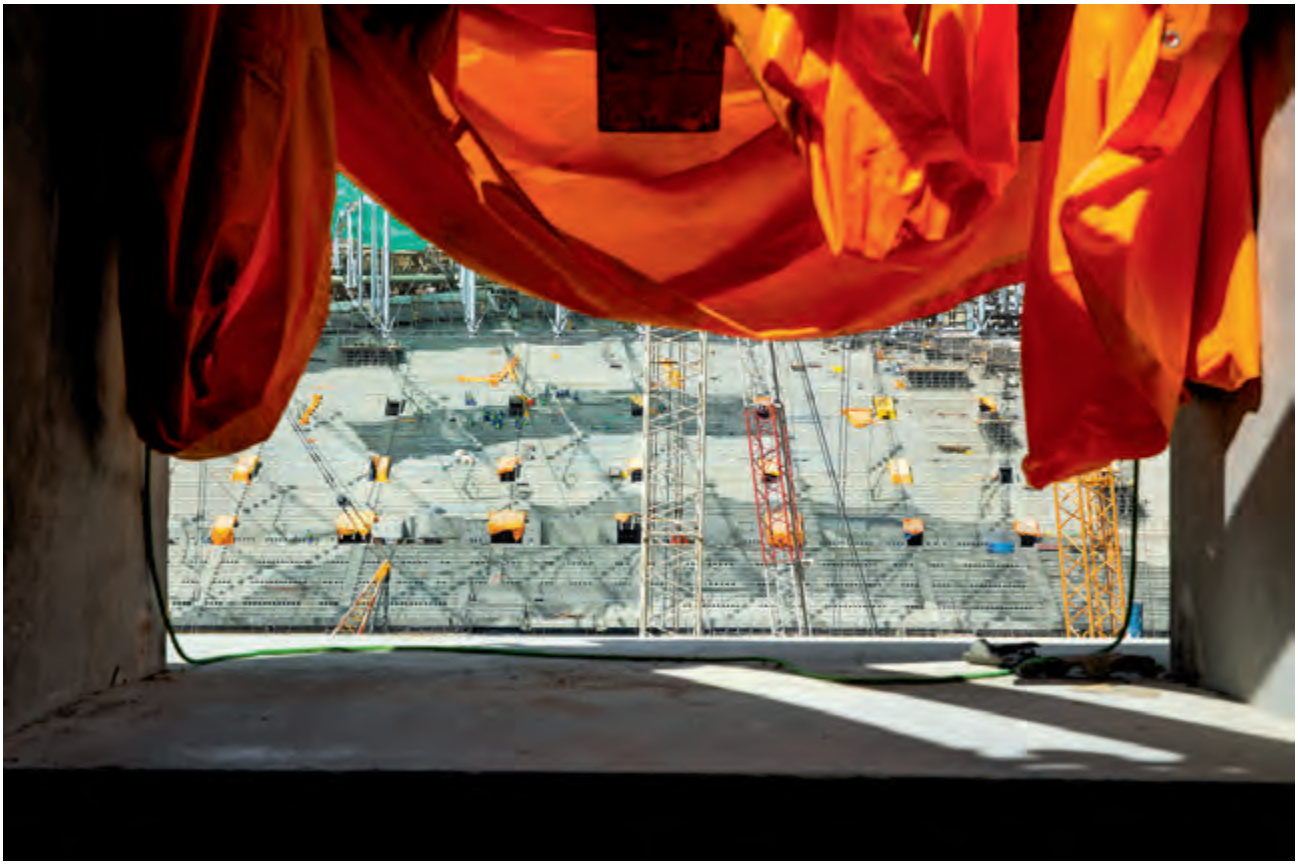
RAS ABU ABOUD STADIUM.
Le premier stade entièrement démontable ! Construite sur la baie ouest de Doha à partir de 972 containers colorés (ci-dessous) et des structures amovibles, l'enceinte de 40 000 places ressemble à un grand Lego qui disparaîtra totalement à l'issue de la Coupe du monde. Le démantèlement profitera à des associations qui récupéreront chacune des bouts d'histoire.

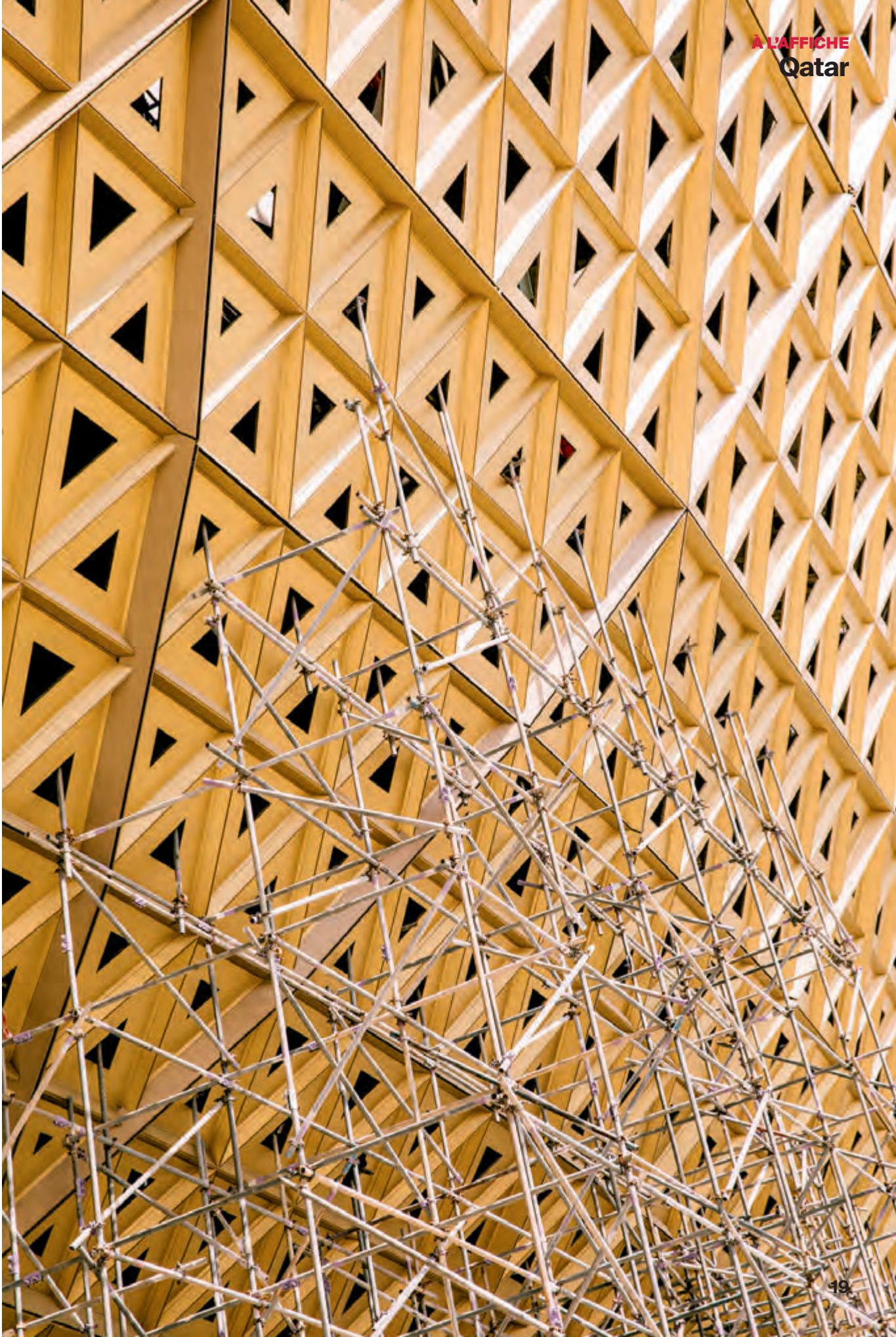


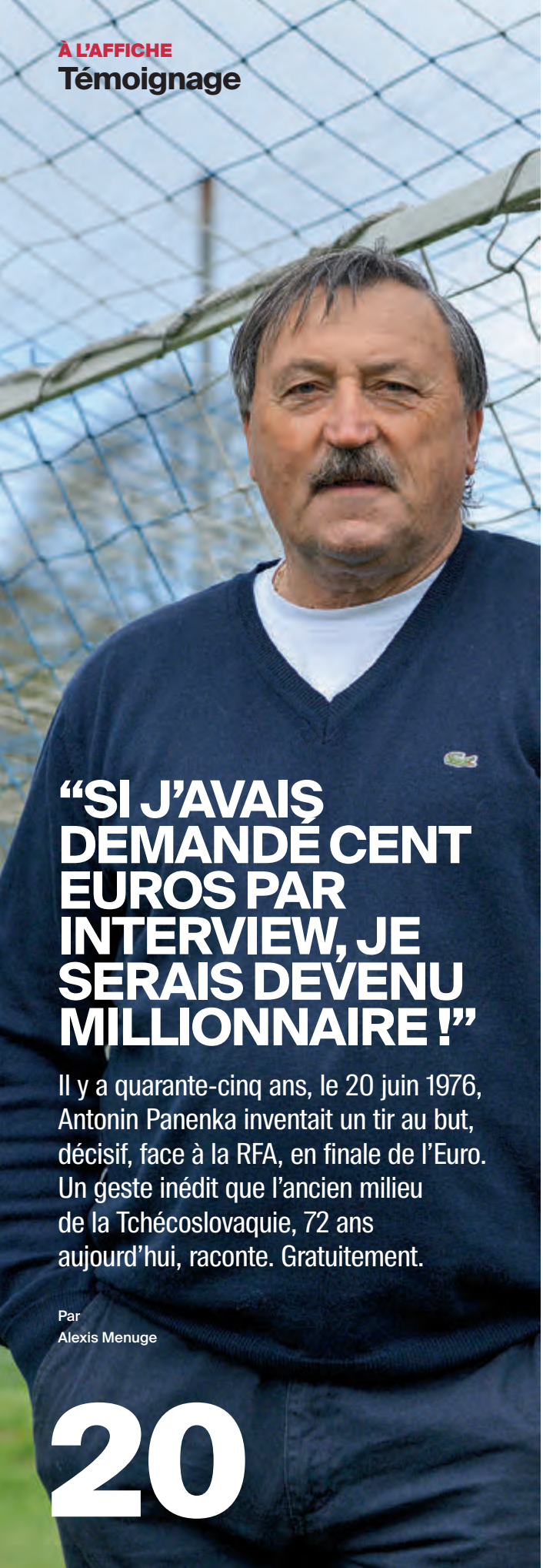
Portfolio

LUSAIL STADIUM.
À 15 km au nord de Doha, la ville de Lusail a été construite spécialement pour la prochaine Coupe du monde. C'est ici que se bâtit une enceinte gigantesque de 80 000 places qui accueillera notamment la finale de l'épreuve. En forme de bol traditionnel incliné, le stade a été conçu pour renvoyer une lumière qui rappelle les lanternes traditionnelles fanar. Si les travaux devraient être terminés d'ici à la fin de l'année, cinq stades (Khalifa International, Al-Janoub, Education City, Ahmad Bin Ali et Al-Bayt) sont déjà opérationnels et serviront d'écrins de répétition du 30 novembre au 18 décembre prochain à l'occasion de la Coupe arabe de la FIFA.









"SI J'AVAIS DEMANDÉ CENT EUROS PAR INTERVIEW, JE SERAIS DEVENU MILLIONNAIRE !"

Il y a quarante-cinq ans, le 20 juin 1976, Antonin Panenka inventait un tir au but, décisif, face à la RFA, en finale de l'Euro. Un geste inédit que l'ancien milieu de la Tchécoslovaquie, 72 ans aujourd'hui, raconte. Gratuitement.

Par
Alexis Menuge

20

Michal Cizek/AFP - Sven Simon/Picture Alliance/Presse Sports - L'Équipe - Stewart Fraser/Colorsport - Radek Petrasek/AP/Sipa

L'origine "Marre de perdre des tablettes de chocolat et des tournées de bières"

"Ce n'était pas du tout un geste improvisé. Deux mois avant le début de la compétition, je m'étais dit que si jamais j'étais amené à frapper un penalty, je le ferais de cette façon. Je l'avais annoncé à tous mes coéquipiers. Le staff technique aussi était au courant, comme le docteur, le masseur, tout le monde savait. Cela faisait à peu près deux ans que je travaillais ce geste à l'entraînement, à raison de deux à trois séances par semaine. Je l'avais inventé alors que je portais les couleurs du Bohemians Prague *(NDLR : club où il a été formé et où il a joué en pro de 1968 à 1981)* face à Zdenek Hruska, un très bon gardien. Après chaque entraînement, on avait pris l'habitude de se lancer un défi. Sur une série de cinq penalties, je devais tous les marquer, sinon j'avais perdu. La mise n'était pas énorme, il s'agissait de tablettes de chocolat ou de tournées de bières. Mais quand même... J'en ai eu marre de perdre car, à plusieurs reprises, mon coéquipier a réussi à stopper une, voire deux de mes tentatives. Là, je me suis dit que je devais trouver le moyen de le surprendre et de ne lui laisser aucune chance. D'où la mise au point de cette technique, sachant que j'avais remarqué qu'un gardien ne restait jamais figé sur sa ligne. Au dernier moment, il choisit toujours de s'élancer d'un côté ou de l'autre. Si l'on frappe fort au milieu, il peut toujours avoir le réflexe de détourner le ballon. En revanche, si le ballon arrive moins vite et à mi-hauteur, il lui est presque impossible de réagir et de revenir au centre. J'ai donc commencé à travailler cette frappe piquée en touchant légèrement le ballon et je n'ai plus perdu un seul pari."

Son truc "Je me suis dit que j'étais seul à l'entraînement"

"Tirer un penalty de cette façon ne s'improvise pas. C'est le fruit d'un travail de longue haleine. Tout, dans votre attitude, doit laisser croire au gardien adverse que vous allez frapper normalement. Dans votre course d'élan, votre regard, rien ne doit lui permettre de deviner ce que vous allez faire. En finale de l'Euro 1976 *(face à la RFA),* j'ai jugé le moment opportun. Nous étions arrivés à la séance des tirs au but, j'étais le cinquième tireur et, juste avant moi, Uli Hoeness avait raté sa tentative, ce qui nous offrait en quelque

Une balle piquée au centre du but, Sepp Maier qui plonge sur sa gauche. La "panenka" est née.

Le joueur du Bohemians Prague avait répété ce geste à l'entraînement mais ne l'avait jamais tenté en compétition. Culotté !

Dans l'histoire du football tchécoslovaque, il reste comme celui qui a offert à sa sélection son seul titre majeur.

"Il n'y a plus grand monde qui ne sait pas ce que signifie une « panenka »"

sorte une balle de match. Malgré l'énorme pression, j'étais persuadé que j'allais transformer mon tir au but. C'était la première fois que quelqu'un osait un tel geste en finale d'une grande compétition, mais je n'étais pas inquiet. Au contraire, j'étais très serein et très calme lorsque je me suis avancé vers le ballon. Je n'ai pas hésité une seule seconde. J'ai pris mon courage à deux mains, je me suis dit que j'étais seul à l'entraînement, que je devais faire comme d'habitude, je n'ai pas tremblé."

Sa motivation "Je n'étais pas l'inconnu qui a voulu faire le clown face à une star"

"J'avais une chance sur deux de réussir. Si je fouettais bien le ballon, il rentrait, et, si je me plantais, le ballon aurait carrément rebondi devant la ligne et fait marche arrière. Mais je ne me suis pas posé de questions. C'était la clé pour réussir mon coup. Sepp Maier *(le gardien de la RFA alors championne du monde et d'Europe en titre)* n'était pas vraiment en colère. Il avait surtout l'air surpris, comme K.-O. debout. Certains journalistes ont estimé que l'inconnu que j'étais à l'époque avait voulu faire le clown face à une star mondiale, ce qui était faux. Je voulais simplement transformer ce tir au but à ma façon, sans offenser ni me moquer de quiconque. D'ailleurs, si les Allemands étaient déçus d'avoir perdu *(2-2 a.p., 5 t.a.b. à 3),* ils ne m'en avaient pas voulu. La preuve, après le match, nous avons bu quelques bières tous ensemble à l'hôtel *(notamment avec Franz Beckenbauer, Uli Hoeness, Berti Vogts ou Rainer Bonhof alors que Sepp Maier boudait seul dans son coin).* L'ambiance était festive et leur réaction avait été pleine de classe, digne de champions. Je ne sais pas si je les avais choqués, mais, sans doute pensaient-ils avant le coup d'envoi qu'ils nous battraient sans problème et cela a joué en notre faveur. Il y a dix ans, une réception a été organisée à l'ambassade d'Allemagne à Prague pour célébrer le trente-cinquième anniversaire de notre victoire. Sepp Maier et Dieter Müller *(l'ancien attaquant des Girondins de 1982 à 1985)* ont participé à cette petite cérémonie. Nous avons bu quelques bières et joué au golf dans une ambiance détendue. J'ai vraiment eu l'impression que le temps avait effacé ce mauvais souvenir. Maier a même été très aimable avec moi. J'ai senti qu'il avait oublié ce match et qu'il n'était plus en colère."

La postérité "J'ai marqué l'histoire sur un seul geste"

"Aujourd'hui, quand les gens me reconnaissent, la première chose qu'ils me demandent, c'est comment j'ai fait pour tirer ce penalty. À Prague ou à Vienne *(il a terminé sa carrière au Rapid Vienne de 1981 à 1985),* où je me rends régulièrement, c'est difficile de ne pas être sollicité. Et, lorsque je vois des monuments comme Zinédine Zidane, Francesco Totti, Lionel Messi ou Zlatan Ibrahimovic effectuer mon geste, je ressens un immense sentiment de fierté. Je suis heureux qu'il ait été repris par d'autres joueurs, à d'autres époques. C'est le signe que j'ai marqué l'histoire sur un seul geste. Si j'avais demandé cent euros par interview pour parler de mon penalty de la finale de l'Euro 1976, je serais devenu millionnaire ! En tout cas, je suis fier de l'avoir transformé de cette manière et d'avoir créé une marque. Être autant sollicité, encore aujourd'hui, prouve que ce que j'ai réalisé est entré dans la légende de ce sport. C'est un honneur que la terre entière en ait parlé. Il n'y a plus grand monde qui ne sait pas ce que signifie une « panenka »." ⬢

APRÈS L'OMBRE, LA LUMIÈRE

RONALDINHO

Il y a eu les polémiques diverses, un séjour en prison rocambolesque et le décès de sa mère… Forcément touché, Ronaldinho Gaucho s'est relevé, notamment grâce à la musique. Il a endossé le costume de parrain de la trap, un mélange de rap originaire du sud des États-Unis et de funk brésilien.

Texte
Éric Frosio,
à Rio de Janeiro

Photo
Pam Martins

Accrocheurs, racoleurs ou alarmistes… Sur le Web, les titres putaclics le concernant se sont multipliés. Devenu une cible facile, Ronaldinho (41 ans) ne fait rien pour dribbler les polémiques. On l'accuse de crime environnemental, de polygamie, de pension alimentaire impayée ou d'alcoolisme sans savoir où se situe la frontière entre réalité et fake news. Lui, il laisse filer, comme une passe trop appuyée qu'il n'aurait pas envie d'aller chercher. Pour les accusations d'utilisation de faux passeport et de blanchiment d'argent, il a dû s'expliquer. Mais il a réservé ses réponses à la justice paraguayenne qui l'a coffré avec son frère, Roberto Assis, en mars 2020.

Tous ces épisodes, nébuleux, troublent la "success story". Ils n'entachent pas vraiment la popularité de l'un des joueurs les plus aimés du football moderne, mais ils inquiètent les fans et les suiveurs, mêmes les plus fidèles. C'est le cas d'Eduardo Gabardo, journaliste sur Radio Gaucha ZH, qui accompagne la trajectoire des frangins Assis depuis leur passage au Gremio Porto Alegre, en 1995. "La vie de Ronaldinho est un grand mystère. On ne le voit plus, il ne parle jamais, on ne sait pas ce qu'il fait, ni comment il va. C'est très énigmatique, et j'avoue que ça me préoccupe. Je lis qu'il fait la fête, qu'il boit beaucoup… Ça m'attriste, car j'aime ce garçon et je ne lui souhaite que du bonheur."

Jusqu'à 500 000 dollars le match d'exhibition

Ces derniers mois, le bonheur s'est pourtant raréfié. Et les tuiles se sont multipliées. Depuis une dernière aventure ratée avec le Fluminense (9 matches en 2015), le Ballon d'Or *FF* 2005 se contentait de couler une retraite festive, entre Rio de Janeiro et Porto Alegre, ses deux fiefs. C'est de là qu'il s'envolait pour courir le cachet et disputer des exhibitions ou des matches de gala au Liban, au Costa Rica, en Inde ou aux Émirats arabes unis. Le décor était parfois navrant, mais "Ronnie" semblait prendre du plaisir à exécuter dribbles, feintes ou passes aveugles loin de la ferveur du Camp Nou ou du Maracana.

À 35 ans, alors qu'il avait tout gagné, il n'avait plus le feu sacré. Mais comment lui en vouloir ? "C'est du gâchis, mais il a été honnête, vis-à-vis du public et de lui-même", reconnaît Carlos Eduardo Mansur, du journal *O Globo*. Une attitude qu'Alex Dias, son ami et ancien coéquipier au PSG, •••

Poker, belles filles, alcool et cigares : l'ancien champion du monde joue le jeu à fond lorsqu'il s'agit de participer à un clip qu'il produit.

En 2018, Kuala Lumpur lui réserve un accueil de rockstar lors du UEFA Champions League Trophy Tour.

••• comprend parfaitement. "Il en avait marre des mises au vert, des entraînements, de la pression des supporters. J'aurais fait pareil à sa place. De plus, il continue de s'en mettre plein les poches sans les contraintes qui vont avec", s'amuse l'ancienne panthère verte. Pour se payer Ronaldinho lors d'un match de gala, les organisateurs ou sponsors peuvent débourser jusqu'à 500 000 dollars *(près de 420 000 euros)*. On ignore encore quel était le montant de l'enveloppe prévue pour aller à Asuncion, au Paraguay, le 4 mars 2020, mais ce déplacement lui a coûté très cher. Il ne devait durer qu'un week-end, le temps de promouvoir le lancement de son livre, *Génie de la vie*, d'inaugurer un casino dont il est ambassadeur et de participer à des actions de bienfaisance organisées par l'obscure Fundaçao Fraternidade Angelical. Mais la virée a tourné au cauchemar. "Ronnie" et son frère y resteront cent soixante et onze jours. Enfermés un mois en prison, puis presque cinq dans un hôtel. Le tout avec l'angoisse du Covid qui faisait ses premières victimes en Amérique du Sud.

Very Bad Trip à Asuncion

Cette mésaventure à Asuncion a débuté quand la police est venue fouiller leur chambre d'hôtel. Les autorités avaient des doutes sur la validité de leurs papiers. Mais le comité d'accueil était tellement festif à l'aéroport Silvio Pettirossi qu'ils ont préféré intervenir plus tard. Ils y ont découvert des faux passeports paraguayens, obtenus grâce à Dalia Lopez, une millionnaire transformée en fugitive quand le scandale a éclaté. C'est elle qui est accusée par la justice de son pays d'être à la tête d'un gang spécialisé dans l'évasion monétaire, l'évasion fiscale et la falsification de documents.

Des pratiques qui auraient pu servir à Roberto Assis et son frère pour blanchir de l'argent. C'est en tout cas ce que l'enquête a essayé d'établir, en vain puisque les deux frangins ont été blanchis. Ça ne les a pas empêchés de passer par la case prison… dans une caserne de police transformée en pénitencier. L'Agrupacion Especializada est un lieu de réclusion pour des personnalités, des ex-policiers ou des prisonniers dangereux. C'est là que le commissaire Blas Vega officie depuis deux ans.

En prison, il a droit à une télé 32 pouces et à un ventilateur

C'est donc lui qui a souhaité la bienvenue à Ronaldinho et son frère, le vendredi 6 mars 2020. "Je leur ai expliqué le fonctionnement de la prison et les horaires à respecter, nous a-t-il confié depuis son bureau. Les premiers jours, ils étaient silencieux, un peu déboussolés, ils ne comprenaient pas trop ce qu'ils faisaient là. Et puis ils se sont adaptés, comme tout le monde." Pour eux, pas de cellule avec des barreaux mais un dortoir équipé d'une petite télé 32 pouces et d'un ventilateur. Ils ont échappé aux uniformes et à la cantine collective. Ils

Pam Martins - Allsport Co./Getty Images

Depuis sa retraite sportive, en 2015, "Ronnie" a troqué son costume de footballeur pour celui de patron de label musical.

Ronaldinho
41 ans. Né le 21 mars 1980, à Porto Alegre (Brésil). 1,82 m ; 80 kg. Milieu offensif. International A (97 sélections, 33 buts).

Parcours
Grêmio (1998-2001), Paris-SG (2001-2003), FC Barcelone (2003-2008), Milan AC (2008-2011), CR Flamengo (2011-12), Atlético Mineiro (2012-2014),Querétaro FC (2014-15), Fluminense (2015).

Palmarès
Coupe du monde 2002 ; Copa America 1999 ; Coupe des confédérations 2005 ; Médaille de bronze aux JO 2008 ; Ligue des champions 2006 ; Championnat d'Espagne 2005 et 2006 ; Championnat d'Italie 2011 ; Copa Libertadores 2013.

"Sa vie est un grand mystère. On ne sait pas ce qu'il fait, ni comment il va"

Eduardo Gabardo, journaliste

pouvaient s'habiller avec leurs affaires personnelles et commander de la nourriture grâce à leurs avocats et leur ami Rodrigo Alvim qui leur apportaient de la viande, des pâtes ou des pizzas. Et pouvaient aussi partager avec une trentaine de prisonniers un patio extérieur, un terrain de foot en ciment et un de footvolley, en terre.

"Ronaldinho est resté six-sept jours sans jouer. Mais les autres détenus voulaient le voir à l'œuvre, raconte le commissaire Blas Vega. Quand il a essayé, c'est là qu'il a retrouvé un peu le sourire." Les autres prisonniers aussi. Ils voulaient tous une photo, un autographe ou un mot avec le champion du monde 2002. "Il a joué le jeu avec tout le monde, même avec moi, s'amuse le directeur de la prison. Ils ont été des détenus exemplaires. On était très contents de les avoir parmi nous." La réciproque est moins vraie. En payant 1,6 million d'euros de garantie, les deux frangins ont fini par obtenir leur transfert dans une prison domiciliaire, le temps de l'enquête.

Une amende de 180 000 euros

C'est donc assigné à résidence, dans un hôtel 4 étoiles d'Asuncion, qu'ils ont poursuivi leur drôle de confinement. "Ils auraient pu filer car ils ont eu des propositions pour s'évader, relate Eduardo Gabardo, qui était sur place pour Radio GZH. Mais Ronaldinho a refusé. Il voulait régler le problème et sortir de cette galère la tête haute." Au *Palmaroga*, privé de ses clients pour cause de pandémie, ils ont donc erré durant de longues semaines entre leurs chambres respectives, le restaurant, la salle de gym et la piscine. Le gérant, Emilio Yegros, les a trouvés "drôles et sympas". Et il a révélé une requête émise par le duo. "Ils voulaient un ballon et un espace pour jouer et jongler." De quoi tuer le temps sans perdre les bons vieux réflexes. Ils ont aussi reçu de la visite : l'ancien joueur Carlos Gamarra, leur fidèle avocat, Sergio Queiroz, l'ambassadeur du Brésil au Paraguay ou une équipe de la radio ABC qui a recueilli les premières impressions de R10 avec le maillot de détenu sur le dos. "Je n'avais jamais imaginé traverser une telle situation, a notamment reconnu l'ancien Ballon d'Or. La première chose que je ferai quand ce sera terminé, c'est d'aller embrasser ma mère qui traverse cette période difficile, chez elle."

Blanchi après cinq mois d'enquête *(ils ont été condamnés à payer une amende de 180 000 euros pour usage de faux passeports)*, "Ronnie" et son grand frère ont pu retrouver leur maman, Dona Miguelina, fin août. Mais les retrouvailles ont été de courte durée. Quatre mois plus tard, elle était admise à l'hôpital Mae de Deus, •••

Le 6 mars 2020, "Ronnie" quittait la Cour suprême après avoir témoigné pour usage de faux papiers.

Ronaldinho et son frère ont été écroués un mois au pénitencier (à d.) de l'Agrupacion Especializada.

Après le décès de sa mère, Dona Miguelina, le Ballon d'Or 2005 (à g.) lui a rendu hommage dans un clip.

En juillet 2015, le numéro 10 est présenté aux supporters de Fluminense, son dernier club.

Le jeune retraité multiplie les matches d'exhibition, comme ici au Liban, avec le Barça face au Real.

Jorge Adorno/AI/Reuters/Panoramic - MAO/L'Équipe - Norberto Duarte/AFP - Stringer/AFP - Antonio Lacerda/EFE/SIPA

••• de Porto Alegre. Touchée par le Covid, elle se battra plusieurs semaines avant de céder, à 71 ans, malgré les prières de ses fils. "C'est le plus gros choc de sa vie, estime Diogo Olivier, journaliste de la chaîne SporTV. Sa maman était son idole, sa référence. Il lui vouait un incroyable respect car elle avait tout géré après la mort de leur papa *(NDLR : en 1988)*. Quand elle est décédée, j'ai eu peur qu'il traverse une grave dépression."

Mais "Ronnie" est bien entouré. Par son frère, Roberto, qui fait office de bouclier. Par sa sœur, Deisi, qui a longtemps travaillé à ses côtés. Par ses amis aussi. Les mêmes depuis vingt ou trente ans. Ils ont créé un groupe WhatsApp intitulé "Astral" sur lequel ils échangent leurs états d'âme. Eduardo Felipe, alias Papel, quadruple champion du monde de footvolley, en fait partie. Il a connu "O bruxo" *(le sorcier)* quand il évoluait au PSG. Avec le décès de Dona Miguelina, il a vu son ami perdre son légendaire sourire. Mais pas pour longtemps : "On est là pour le protéger, le rendre heureux. Sa maman était la personne la plus importante de sa vie. Mais il a déjà surmonté la douleur. Comme il a surmonté la prison. Ce gars est très fort dans sa tête. Il est plus solide que jamais."

Sa douleur, il l'a d'abord encaissée avant de l'exorciser, en musique. "Son inspiration continuera d'exercer sa lumière dans ma vie", a-t-il promis, en guise d'adieu, sur les réseaux sociaux. L'hommage à sa reine, il l'a prolongé à travers un clip, magnifique, intitulé *Eterna (Éternelle)*, composé par l'équipe de Wusta Studio et Tropa do Bruxo *(la troupe du sorcier)*. Ce label, fondé l'année dernière pour assouvir sa passion pour la musique, est un laboratoire de créations qui lui permet de réunir des artistes autour d'une œuvre. Pour ce projet, le plus personnel, il a fait appel à MC Lele JP, Massaru et MC Hariel, un •••

"Il continue de s'en mettre plein les poches sans les contraintes qui vont avec"
Alex, ancien équipier au PSG

« QUAND J'AI UN BALLON, J'OUBLIE MES PROBLÈMES »

C'est depuis Dubaï, où il a passé plusieurs semaines entre vacances et business, que l'ex-international brésilien a donné de ses nouvelles.

"Entre votre incarcération au Paraguay et le décès de votre maman, vous avez connu des derniers mois difficiles. Comment allez-vous aujourd'hui ?
Je dois continuer mon chemin, je ne peux pas m'arrêter. J'ai déjà repris le cours de ma vie et de mes activités. Avec la disparition de ma maman, ça ne sera plus jamais comme avant, mais c'est la vie, il faut avancer.

Au-delà de la musique *(lire par ailleurs)*, il y a aussi la pratique du footvolley, devenu une vraie passion chez vous. Pourquoi cette discipline vous plaît-elle tant ?
Déjà parce qu'il y a un ballon. *(Il éclate de rire.)* Tant qu'il y a un ballon dans les parages, je suis heureux. Le footvolley est un sport merveilleux qui exige d'aimer le ballon, de le respecter. Si je m'écoutais, j'y jouerais toute la journée, sans m'arrêter. La plupart de mes amis sont des musiciens et des joueurs de footvolley. Quand je suis à la maison, on ne fait que ça : on joue dans le sable, au soleil, on écoute de la musique…

En prison, à Asuncion, le commissaire Blas nous a dit que vous avez retrouvé le sourire en jouant au footvolley. C'est vrai ?
C'était une façon de me distraire, pour faire passer le temps. En fait, dans ma vie, quand j'ai eu un ballon près de moi, j'ai toujours réussi à oublier mes problèmes. En prison, ça m'a permis de m'amuser un peu et de remplir mes journées.

Et le football traditionnel dans tout ça, que devient-il ?
Je ne suis pas du genre à regarder quatre-vingt-dix minutes. Je préfère regarder les meilleurs moments, les buts ou un résumé rapide. Ça me suffit.

Comment voyez-vous l'évolution du football moderne, qui tend à devenir plus rapide, plus sérieux aussi ?
Je ne le trouve ni plus rapide ni plus sérieux. *(Il rigole.)* Il est devenu plus tactique, avec moins de libertés accordées aux joueurs, peut-être.

Dans *L'Équipe*, Thiago Alcantara a expliqué que les dribbles ne sont plus nécessaires dans le football moderne. Qu'en pensez-vous ?
Je respecte son opinion, mais je ne suis pas trop d'accord. Le dribble continue d'être essentiel, primordial même. Sinon, ça devient ennuyeux. Pour moi, le dribble ne doit jamais disparaître. Il faut le préserver, protéger ceux qui le maîtrisent. Après, il faut aussi respecter les équipes ou les joueurs qui ne l'utilisent pas. À chacun sa vision du foot.

Dans ce registre, Neymar est toujours votre héritier ?
Oui, sans aucun doute. Il est notre joueur principal, l'idole des Brésiliens. Il n'a pas perdu son audace, son dribble, et c'est toujours un plaisir de le voir à l'œuvre.

Et Mbappé ? Ne vous rappelle-t-il pas Ronaldo fenomeno ?
Oui, un peu. Je l'adore ce môme. C'est un grand joueur, très talentueux. Il a toutes les qualités pour conquérir le Ballon d'Or. J'aime le voir jouer, surtout quand Neymar est à ses côtés. En matière de cracks, Paris est très bien servi." ⬢ É. F.

••• jeune funkeiro de 23 ans aux 5 millions de followers sur Instagram. Chacun des trois musiciens a composé un couplet. Celui de MC Hariel est le plus émouvant.

"Le Ballon d'Or est à toi "

Dans le clip, Ronaldinho apparaît en train de prier. L'ambiance est dark, ensorcelante. Au mur, on aperçoit des photos de "Ronnie" et sa maman. On voit aussi des vidéos d'archives, comme quand Dona Miguelina lui apporte son Ballon d'Or au Camp Nou, en 2005. La musique est enivrante, le flow ravageur et l'émotion présente quand MC Hariel rappe avec toute sa rage. Morceaux choisis : "C'est difficile à accepter. Dona Miguelina est la numéro 10, une experte qui dribble toutes les difficultés. Elle était la gardienne, la défenseuse et l'attaquante... Oui, tu étais la meilleure que j'aie jamais vue. C'est pourquoi le Ballon d'Or est à toi... Regarde ton fils, ils l'appellent le Sorcier. Mais si j'avais le pouvoir de la magie, rien de mal ne te serait arrivé et tu seras toujours à mes côtés. Dans mon cœur, tu seras éternelle."

Le tournage de ce clip, aux 3 millions de vues sur YouTube, a été réalisé dans leur villa, à Porto Alegre, peu de temps après la mort de Dona Miguelina. Ce jour-là, MC Hariel, a senti la fragilité de son idole de jeunesse mais il a aussi deviné son caractère et sa force mentale : "Il était touché par la disparition de sa maman. Mais il n'était pas perdu ou largué. C'est un garçon lucide, très intelligent. J'ai découvert la personne la plus humble que je connaisse. Il m'a donné des conseils sur l'éthique, sur le respect de la parole donnée, sur la façon de voir la vie. Il est hyper généreux et nous a donné une vraie leçon, sur le plan professionnel et humain."

Le parrain de la trap

Tel est aussi l'objectif de son label : tendre la main, aider, mettre en lumière. "Avec Tropa do Bruxo, Ronaldinho aide beaucoup les jeunes, se félicite Mustafa, un historique de Wusta Studio. Il met en vitrine des artistes issus de la périphérie et qui galèrent. Ce qu'il fait, c'est un geste solidaire." Si la musique a toujours fait partie de son univers, on le voyait le plus souvent associé à des sons festifs comme le pagode ou la samba. Mais avec "la troupe du Sorcier", c'est le Ronaldinho fan de rap, de hip-hop et de la trap que l'on découvre. La trap ? "C'est un mouvement récent, qui mélange le rap et le funk brésilien, décrypte Victoria Ragazzi, l'attachée de presse du label. La trap est encore en marge, elle est née en périphérie et est destinée à ces jeunes qui sont pauvres et brimés. Il est question de filles, de fric et de drogue. On est dans l'ostentation la plus totale..."

Et ça plaît à Ronaldinho qui est devenu l'ambassadeur de ce style musical, invisible dans les médias traditionnels. Mais

"Il aime jouer aux gangsters et veut profiter, s'amuser, rigoler"

Pamela Martins, photographe proche de "Ronnie"

Pam Martins

Ronaldinho

À 41 ans, l'ex-joueur du Barça concilie sa passion du ballon rond avec celle de la trap, genre musical dont il est devenu un dénicheur de talents. Il aime être entouré de ses protégés comme ici le jeune funkeiro MC Hariel (à g.), qui cartonne sur les réseaux sociaux.

pas sur le Web où les clips cartonnent. Une alliance comme une évidence selon l'intéressé. "Pour moi, c'était naturel d'aller vers la trap. Elle offre un beat différent pour celui qui aime danser et s'exprimer, a confié « Ronnie » au journal *A Tribuna*. Avec ce projet, je peux toucher les gens et révéler des talents." Car "le parrain de la trap" est aussi un "olheiro", une sorte de recruteur de talents. Son truc, c'est d'être à l'écoute des artistes inconnus, des étoiles montantes et de leur offrir une visibilité inespérée. Ronaldinho participe souvent aux tournages. On le voit se déhancher, se frotter à des filles en bikini, au bord d'une piscine ou autour d'une table de poker, un verre de gin à la main (il commercialise une marque de gin). "Il aime cet univers, s'amuse Pamela Martins, qui a participé aux tournages en tant que photographe. La trap, ça lui ressemble. Il aime jouer aux gangsters et veut profiter de tout ce qu'il a conquis, s'amuser, rigoler, et aider les autres, aussi." Comme il le faisait sur un terrain, avec un ballon collé aux pieds et son sourire légendaire au coin des lèvres. ⬢ É. F.

TIGER BALM
BAUME DU TIGRE®
Votre partenaire
Action !
TIGER BALM
LOTION
虎油
TESTÉ SOUS CONTRÔLE DERMATOLOGIQUE
La LOTION BAUME DU TIGRE®
Lotion de Massage
• Pratique pour une application sur les grandes parties du corps.
• Version liquide du BAUME DU TIGRE® Rouge.
• Pénètre rapidement.
L'AUTHENTIQUE
By Cosmédiet
Distributeur exclusif France
Distributeur exclusif pour la France de l'Authentique BAUME DU TIGRE®, par contrat de concession de licence exclusive, enregistré au registre national des marques sous le N°625901. Dûment habilité à poursuivre en justice les contrefacteurs.
SCANNEZ-MOI
pour retrouver nos techniques de massage avec la Lotion BAUME DU TIGRE®.
www.tigerbalm.com/fr - www.cosmediet.fr

LES PROS DU PÉNO

Depuis la mise en place de l'arbitrage vidéo, les penalties sont en nette augmentation. L'occasion de découvrir les spécialistes européens en 2020-21. Par Raphaël Cosmidis

Marcus Thuram

G. Moreno (Villarreal) **10/10**

S. Nwankwo (Crotone) **8/8**

A. Silva (Eintracht Francfort) **7/7**

M. Depay (Lyon) **8/8**

Au moins 7 penalties tentés.

M. Thuram (Mönchengladbach)	5	348 min*
T. Werner (Chelsea)	5	522
J. Vardy (Leicester)	5	569
G. Raspadori (Sassuolo)	4	307
B. Iglesias (Betis Séville)	4	353
A. Martial (Manchester Utd)	4	372
A. Reca (Crotone)	4	580
K. Mbappé (Paris-SG)	4	597
M. Gomez (Valence CF)	4	675
R. Kolo Muani (Nantes)	4	760

** Penalty obtenu toutes les X minutes.*

LE QUATUOR DES TIREURS PARFAITS

Les quatre adoptent des techniques très différentes. André Silva privilégie les tirs puissants au sol au bout d'une course dynamique et plus lisible que les autres. Les gardiens partent souvent du bon côté face à lui. Simeon Nwankwo avait démarré la saison en feintant avec un élan pris quasiment en marchant.

La technique du saut. Après deux réussites, il a ajouté une complexité. Désormais, Nwankwo effectue le même saut que Jorginho ou Bruno Fernandes pour forcer le gardien à choisir un côté. Memphis Depay fait beaucoup moins de pas que les trois autres et mélange force et précision. Gerard Moreno, le seul gaucher, aime croiser sa frappe pour prendre souvent le gardien à contre-pied.

Gerard Moreno

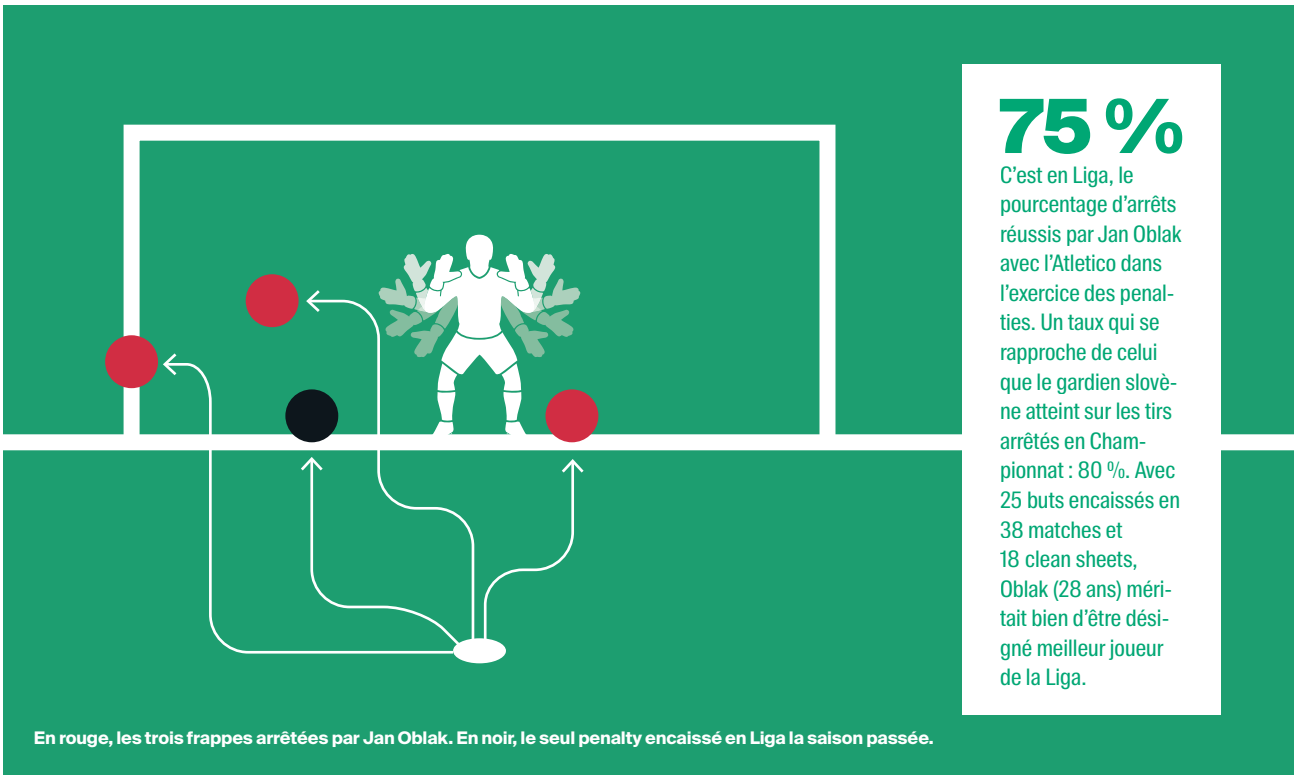
CES FRANÇAIS "PROVOCATEURS"

Voilà une catégorie, celle des "provocateurs" de penalties, que les Français dominent. Ils sont quatre à figurer dans le top 10, dont Marcus Thuram, leader grâce à son temps de jeu plus faible que celui de Timo Werner et Jamie Vardy. Plus bas, Anthony Martial continue d'agiter les surfaces de Premier League, tandis que les deux natifs de Bondy, Kylian Mbappé et Randal Kolo Muani, complètent le quatuor tricolore.

La vitesse, une arme fatale. La plupart des noms présents sur cette liste partagent une qualité : la vitesse, dont ils se servent pour attaquer la profondeur ou déborder leurs adversaires en un contre un. Quand Werner pousse à la faute grâce à ses appels, Martial trompe les défenseurs via ses dribbles dans les petits espaces. Mbappé associe les deux facettes. Comme Vardy, il sait aussi provoquer les penalties et les transformer. Le champion du monde français a converti ses six tentatives. Borja Iglesias, Arkadiusz Reca et Maxi Gomez, mieux bâtis, font souffrir les défenseurs adverses dans un autre style, plus costaud. À l'inverse de Giacomo Raspadori, prometteur avec Sassuolo et à l'Euro avec la Nazionale. Le Transalpin de 21 ans compile tout de même six buts marqués et quatre coups de pied de réparation obtenus en seulement 1230 minutes de jeu en Serie A.

30

Benjamin Cremel/L'Équipe - Saolab Press/Alamy Stock Photo - Independent Photo Agency Srl/Alamy Stock Photo - Orange Pics BV/Alamy Stock Photo



En rouge, les trois frappes arrêtées par Jan Oblak. En noir, le seul penalty encaissé en Liga la saison passée.

75 %

C'est en Liga, le pourcentage d'arrêts réussis par Jan Oblak avec l'Atletico dans l'exercice des penalties. Un taux qui se rapproche de celui que le gardien slovène atteint sur les tirs arrêtés en Championnat : 80 %. Avec 25 buts encaissés en 38 matches et 18 clean sheets, Oblak (28 ans) méritait bien d'être désigné meilleur joueur de la Liga.

Tentés 13 / Réussis 11	12 / 10	10 / 10
1 F. Kessié (Milan AC)	2 W. Ben Yedder (Monaco)	3 G. Moreno (Villarreal)
10 / 9	**9 / 8**	**9 / 8**
4 B. Fernandes (Manchester Utd)	5 R. Lewandowski (Bayern Munich)	6 J. Vardy (Leicester)
9 / 7	**9 / 7**	**9 / 7**
7 Jorginho (Chelsea)	8 G. Kakuta (Lens)	9 C. Soler (Valence CF)

En Championnat, au moins 9 penalties tentés.

L'ASSIDUITÉ DE KESSIÉ

En tête des tireurs les plus fréquents, on trouve Franck Kessié, le milieu de terrain ivoirien du Milan AC. Logique, car les Rossoneri ont été l'équipe ayant obtenu le plus de coups de pied de réparation (20) dans les cinq grands championnats européens, loin devant l'AS Monaco de Wissam Ben Yedder. Kessié, qui a partagé la responsabilité avec Zlatan Ibrahimovic, s'est montré plus précis que l'attaquant suédois (trois réussites sur six). Seul l'Italien Ciro Immobile, avec quatre échecs sur huit tentatives avec la Lazio Rome, en a manqué plus en Europe.

Franck Kessié

JAN OBLAK, LE MUR DE L'ATLETICO

Championne d'Espagne, la formation de Diego Simeone a pu s'appuyer sur un Jan Oblak constant dans le grandiose. Les Matelassiers n'ont concédé que 25 buts en 38 journées et le doivent en partie à leur gardien slovène. Il a notamment sorti un penalty contre Alavés, en fin de match, alors que son équipe menait 1-0, une rencontre décisive le 21 mars car le Barça et le Real Madrid revenaient sur les talons de l'Atletico Madrid. Deux semaines plus tard, il a failli refaire le coup à Séville, en bloquant un penalty frappé par Lucas Ocampos dès la 8e minute, mais les Andalous l'ont emporté (1-0). Le 1er mai, en déplacement à Elche lors de la 34e journée, c'est le poteau qui est venu détourner la tentative de Fidel. Oblak, parti du bon côté, s'était aidé en sortant très tôt de sa ligne de but, comme face à Alavés, ce que l'arbitre n'a pas vu.

Le plus efficace en Europe. Pour vaincre Oblak sur penalty, certains s'en remettent à des solutions improbables. Eibar a laissé son portier, Marko Dmitrovic, tirer le penalty obtenu le 21 janvier à domicile (les Colchoneros ont tout de même gagné 2-1). Le Serbe a frappé en force, à ras de terre, dans un geste aussi inélégant qu'efficace. Une idée, peut-être, pour les prochains duels face à Oblak. L'ancien de Benfica n'a encaissé qu'un seul des quatre penalties subis lors de la saison 2020-21. Personne n'a fait mieux en Europe. Et sans doute pas Juan Musso, le gardien de l'Udinese, qui a donné quatre coups de pied de réparation à ses adversaires et encaissé les treize tentatives subies.

Jan Oblak

STATSBOMB

POUR DES JOUEURS BIEN DANS LEUR ASSIETTE

Dis-moi ce que tu manges, et je te dirai comment tu joues. La gestion de l'alimentation a pris une dimension capitale chez les pros, de plus en plus surveillés par des nutritionnistes inventifs.

Par
Jeremy Docteur

Illustrations
Laura Acquaviva

Garder la notion de plaisir dans le régime n'est pas incompatible avec le niveau de performance. Tout reste une question de dosage.

"La culture a changé, tu ne veux plus être le gars qui a bu. Si tu as mangé un gâteau la veille, ça devrait le faire, mais si tu as bu sept bières ou que tu bois tous les soirs, ça finit vite par se voir et te rattraper", explique Richard Allison, nutritionniste à Arsenal de 2017 à 2020. En Angleterre, les mœurs ont bien évolué depuis les années 1970 et 1980 quand Brian Clough et ses gars de Nottingham Forest descendaient leurs mousses dans le bus. Les joueurs mangeaient plus ou moins ce qu'ils voulaient, quand ils voulaient. La rupture intervient en septembre 1996, lorsque Arsène Wenger prend la tête des Gunners avec la ferme intention de bouleverser le régime de ses troupes. Avec la révolution "Arsène who ?", l'alimentation devient peu à peu dans les championnats un enjeu majeur. Aujourd'hui, de nombreux clubs ont recours à des nutritionnistes pour obtenir le meilleur de l'organisme des joueurs.

L'éducation plutôt que la privation

À l'instar des analystes de données, des psychologues, des scientifiques du sport et de tous ces postes "modernes" qui complètent les staffs, ces spécialistes de l'alimentation sont omniprésents dans la vie des joueurs. La logique est simple : bien manger pour gagner en performance. "Il est reconnu que de bonnes habitudes alimentaires améliorent la longévité d'une carrière", avance Ian Rollo, membre du Gatorade Sports Science Institute (GSSI), qui travaille notamment avec Manchester City et le Barça. L'argument vaut autant pour les vieux briscards, qui peuvent ainsi gagner quelques années, que pour les plus jeunes qui espèrent s'inscrire dans la durée. Dès lors, s'installe une relation quasi intime, entre le nutritionniste et le joueur. Un suivi individualisé est mis en place, chacun ayant des leviers de motivation spécifiques. "Celui-ci s'organise sur la base des sensations du joueur, sa volonté d'améliorer certains aspects ou à cause de perturbations : inflammations, douleurs, blessures, déséquilibre digestif, poids…", développe Hélène Defrance, médaillée de bronze en voile (470) aux JO 2016 et nutritionniste à l'OM de 2017 à 2020.

Un régime personnalisé

Car, bien manger est un combat de tous les instants, surtout pour les sportifs professionnels. Pédagogie, méthode, écoute, persuasion, il faut sans cesse vendre les bienfaits d'une nourriture ad hoc. "C'est vingt-cinq heures par jour, huit jours par semaine ! Convaincre est le plus difficile", explicite Richard Allison. Le but n'est pas de priver, mais d'éduquer. "À moi de trouver l'équilibre, de négocier, on ne peut pas tout révolutionner tout d'un coup, met en garde Camille Rombaut, nutritionniste du LOSC depuis 2018. Au début, c'était : « La nutritionniste, elle va arriver, faire le gendarme, regarder ce qu'on met dans nos assiettes. » Ma présence est désormais plus évidente." L'idée n'est pas d'imposer un régime qui dégoûterait les joueurs. "On ne les met pas à la diète. On contrôle la composition corporelle des joueurs, les menus au centre d'entraînement, à l'hôtel, durant les voyages, à la maison, avant et après les matches", explique Juan José Morillas. En 2016, en débarquant à Monaco, ce dernier est devenu le premier nutritionniste à plein temps en L1. "À mon arrivée, un joueur m'a dit ne manger que des pâtes et du poulet. Maintenant, il se fait des poké bowl avec quinoa, riz noir et pois chiches. L'empathie est au cœur de tout. Ils doivent croire en moi, je passe des heures avec eux, je sais comment leur parler. Si je dis : « Il faut manger une pomme », ils vont le faire."

"Si je dis : « Il faut manger une pomme », ils vont le faire"
Juan José Morillas, nutritionniste à l'AS Monaco

Cette individualisation aboutit à des programmes conçus selon une batterie de critères, afin de coller au mieux au métabolisme de chacun. "À Arsenal, certains faisaient tout parfaitement avec 9 % de masse graisseuse alors que d'autres mangeaient des sucreries et restaient à 6 %", détaille Richard Allison, qui a le souvenir d'un gardien chez les Gunners qui avait réduit sa masse graisseuse. "Mais il a ressenti des douleurs, il n'était pas à l'aise au niveau des hanches pour plonger." Une légère augmentation autorisée l'a soulagé. Ian Rollo complète l'analyse. "Au Barça, on fait des tests métaboliques au début de la présaison, avec des exercices de différentes intensités, des tests de sudation. On est très précis sur les recommandations." De son côté, Monaco dispose d'un important département de la performance. Mis en place par le directeur sportif Paul Mitchell et dirigé par James Bunce, il rassemble le médical, les sciences du sport, la psychologie, la performance physique et la nutrition. "Par rapport à l'entraînement, j'évalue la dépense énergétique de chacun. Je joue avec les glucides, j'essaie de maintenir l'apport en protéines tout au long de la journée. Ça s'appelle la périodisation", décrypte Juan José Morillas.

Un repas trois heures avant le match

"La cuisine à Manchester City rassemble ce qu'il y a de meilleur. Si tu es footballeur, tu peux manger où tu veux, dans des grands restaurants tous les jours. Alors, la nourriture au centre d'entraînement doit être au niveau de ces standards pour maintenir leur engagement", explique Ian Rollo. La focale est placée sur le timing et la quantité. "On encourage à énormément varier, avec les bonnes doses de glucides, de protéines, de matières grasses et tous les micro-éléments nécessaires", poursuit le spécialiste. La réflexion ne se base pas sur un nombre de repas précis. "Si tu as faim, tu dois manger. Mais il faut contrôler la quantité de protéines et j'aime bien que ce soit toutes les trois heures pour un bon équilibre", précise Juan José Morillas.

L'approche est différente pour un match : il s'agit de manger un plat concentré en glucides trois à quatre heures avant. "C'est ce qui permet de constituer des réserves en énergie au niveau des muscles. On prépare cette routine les jours précédents. Le jour J, ce n'est plus le moment de faire le plein de vitamines et de minéraux", défend Camille Rombaut, qui s'appuie au LOSC sur un cuisinier suivant l'équipe en permanence. Après l'effort vient un autre moment crucial, celui de l'alimentation à la maison. Hors contrôle. Si tout est respecté au centre d'entraîne- •••

“La cuisine à Man City rassemble ce qu’il y a de meilleur pour maintenir l’engagement des joueurs” Ian Rollo, diététicien

••• ment et pendant les déplacements, mais qu’une fois rentré le cadre disparaît, l’intérêt de la nutrition en est fortement réduit. De plus en plus de joueurs ont donc engagé un chef à domicile. Une configuration idéale pour la communication entre les parties, même si d’autres options existent : l’envoi de programmes à cuisiner ou des repas préparés. Une attention particulière est portée aux jeunes, sachant qu’ils peuvent habiter seuls, avec leurs parents ou de la famille. Des cours de cuisine peuvent leur être proposés par les clubs. Par ailleurs, à l’Academy ou dans les centres de formation, certains n’ont que quelques euros pour chaque repas, ce qui oblige les nutritionnistes à trouver des solutions.

Confit de canard pour Neymar, pain perdu pour Mbappé

Le but n’est pas de rebuter car des privations parasiteraient le moral. “Ça reste des humains avec leurs préférences, leurs défauts et leur besoin de récupérer mentalement. La saison est longue, il y a des blessures, de la fatigue”, note Richard Allison. D’autant que les goûts diffèrent. Neymar apprécie le confit de canard, Kylian Mbappé le tiramisu et le pain perdu et Kevin De Bruyne les pâtes carbonara. “Aubameyang aimait le curry préparé par sa mère, il l’apportait parfois à l’hôtel, sourit Richard Allison. Si tu es content de manger du poulet, des légumes ou du riz tous les jours, pas de problème. Mais, pour beaucoup, ça ne suffit pas, il faut de la variété.” Il convient de s’adapter aux us et coutumes de chacun, la culture étant l’un des facteurs essentiels à intégrer. “Un Français d’origine africaine ne mange pas comme un Chilien”, expose Juan José Morillas. “Les Brésiliens aiment le barbecue. Il y a ce besoin d’avoir un plat qui leur rappelle leur pays”, enchaîne sa collègue lilloise. La viande rouge est souvent présente dans l’alimentation sud-américaine. “Il y a aussi une hausse du nombre d’Asiatiques. Si tu ne comprends pas cette diversité, le risque est que le joueur ne mange pas du tout”, avertit Ian Rollo.

Au-delà de son impact sur les performances, la nourriture possède des vertus réconfortantes et permet au joueur d’être plus détendu. Il va être en forme parce qu’il mange sainement, mais aussi parce qu’il se sent compris, conseillé, et qu’il n’est pas contraint. Le dépaysement est un aspect que le LOSC a tenté d’atténuer. “Avant le Covid, on faisait des animations pour que chacun puisse faire connaître sa culture aux autres en présentant ses plats. Ça leur permettait d’être plus impliqués et notre chef voyait ce qu’ils mangeaient”, révèle Camille Rombaut. Une attention pas si innocente qui renforce l’intérêt des joueurs et la double dimension psycho-sanitaire de la nourriture. Illustration également avec l’apparition de nouveaux modes de consommation et des choix personnels à accompagner. “Hector Bellerin n’est pas devenu végan du jour au lendemain, expose Richard Allison. Pendant des années, il a fait la transition d’un régime alimentaire espagnol traditionnel, avec viande et fromage. On avait énormément de données car il était là depuis longtemps, et, en fait, il a progressé sur beaucoup d’aspects.” Pourtant, comme tout le monde, les joueurs sont tentés de faire des écarts. Un

Durant l’intersaison, le relâchement est autorisé, mais plutôt avec modération.

Mo Salah ne dit jamais non à une assiette de koshari.

LEURS PÉCHÉS MIGNONS

Les joueurs n'ont pas que des gestes préférés balle au pied. Ils ont également des plats signatures.

JORDI ALBA : le riz à la cubaine, avec un œuf au plat.

MARIO BALOTELLI : le foufou ou fufu, une recette traditionnelle africaine, qui consiste en une pâte fabriquée à partir de manioc, de banane plantain, de malanga ou d'igname.

KARIM BENZEMA : des pâtes, du thon, des brocolis et des carottes (avant les rencontres).

SANTI CAZORLA : le cachopo, un plat frit des Asturies, dont les ingrédients sont du veau, du jambon fumé avec du oscos, un fromage au lait de vache.

MEMPHIS DEPAY : des pâtes aux coquillages.

ZLATAN IBRAHIMOVIC : le falukorv, une saucisse suédoise réalisée à base de viande de porc.

LIONEL MESSI : la milanesa, une variante sud-américaine de l'escalope milanaise.

MARCO REUS : le goulash, avec du chou et une purée de pommes de terre.

CRISTIANO RONALDO : le bacalhau a bras, une spécialité portugaise confectionnée avec de la morue émiettée, des oignons et des pommes de terre, le tout incorporé dans des œufs battus.

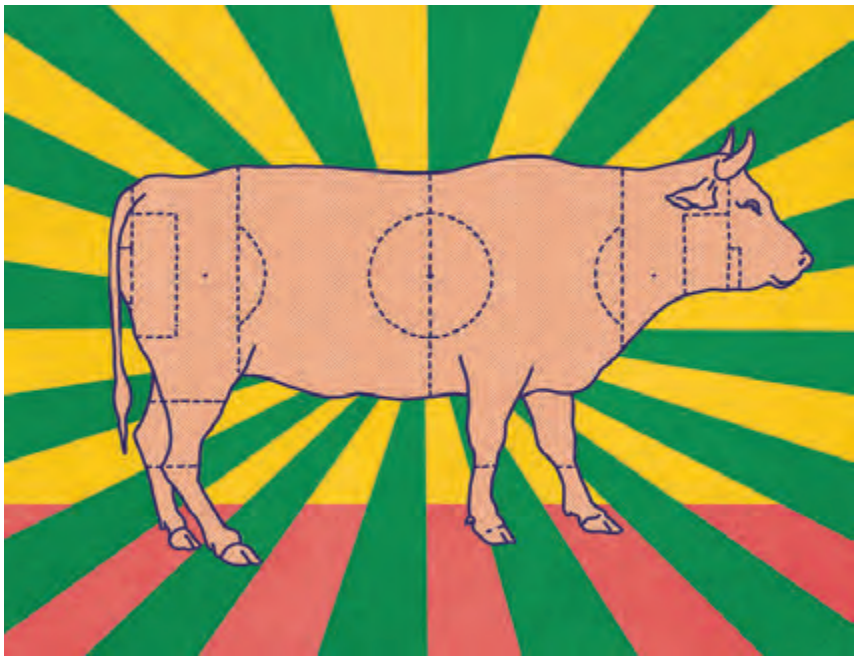
MOHAMED SALAH : le koshari, plat égyptien à base de riz, de lentilles, de pâtes et de pois chiches, le tout agrémenté de piment, d'oignons frits et de sauce tomate.

JAMIE VARDY : l'omelette avec du jambon et du fromage, tous les matins.

KYLE WALKER : des pâtes cuites dans du jus de betterave.

ASHLEY YOUNG : le cari d'agneau.

Adobe Stock



challenge de plus pour les nutritionnistes. "Il faut un repas pour souffler. Cela va les faire tenir psychologiquement. Sinon ils vont craquer et on en sera à bien plus qu'un burger, prévient Camille Rombaut. Il faut éprouver de la jouissance en mangeant correctement." L'adhésion est la clé. Ian Rollo abonde. "C'est la nature humaine. Si tu dis à quelqu'un qu'il ne peut pas avoir une chose, tu crées un besoin. Les joueurs sont tenus d'être au top toute l'année, ils doivent se détendre." En ce sens, Arsenal a cherché des compromis et le chef Raymond Blanc préparait des repas avec des petits gâteaux après les matches.

Pizza spéciale récupération au Barça

"S'ils mangent une pizza trop grasse, c'est un problème pour la digestion. Une fois par semaine, ça passe, mais ça ne doit pas devenir une habitude", détaille Juan José Morillas. Car la pizza est un sujet qui revient régulièrement sur la table. "On essaie de tourner à notre avantage ces éléments perçus comme des « écarts ». Au Barça, on a une pizza pour la récupération", révèle Ian Rollo, suppléé par Richard Allison, l'ex des Gunners. "C'est le paradoxe de la pizza et cette perception qu'elle est très peu diététique. Pourtant, pain, fromage et tomate, ça va. Si un chef fait des pizzas maison, avec un équilibre nutritionnel et calorique, c'est différent."

Hélène Defrance rebondit sur la gestion de ces moments de relâchement. "La saison est intense et si ces choix alimentaires se répètent, ils desservent l'organisme. Le joueur doit comprendre quelles ressources sont nécessaires pour répondre aux attentes et garantir un état de santé optimal. Que ce soit sur le plan de l'immunité, du système digestif, hormonal, métabolique ou des fonctions cérébrales." Cette compréhension du lien entre performance et nutrition se cimente tout au long de la carrière. Idéalement, le plus tôt est le mieux. "Plus tard, pour certains, c'est un combat", regrette Camille Rombaut. L'éducation se fait dès le centre de formation.

L'intérêt des gains marginaux

De quoi mettre le joueur en situation à tout moment, même pendant ses vacances. "Certains vont grossir, mais on aime bien les voir revenir avec une petite prise de poids, ça signifie qu'ils ont profité", confie Richard Allison. La présaison est une période intense. "Il faut les lâcher un peu, qu'ils soient dans un bon état d'esprit. Un arrêt de cinq semaines, ce n'est pas anodin", estime Camille Rombaut. Car, si la nourriture joue un rôle de premier plan, elle ne se substitue pas à l'entraînement mais "vient en extra, comme la psychologie ou la prévention des blessures", affirme Juan José Morillas. Ce sont les fameux gains marginaux. "Aucun footballeur n'a atteint son niveau grâce à la nourriture. Ils en sont là après des heures de travail. Mais, pour être pro, il faut pouvoir maintenir une forme physique et une bonne santé", conclut Ian Rollo. Simple comme du bon pain. ⬢ J. D.

POUR LE MEILLEUR ET POUR TENIR...

Ils, et elles, partagent le quotidien de leur femme footballeuse. Et racontent leur rôle, leurs frustrations, leurs fiertés.

Par
Tara Britton

Photos
Hugues Lawson Body/L'Équipe
et Benjamin Cremel/L'Équipe

LUCIA YBARRA SOLAUN 36 ANS, PACSÉE AVEC IRENE PAREDES (FC BARCELONE ?)

"JE NE VOULAIS PAS DEVENIR UNE FEMME AU FOYER"

"C'est marrant, parce qu'avec Irene, on jouait dans le même club, mais sans se connaître. Elle était dans l'équipe de foot de la Real Sociedad et moi, dans celle de hockey sur gazon." Il y a cinq ans, le destin finit par les rapprocher, à Bilbao. Cette fois, elles ne se ratent pas. Alors, quand la défenseuse de la Roja a eu l'opportunité en 2016 de signer au PSG quelques mois après leur rencontre, Lucia Ybarra Solaun *(au premier plan sur la photo)* n'a pas hésité à sacrifier sa carrière de hockeyeuse pro pour suivre sa compagne. "La décision a été plutôt simple à prendre. Je n'avais pas été retenue pour participer aux JO de Rio avec l'Espagne, donc, je savais que mes plus belles années étaient derrière moi. Au début, j'avoue que mes proches ont eu du mal à accepter ce choix. Ils ne comprenaient pas pourquoi j'étais prête à tout quitter alors que je ne connaissais Irene que depuis huit mois." Quand il débarque en France, le couple s'installe à Saint-Germain-en-Laye. La native du Pays basque occupe ses journées en déambulant dans les rues de la capitale à vélo, et ses soirées au hockey. "J'ai décidé de rejoindre l'équipe du Stade Français, même si le niveau est très inférieur par rapport à l'Espagne, car je ne voulais pas devenir une femme au foyer et attendre qu'Irene rentre de l'entraînement. Pour moi, c'était important d'avoir une activité et mes amis de mon côté." Si l'Espagnole de 36 ans s'est reconvertie comme éducatrice à la fondation du PSG après s'être retirée des terrains il y a un an, elle n'en oublie pas ses anciens réflexes. "J'adore manger comme Irene ou faire du sport avec elle. C'est plus simple pour nous de gérer les contraintes liées à son métier car je les connais en tant qu'ancienne athlète de haut niveau. L'incertitude liée à son contrat, le planning qui varie tout le temps, le repos, la nutrition, l'absence de vacances... S'il faut continuer ainsi pendant dix ou quinze ans je le ferai." Lucia Ybarra Solaun profite tout de même de sa nouvelle vie. Les futures mamans arrivent à trouver des moments à partager. "Même si Irene gagne bien sa vie, on a toujours conservé le même mode de vie. On adore, par exemple, partir vingt-quatre heures au volant de notre fourgonnette et passer du temps à la mer." Une habitude que l'ancienne hockeyeuse entend poursuivre à Barcelone, où sa compagne de 29 ans devrait être bientôt transférée.

Hugues Lawson Body/L'Équipe

FLORIAN DARIEL 31 ANS, MARIÉ AVEC EUGÉNIE LE SOMMER (OL REIGN)

"UNE FOIS, UNE JEUNE FILLE M'A DEMANDÉ UN AUTOGRAPHE"

"En rembobinant du début, jamais je n'aurais pu imaginer qu'Eugénie (32 ans) connaîtrait une telle évolution." Lorsque Florian Dariel rencontre il y a treize ans l'actuelle meilleure buteuse de l'équipe de France au lycée à Rennes, les footballeuses évoluent dans un monde bien différent. "Quand j'allais la voir jouer au Stade Briochin, il y avait à peine cinquante personnes autour du terrain et aucune couverture médiatique. C'était même compliqué de trouver le résultat du match." En 2020, le natif de Rennes s'est pourtant marié avec l'une des joueuses françaises les plus populaires. Si bien que le Breton ne passe plus inaperçu aux côtés de l'attaquante. "Eugénie n'est plus une inconnue à Lyon, ou même à l'étranger. Des Mexicaines, par exemple, l'avaient reconnue pendant nos vacances après la Coupe du monde 2019. Du coup, on s'adapte et on sort moins. On se prive de certaines choses, mais c'est le prix à payer, relativise-t-il. De mon côté, je reçois aussi plein de messages sur mon compte Instagram. Il doit y avoir plusieurs centaines de personnes que je ne connais pas, mais qui me suivent car ce sont des fans d'Eugénie. Une fois, lors d'un match amical entre la France et l'Allemagne, à Laval en février 2019, une jeune fille m'a même demandé un autographe. Je lui ai répondu que je n'étais personne."

Le jeune homme de 31 ans va avoir l'opportunité de tester sa popularité de l'autre côté de l'Atlantique car il vient de rejoindre sa compagne, prêtée jusqu'en novembre à l'OL Reign, la franchise américaine du club lyonnais située à Tacoma, dans la banlieue de Seattle sur la côte Pacifique. "C'est un saut vers l'inconnu, mais je suis très excité", avouait avant son départ ce régisseur technique événementiel, qui a posé un congé sans solde auprès de son employeur, l'OL. Sur place, Florian Dariel compte vivre lui aussi "son" expérience professionnelle en travaillant bénévolement pour le club américain. "J'ai également envie de participer à un maximum de déplacements quand Eugénie jouera à l'extérieur afin de découvrir la culture et le Championnat. Même si je suis déjà venu pas mal de fois aux États-Unis, c'est une occasion en or de découvrir des villes." Dans les plans de ce coureur aguerri, habitué aux trails du côté des montagnes d'Annecy, il y a bien sûr le marathon de New York, qu'il a déjà bouclé en 2016. "L'un de mes plus beaux souvenirs", sourit-il.

Hugues Lawson Body/L'Équipe

Il y a quatre ans, le natif de Lanvollon dans les Côtes-d'Armor rencontre Faustine Robert au cours d'une soirée étudiante à Saint-Brieuc, alors que la milieu offensive jouait déjà depuis quatre saisons à l'En Avant Guingamp. "À l'époque, j'avais du mal à la comprendre quand elle parlait car je n'avais jamais regardé de match avec des équipes féminines. Au début, mes amis m'ont charrié, mais, quand ils ont vu qu'elle mettait la misère à tout le monde, ils ont vite réalisé qu'elle était meilleure que nous." Du côté de sa famille, de nature sportive, le courant passe logiquement. "Mon père a aussi joué pour l'EAG quand il était jeune. Faustine est donc naturellement devenue sa belle-fille chérie." Lors de chaque rencontre à domicile, avant la crise sanitaire, même rituel pour Benjamin et les Prigent : "On ne loupait un match pour rien au monde. C'était le rendez-vous du week-end. Elle avait vraiment son fan-club qui l'encourageait. Mon frère s'amusait même souvent à crier : « Moi Madame, je veux un autographe ! »"

La milieu de 27 ans sait rendre la pareille, en venant soutenir son compagnon les jours de match. "Comme je jouais le dimanche à l'US Goudelin *(Régionaux 2),* et elle le samedi, ça tombait à pic." Désormais, ces habitudes vont être quelque peu chamboulées car Benjamin Prigent va prochainement rejoindre sa conjointe à Montpellier, où elle vient de signer. "Forcément, ça va être un peu triste de partir. J'habite en Bretagne depuis ma naissance. C'est ici que se trouvent ma famille et mes amis. Il y a quelques années, quitter mon fief m'aurait fait peur, mais, maintenant, je vois surtout cette expérience comme une belle aventure à vivre." S'il n'est pas assuré de retrouver un emploi dans son secteur de prédilection, cet actuel technicien dans une entreprise de multiplication de semence se veut malgré tout confiant. "Franchement, le plus dur va être de m'habituer au climat méditerranéen, préfère-t-il rigoler. Il va falloir que j'achète beaucoup de crème solaire."

BENJAMIN PRIGENT 25 ANS, EN COUPLE AVEC FAUSTINE ROBERT (MONTPELLIER)

"IL VA FALLOIR QUE J'ACHÈTE BEAUCOUP DE CRÈME SOLAIRE"

Hugues Lawson Body/L'Équipe

SABINE WILLMS 41 ANS, MARIÉE AVEC HEDVIG LINDAHL (ATLETICO MADRID)

"OBLIGÉES DE CONSTRUIRE UNE FAMILLE MONOPARENTALE"

Benjamin Cremel/L'Équipe

"Nous étions ensemble depuis quatre ans lorsque nous avons décidé de fonder une famille. Nous sommes naturellement convenues que je porterais nos enfants parce qu'il est difficile pour des athlètes de retrouver leur meilleur niveau après une grossesse." En 2014, Sabine Willms *(au premier plan sur la photo)* donne naissance à Timothy, avant que le cocon familial ne s'agrandisse trois ans plus tard avec l'arrivée de Nathan. "On a tout mis en œuvre pour que notre projet de maternité n'influe pas sur les performances d'Hedvig. On a décidé que je mettrais ma carrière professionnelle en suspens jusqu'à ce qu'elle raccroche les crampons, et, idéalement, on inversera ensuite les rôles." Il y a six ans, cette ancienne cheffe de projet dans une entreprise pharmaceutique a donc fait une croix sur son emploi et le salaire confortable qui allait avec. Avec son fils, elle quitte alors la Suède pour rallier l'Angleterre, où sa compagne venait de s'engager avec la formation londonienne de Chelsea. Si aujourd'hui le salaire de la portière internationale suédoise âgée de 38 ans suffit pour faire vivre la famille, Sabine Willms exerce à temps partiel son activité de consultante en recrutement dans le domaine de la communication médicale.

"On a beau s'aimer et faire équipe avec Hedvig, on est quand même obligées de construire notre famille sur un modèle monoparental car les contraintes liées à son métier de footballeuse sont trop fortes. Je m'occupe donc de tout l'aspect administratif et financier de notre famille. Je fais en sorte de connaître tous les antécédents médicaux de nos enfants, je gère les devoirs, les réunions avec les parents d'élèves. Je jongle entre traducteurs, comptables et vétérinaires pour nos animaux, et je m'occupe aussi de la cuisine car ce n'est pas vraiment la tasse de thé d'Hedvig… Pour être certaine d'être toujours au top, je planifie toujours tout à l'avance."

Désormais installée dans la banlieue de Madrid depuis que son épouse a rejoint l'Atletico en 2020, cette quadragénaire d'origine allemande et singapourienne savoure. "Avec Hedvig, j'ai eu l'opportunité de vivre dans sept endroits différents. Aujourd'hui, j'apprends l'espagnol, j'ai rencontré une tonne de personnes…. Même si je suis épuisée à la fin de mes journées et que je n'ai pas remis les pieds dans une salle de sport depuis la fin du siècle dernier, il y a toujours un petit quelque chose de nouveau dans nos vies. De plus, nos enfants ont la chance de voir leur maman à la télévision. C'est quand même plus excitant que de regarder sa mère envoyer des e-mails derrière son ordinateur, non ? *(Rires.)*"

LINDAH
1

À 33 ans, Cédric Scarpetta, qui partage sa vie avec Laëtitia Philippe depuis neuf ans, n'échappe pas aux classiques discussions autour de la maternité. "Pendant longtemps, la question ne s'est pas posée car elle avait toujours des objectifs qui arrivaient vite, et donc pas de période assez longue pour prendre le temps de tomber enceinte. Aujourd'hui, Laëtitia se rapproche doucement de la fin de sa carrière, nous sommes donc confrontés à une autre problématique : profite-t-elle encore tant qu'elle n'est pas trop âgée ? Ou coupe-t-elle maintenant en espérant retrouver sa forme physique après la grossesse ? Il y a beaucoup d'incertitudes."

La gardienne française de 30 ans a finalement rempilé pour deux saisons à Soyaux, en Charente. Place aux cartons et direction la Nouvelle-Aquitaine pour le couple. Après Montpellier, Rodez, Fleury et Issy-les-Moulineaux, ce natif de la Savoie a donc opté pour une vie itinérante en choisissant de suivre sa compagne, quitte à déménager du jour au lendemain. "Dans le football féminin, les contrats sont très courts, et encore plus à son âge. Laëtitia décide donc des villes où l'on va habiter en fonction des opportunités qui s'offrent à elle. Une fois, alors que la saison avait commencé, un entraîneur a appelé Laëtitia le vendredi pour une séance le lundi. À ce moment-là, mon père est venu me filer un coup de main et on a fait les cartons en un week-end, raconte le préparateur physique de formation, aujourd'hui à la recherche d'un emploi. C'est vrai qu'on avance au jour le jour." Pour mieux gommer ces incertitudes parfois pesantes, il préfère positiver. "L'un des aspects positifs de ma vie ? Je peux regarder les matches de foot à la télé sans prise de bec. C'est génial !"

CÉDRIC SCARPETTA 33 ANS, PACSÉ AVEC LAËTITIA PHILIPPE (SOYAUX)

"JE PEUX REGARDER LES MATCHES À LA TÉLÉ SANS PRISE DE BEC"

Hugues Lawson Body/L'Équipe

Benjamin Cremel/L'Équipe

CAMILLE NELL 26 ANS, PACSÉE AVEC PAULINE PEYRAUD-MAGNIN (JUVENTUS TURIN)

"J'AI APPRIS CE QU'ÉTAIT UN HORS-JEU"

"Avant je ne connaissais rien au foot. J'avais dû regarder un match, une fois, pendant l'Euro, mais par pur hasard car je prenais un verre dans un bar avec une copine." Camille Nell *(au second plan sur la photo)* ne le cache pas, elle possède plus la fibre littéraire que sportive. Rien d'une groupie. Depuis un an, elle découvre pourtant les différentes facettes du monde du football, à travers la carrière de Pauline Peyraud-Magnin (29 ans), sa compagne, la nouvelle portière de la Juve après une saison passée à l'Atletico. "Je suis allée voir mon premier match de football cette saison à Madrid, mais j'ai été déçue. Moi qui m'attendais à être traitée comme la reine d'Angleterre, je n'ai bénéficié d'aucun privilège, se marre la jeune femme de 26 ans. En réalité, je préfère regarder les matches à la télé car je comprends mieux ce qu'il se passe avec les commentaires. J'ai ainsi appris ce qu'était un hors-jeu ! Et, à force, je commence à connaître quelques noms, mais, honnêtement, je reste très nulle." Au-delà de ses limites footballistiques, cette heureuse propriétaire d'un husky et d'un shiba inu, adepte de la canitrottinette, s'accommode de sa nouvelle vie. "Les post-it, les plannings et les lessives ont envahi mon quotidien. Avec une footballeuse professionnelle, surtout avec Pauline qui est légèrement tête en l'air, tout est question d'organisation."

Toujours salariée dans un aéroport français malgré un déménagement à Madrid l'été dernier, la Lyonnaise passait ses semaines entre la France et l'Espagne. "J'ai tenu à garder mon emploi, car je veux conserver cette bulle qui m'appartient et je compte bien évoluer dans mon métier. Mais ce n'est pas évident de tout combiner. Du coup, je travaille dorénavant trois jours par semaine pendant douze heures d'affilée. Je me lève à 3 heures le mercredi et je prends l'avion à 6 heures. Le vendredi, je fais le trajet en sens inverse et je suis de retour vers 23 heures. J'ai également choisi de passer à temps partiel pour compenser les absences de Pauline lorsqu'elle rejoint l'équipe de France ou part en déplacement. Quand elle n'est pas là, il faut bien que quelqu'un s'occupe des chiens. Lorsqu'elle part en sélection, c'est une autre histoire. J'ai comme l'impression de vivre des vacances forcées. Sans Pauline, le temps passe lentement et je m'ennuie. Heureusement il ne s'agit que de dix jours tous les deux mois." Casanière ? Même pas. "Si Pauline me dit qu'elle a une offre aux États-Unis, je suis prête à tout quitter ! Mon rêve, c'est la Californie."

FICHE DE MATCH
AU COUP D'ENVOI

BORDEAUX-MILAN AC : 3-0
QUARTS DE FINALE RETOUR
DE COUPE DE L'UEFA 1996

Gernot Rohr "TOUT ÉTAIT PRÉPARÉ"

Appelé sur le banc des Girondins deux semaines plus tôt, l'entraîneur franco-allemand a éliminé le 19 mars 1996 le grand Milan AC de Baresi, Maldini, Baggio et Capello, le point d'orgue d'une campagne débutée le 1er juillet 1995. Une performance qui s'est appuyée sur une épatante maîtrise tactique. Par Olivier Bossard, à Claouey. Photos Roberto Frankenberg/L'Équipe

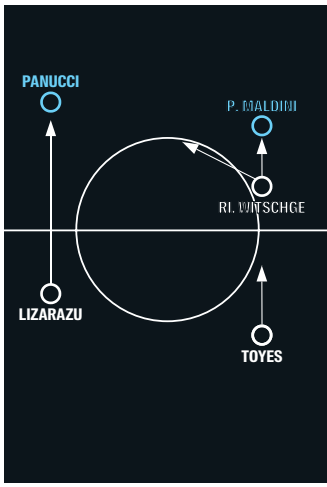
Bixente Lizarazu, le Basque montant, ici devant Patrick Vieira.

L'APPROCHE DU MATCH
"ON A VU QUE LEUR FLANC DROIT ÉTAIT PLUS FAIBLE"

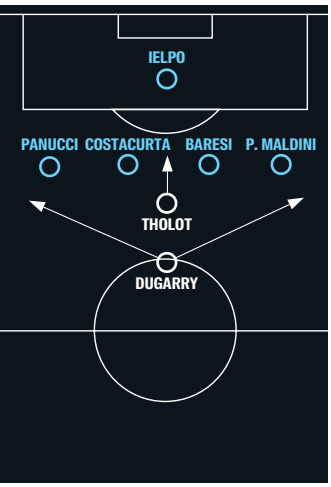
"Cette année-là, nous avions un gros problème d'effectif. Le budget du club était surveillé à la virgule près par le président *(NDLR : Alain Afflelou),* ce qui faisait qu'on tournait avec seulement dix-huit pros. Avec les blessés et les suspendus, je n'avais que quinze joueurs à disposition pour ce retour contre Milan, dont plusieurs jeunes du centre de formation. Au match aller *(défaite 0 -2),* j'avais même dû mettre Anthony Bancarel arrière droit, alors qu'il était attaquant. Même chose au niveau de mon staff. J'avais un seul adjoint : Dominique Dropsy, l'entraîneur des gardiens. Ce serait impossible un truc pareil aujourd'hui. Pour préparer ce match retour, mon directeur sportif Charles Camporo s'était chargé d'aller observer les Milanais et de rédiger un rapport, en plus de ce qu'on avait déjà vu au match aller. On avait noté que cette équipe présentait une vraie faiblesse sur son flanc droit. Ils étaient vulnérables. Christian Panucci, l'arrière latéral, n'était pas très rapide, c'était par là qu'il fallait insister.

Le match d'avant en Championnat, je décide d'aligner mon équipe dans un 4-1-3-2, avec Zidane derrière les deux attaquants. C'est la composition que je veux mettre contre Milan. On bat Metz 4-0 au terme d'un très gros match, avec des buts de « Zizou » *(Zinédine Zidane), (Didier)* Tholot et « Duga » *(Christophe Dugarry),* alors qu'on lutte en bas de tableau. Je décide aussi de faire de *(Bixente)* Lizarazu mon capitaine. Il était pour moi un exemple de volonté, d'intelligence, de combativité, celui qui pouvait nous mener dans ce combat. Celui qui avait à la fois le costume de guerrier et de commandant. Richard Witschge avait d'ailleurs pour consigne de libérer des espaces pour « Liza », qui possédait cette capacité à se projeter, à défendre, à tout faire sur son côté.

La veille du match, je décide d'emmener tout le monde au vert sur le bassin d'Arcachon. C'est Raymond Goethals qui m'avait appris ça. Ça permet de changer d'air et de ne pas trop penser au match et à l'ambiance dans la ville. Je décide aussi d'aller espionner l'entraînement des Milanais au Parc Lescure, pour voir quelle formation ils vont travailler et ce qu'on peut retoucher ou non. J'étais caché tout en haut sur le mirador du stade, prêt à tout enregistrer et à noter. Finalement, les joueurs et le staff sont arrivés en manteau de cachemire, cravate en soie, ils ont touché la pelouse, ont salué quelques supporters et sont partis en quelques secondes. Ils ne se sont pas entraînés. Je les ai trouvés très sûrs d'eux. Mais nous, de notre côté, on avait bien travaillé notre affaire. On était prêts." •••



Bixente Lizarazu n'a cessé d'apporter le surnombre en phase offensive. Et cela a payé : une passe décisive pour l'arrière gauche bordelais sur le premier but de Didier Tholot.



Didier Tholot devait fixer les centraux tandis que Christophe Dugarry balayait tout le front de l'attaque et bénéficiait des espaces ouverts par son compère.

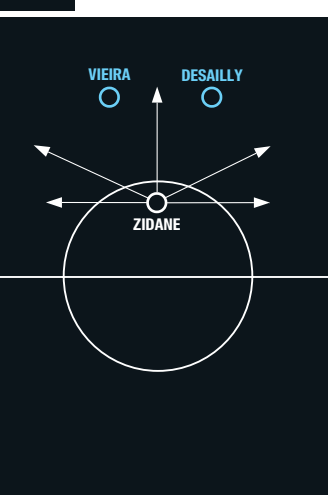
LE PLAN DE JEU
"LES ATTIRER SUR UN CÔTÉ"

"Milan avait l'habitude de venir presser le porteur du ballon sur les côtés, pour l'enfermer. On avait donc prévu de les orienter volontairement sur un côté pour les fixer et envoyer le ballon à l'opposé, où c'était forcément plus dégarni. Je voulais vraiment qu'on soit capables d'aller d'une aile à l'autre, de changer le jeu très rapidement. C'est d'ailleurs ce qu'il se passe sur notre premier but. Richard Witschge part sur l'aile droite, attire plusieurs joueurs et déclenche à l'opposé sur Lizarazu qui gagne son duel en un contre un contre Panucci et arrive à centrer pour Tholot, qui marque. À côté de ça, il ne fallait surtout pas prendre de buts. J'avais donné comme consigne de prendre Roberto Baggio et George Weah très près au marquage. Il ne fallait pas leur laisser la moindre liberté. Je voulais qu'on les colle, qu'on les bouge, qu'on leur montre qu'on était chez nous.

Ma philosophie était simple : d'abord, le combat, puis le jeu. George Weah s'est d'ailleurs cassé le bras pendant ce match. Philippe Lucas, installé en sentinelle, devait suivre *(Roberto)* Baggio à la culotte. Il ne l'a pas lâché. George Weah, c'était l'affaire de Jean-Luc Dogon et Jakob Friis-Hansen. Dans le vestiaire, j'installe aussi des schémas pour les corners concédés. On avait décidé de défendre en individuel. Chacun avait son adversaire. Les Milanais avaient l'habitude de venir à cinq dans la surface. *(Geoffray)* Toyes, Dogon, Friis-Hansen, « Duga » et *(Daniel)* Dutuel étaient chargés de prendre un joueur au marquage. Deux autres étaient à la retombée, un dans l'espace aux 5,50 m, un autre au premier poteau, un autre encore à l'affût s'ils tiraient un corner à deux, et Didier Tholot pas loin, pour jouer le deuxième ballon. Tout le monde était concerné. Tout le monde revenait. Personne n'était perdu. Tout était préparé."

Sur le premier but, Didier Tholot conclut une action entamée côté droit par Richard Witschge et poursuivie flanc gauche par Bixente Lizarazu. Renversant.

Le rôle de Zinédine Zidane se résumait en une formule : totale liberté pour l'artiste pour créer et déséquilibrer. Et ce soir-là, Patrick Vieira et Marcel Desailly étaient aux premières loges.

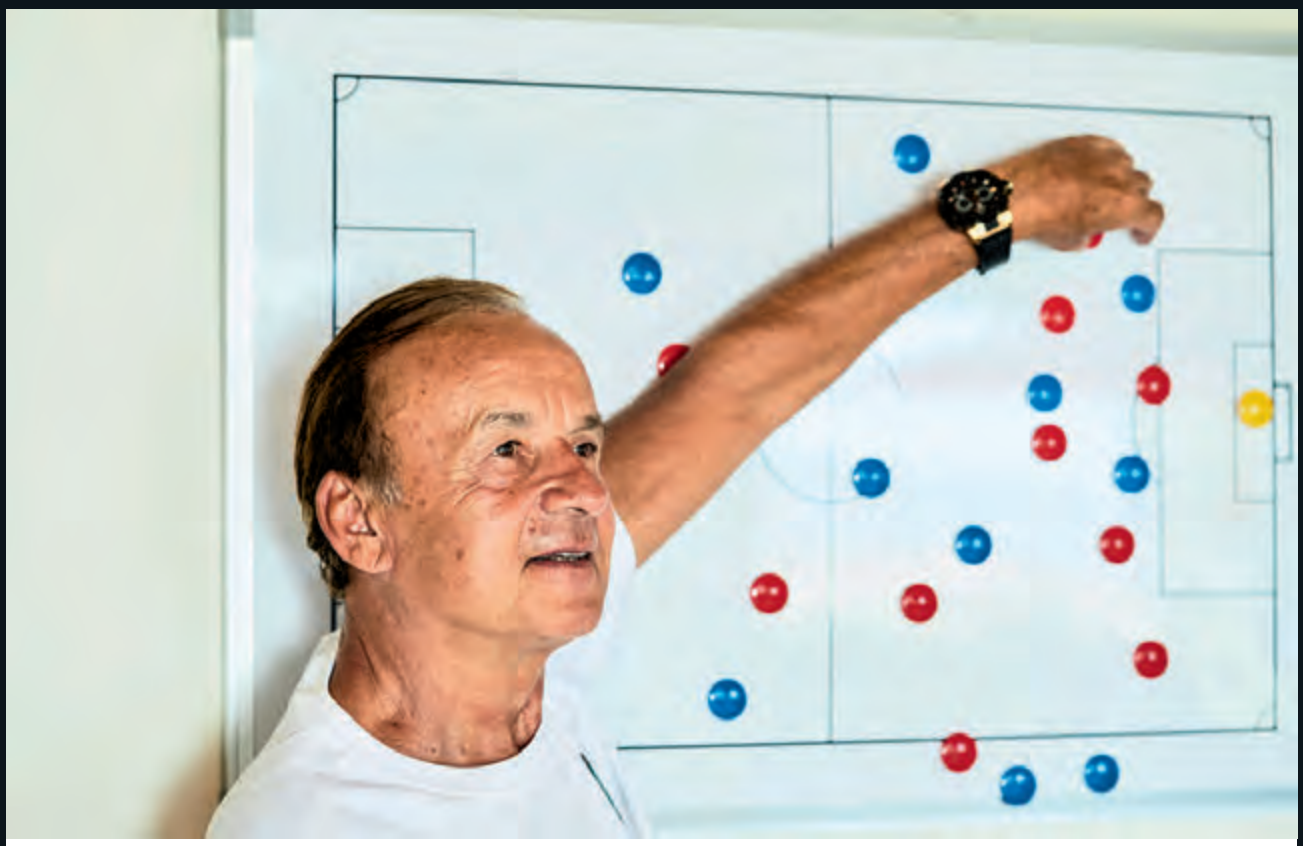


LES DERNIERS MOTS
"J'AI DIT AUX GARS D'ÊTRE GÉNÉREUX"

"Il y a d'abord eu ma causerie à l'hôtel. Un homme dérangé mentalement avait pénétré dans la pièce, d'on ne sait où. *(Rires.)* Ensuite, je dis quelques mots dans le vestiaire avant d'entrer sur la pelouse. Je n'avais pas besoin d'insister sur la qualité de l'adversaire. On connaissait Weah, Baggio, *(Paolo)* Maldini, *(Franco)* Baresi. Le sens de mon discours, c'était : « Confiance, on peut le faire, on peut y croire. » Si on marque et qu'on arrive à 1-0 à la-temps, on met le feu en seconde période. Mais, encore une fois, il ne fallait pas prendre de but tout en trouvant le juste milieu. Défendre pour ne pas encaisser, mais aller quand même de l'avant pour marquer. Il fallait prendre des risques tout en gardant une certaine sécurité.

Je dis aux gars d'être généreux dans les courses, de mettre de l'intensité et d'être présents au duel. Je voulais du pressing. D'entrée. Il fallait montrer qu'on y croyait. Les lignes devaient être rapprochées. On devait jouer haut, malgré la vitesse de Weah. En cas de contre dans le dos, j'avais Dogon qui était très rapide. Il était toujours sur sa route. Mon autre central, Friis-Hansen, était un peu lourd. Bon dans les duels aériens, mais pas rapide. Il avait la charge de couvrir Dogon. Et j'avais Lucas en 6, devant la défense. Il ne devait pas bouger, ne jamais monter. C'était ma soupape de sécu-

Zinédine Zidane sait aussi mettre le bleu de travail. Marcel Desailly peut en témoigner.



Préserver son but était la condition première pour réussir l'exploit. Gaëtan Huard, Philippe Lucas et Geoffray Toyes (de gauche à droite), devant Paolo Maldini, y sont parvenus à merveille.

rité. Il avait pour consigne de boucher tous les trous. Il possédait une vision du jeu exceptionnelle, une vraie vision tactique. Il anticipait tout. Si on perdait le ballon, il analysait et savait tout de suite ce qui allait se passer. Je demande enfin à ce qu'on se concentre sur notre jeu. Si tu te cibles trop sur tes adversaires alors que t'as deux buts à remonter, tu ne t'en sors pas."

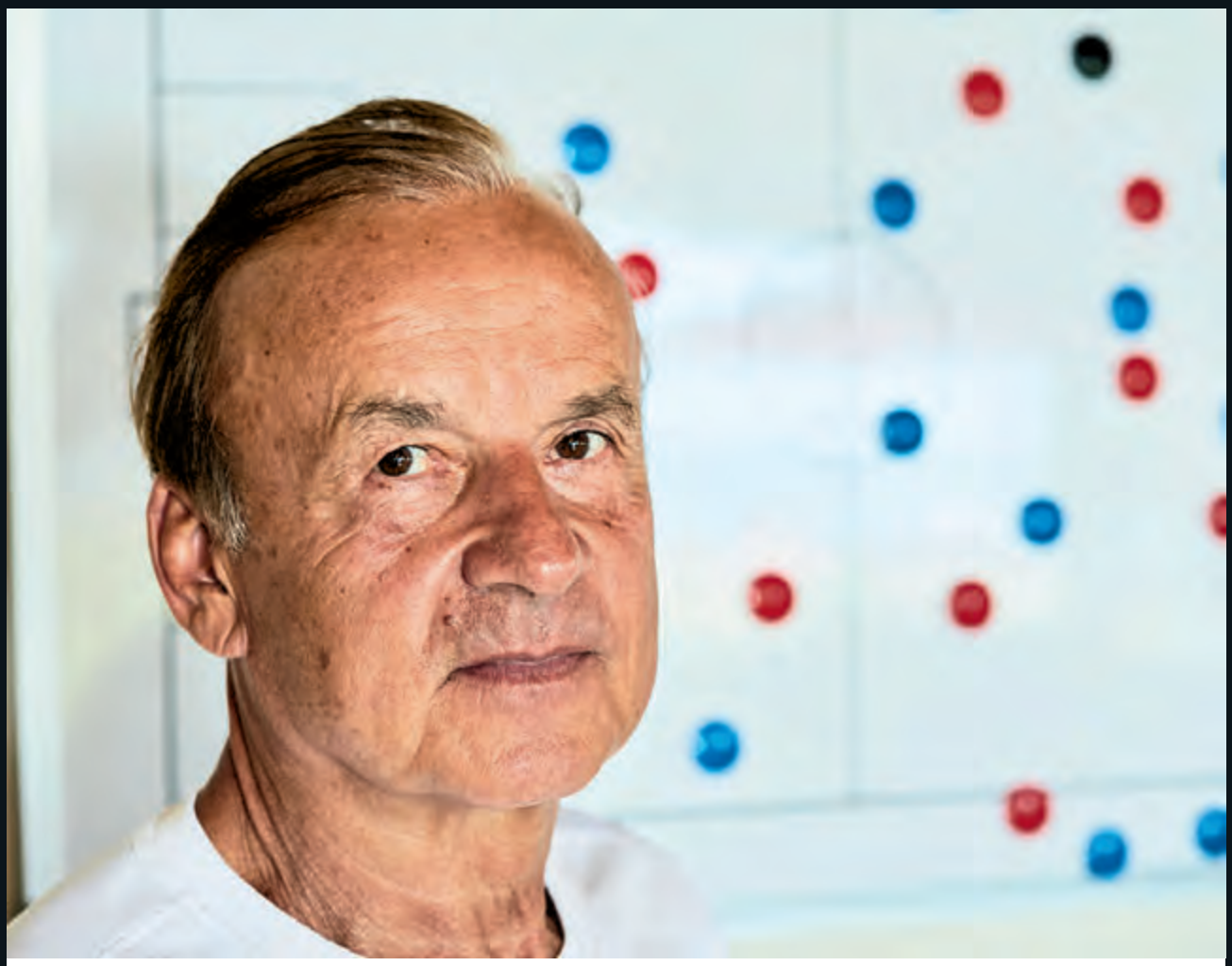
LA MI-TEMPS
"L'IMPORTANCE DES COUPS DE PIED ARRÊTÉS"

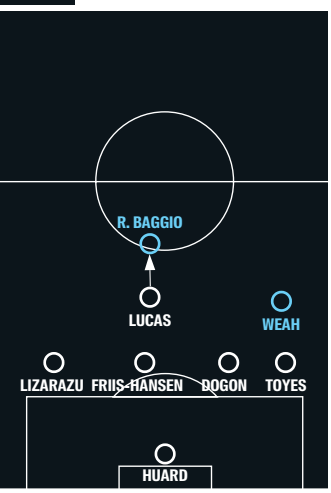
"On mène 1-0 à la mi-temps grâce au plan qu'on a mis en place avec ce changement d'aile. Charles Camporo était installé tout en haut du stade pour observer le match. La perspective était bien meilleure là-haut. J'avais besoin de son ressenti. Une minute avant la mi-temps, il descend et me fait son compte rendu dans le tunnel du Parc Lescure, pendant le long trajet qui mène aux vestiaires. Il me dit que Milan est prenable, mais qu'il faut se méfier des incursions de Paolo Maldini, qui montait pas mal sur son côté gauche. Il me dit aussi que Dutuel ne monte pas toujours et qu'il doit rectifier. Milan passe beaucoup par la gauche et c'est logique. J'ai aligné Geoffray Toyes à droite, qui est tout jeune *(22 ans).* Il débarque du centre de formation et n'a pas beaucoup d'expérience. J'étais un peu inquiet avant le match, mais il est resté sérieux du début à la fin.

Je parle à Dogon, Friis-Hansen et Lucas. Je leur dis qu'on est trois pour un joueur derrière. Weah. Deux, ça suffisait. Je demande à Philippe *(Lucas)* de pousser plus haut. Je répète à mes •••

George Weah constituait le principal danger milanais. À Jean-Luc Dogon, le marquage ; à Jakob Friis-Hansen la gestion de la profondeur.

Au tableau !





La mission de Philippe Lucas était claire : coller aux basques de Roberto Baggio et ne pas hésiter à se placer en troisième central quand le Ballon d'Or 1993 venait dans l'axe.

••• joueurs l'importance des coups de pied arrêtés. Dans la défense du Milan, il y avait Panucci, Costacurta, Baresi et Maldini. Normalement, il est quasi impossible de leur marquer un but, alors trois ! On avait beaucoup travaillé les coups de pied arrêtés, corners, coups francs excentrés. J'avais Zinédine Zidane, qui était un excellent tireur. Et j'alignais de bons joueurs de tête : Friis-Hansen, Dogon, Dugarry. On pouvait rivaliser dans ce secteur. Souvent, en Coupes d'Europe, c'est sur coups de pied arrêtés que tu peux faire la différence. Quand tu as du mal dans le jeu, tu peux t'imposer là-dessus. On avait déjà marqué un but dans le jeu, je voulais qu'on en mette un autre sur coup de pied arrêté pour suivre notre plan. À 2-0, le public se chargerait de nous booster encore plus."

LES VINGT PREMIÈRES MINUTES DE LA SECONDE PÉRIODE

"« ZIZOU » ET « DUGA » JOUAIENT POUR L'ÉQUIPE"

"Le début de la seconde mi-temps est difficile. Milan pousse pour vite marquer. On souffre, mais on reste hermétiques. On ne panique jamais et on laisse passer l'orage. Je savais qu'après ce passage, on allait pouvoir accélérer. On a tenu bon et retrouvé de la

Zinédine Zidane déstabilise Franco Baresi, et c'est toute l'arrière-garde milanaise qui est fragilisée.

Irrésistible Christophe Dugarry : deux buts et une disponibilité de tous les instants.

maîtrise au bout de quinze minutes. Ensuite, il fallait aller marquer ce deuxième but. « Zizou » et Richard *(Witschge)* étaient là pour assurer le relais entre la relance et l'attaque. Richard avait une main à la place du pied, c'était incroyable. Et « Zizou », bah, c'était « Zizou ». L'idéal dans une équipe, c'est six soldats et quatre artistes. « Zizou » en était un vrai. Il était la créativité absolue. Offensivement, il était libre, placé en 10, derrière les deux attaquants. En revanche, il ne l'était pas sur les phases défensives. Il devait prendre Vieira ou Desailly au milieu pour créer le surnombre et empêcher les relances.

On avait pour objectif d'aller aussi chercher les Milanais avec du jeu long pour les mettre sous pression. J'utilisais le bon jeu de tête de « Duga ». Lui et « Zizou » entretenaient une énorme complicité devant. Au niveau technique, tactique, humain. Les deux possédaient cette créativité, cette intuition qui pouvait faire la différence. Je leur ai dit que devant, ils étaient libres. Ils pouvaient faire leurs choix. Quand vous avez des créateurs comme eux, des finisseurs comme eux, vous ne pouvez pas les enfermer dans un système. Je leur ai répété à la mi-temps : « Allez vers l'avant, exprimez-vous. Moi, je vous amène les passes, et après, vous faites comme vous le sentez. Mais n'oubliez jamais que vous êtes au service du collectif. Vous n'êtes pas là pour vous faire plaisir tout seuls. » Mais ils n'étaient pas comme ça. Ils jouaient pour l'équipe. Surtout « Zizou ». « Duga », pour sa part, était facile à motiver dans ce genre de match. Il les adorait. Les deux avaient le droit de dribbler, de perdre le ballon, mais on leur demandait de travailler pour le récupérer. On défendait à onze. On laissait une pointe pour fixer deux défenseurs adverses, mais tout le monde défendait. Quand Milan a commencé à monter d'un cran pour aller marquer, « Zizou » nous a permis de déjouer le pressing et de conserver le ballon pour lancer les deux joueurs devant. Tholot restait en pointe quand « Duga » tournait tout autour de lui pour offrir plusieurs solutions."

Pour éviter d'offrir des situations dangereuses aux Milanais, le secret, c'était de gêner la première relance et de couper les premières lignes de passe.

Didier Tholot ou l'art de contrecarrer les velléités offensives de Paolo Maldini.

LE COACHING DE FIN DE MATCH

"JE N'ARRIVAIS PLUS À DONNER DE CONSIGNES À CAUSE DU BRUIT"

"On marque deux buts quasiment coup sur coup par « Duga » et on mène 3-0. Je n'arrivais même plus à donner de consignes à mes joueurs, tellement il y avait du bruit. C'est à peine si j'arrivais à parler à mon banc de touche. J'avais bien échangé avec Gaëtan Huard *(le gardien)* à la mi-temps. Il a été parfait. Il a su parler à sa défense comme prévu, les rappeler quand il fallait. Personne ne s'est emballé, personne n'est parti à l'abordage. Quand un latéral montait, l'autre devait rester. Il a veillé à tout ça jusqu'au bout.

Dans les quinze dernières minutes, on fait une vraie défense collective. On ne doit pas laisser passer l'exploit. Leur seul salut venait d'un but. Le Milan poussait, prenait des risques. À ce moment-là, je me retourne vers mon banc, mais, encore une fois, je n'ai pas beaucoup de monde. Les Italiens commençaient à balancer devant. On avait besoin de taille pour les contrer. Je pensais que Tholot pouvait encore fixer deux défenseurs mais il était fatigué. Les dernières minutes sont très longues. On concède quelques occasions. L'arbitre siffle enfin et on gagne, et on se qualifie. Le stade est en folie, l'équipe avec. L'exploit est énorme." •••

LES STATS

BORDEAUX		MILAN AC
40 %	POSSESSION	60 %
6	OCCASIONS DE BUT	2
5	TIRS CADRÉS	2
6	TIRS NON CADRÉS	4
22	FAUTES	23
10	CORNERS CONCÉDÉS	2

LES BUTS

1-0 Tholot (14e, passe de Lizarazu)
2-0 Dugarry (64e, passe de Zidane)
3-0 Dugarry (70e, passe de Zidane)

L'IMAGE QUI RESTE

"CET EXPLOIT PEUT ÊTRE DANGEREUX"

"Avec ce match, je sors de la rigueur pour y ajouter panache et style. Comme tout le monde, je rêve d'une équipe qui joue un football champagne. Mais, pour cela, il faut une organisation parfaite. C'est ce qui s'est passé ce soir-là. Le vestiaire est en fête. On a signé un exploit énorme. Certains ont livré une prestation exceptionnelle. « Liza » notamment. C'est sur ce match que le Bayern l'a repéré. Le président du club m'avait appelé derrière pour avoir des renseignements sur lui. Mais j'ai la lucidité de me dire que cet exploit peut être dangereux. On était focus sur l'Europe et les matches de Championnat pouvaient devenir insipides pour certains. D'ailleurs, dans la foulée, on perd 4-3 *(à Rennes)*. Ça nous a fait vite redescendre. Au moment où le président Afflelou m'avait engagé, il m'avait demandé de maintenir le club et de ne pas être ridicule face au grand Milan AC. Je crois qu'on a réussi... *(Sourire.)*" O. B.

FICHE DE MATCH
AU COUP DE SIFFLET FINAL

Les Bordelais partagent leur joie avec supporters et ramasseurs de balle.

L'Équipe

LE QUIZ DU COACH : 5/6

"En pourcentage, à combien s'élève la possession de balle des Girondins de Bordeaux ?
Je suis quasiment certain que, ce soir-là, le Milan AC a plus eu le ballon que nous. Je dirais donc 40 % pour nous ? (VRAI.) Mais ce n'était pas l'objectif pour nous de l'avoir, ce ballon. Nous, nous étions plus dans l'état d'esprit d'aller vite vers l'avant, tout droit vers le but adverse pour marquer et remonter le score du match aller. Après, nous leur laissions le ballon. Ce n'est pas la possession qui fait la différence. **1/1**

Quel joueur des Girondins de Bordeaux a obtenu la meilleure note dans *L'Équipe* le lendemain ?
Christophe Dugarry. (VRAI.) Sur 10, je pense qu'il a dû avoir 9. C'est une note totalement méritée. « Duga », dans les grands matches, dans les grands rendez-vous, il était toujours formidable. Christophe savait se sublimer, être là quand il le fallait. Il possédait la technique, le physique, tout. **2/2**

Et quel Milanais a eu la plus mauvaise note ?
Le gardien ? (VRAI.) Panucci aussi, non ? (VRAI. 4 tous les deux.) « Liza » lui avait fait tellement mal sur son côté... **4/4**

Combien de tirs cadrés pour Bordeaux ?
Je vais dire 5. (VRAI.) Nous avions fait preuve ce soir-là d'une grosse efficacité. **5/5**

Combien de duels victorieux pour Bordeaux ?
Nous avons dû gagner en ce domaine. J'en suis quasiment certain. (FAUX. 62 pour Bordeaux, 72 pour Milan.) Là, je suis surpris par cette statistique. Après, il y a duel et duel. Il y a les duels décisifs, les petits duels, les duels loin du but, ceux qui se jouent plus près du but. La qualité des Milanais était supérieure à la nôtre. Ces chiffres sont bien la preuve qu'ils étaient individuellement meilleurs que nous. Mais nous, nous comptions dans nos rangs deux génies sur cette rencontre-là. « Zizou » et « Duga »." **5/6** O. B.

ENFIN
UNE COMPÉTITION
OÙ À LA FIN
CE N'EST PAS
L'ALLEMAGNE
QUI
GAGNE
LE MONDE
NE TOURNE
PAS
ROND
SAUF
EN AMÉRIQUE
DU
SUD
ICI
C'EST LE FOOTBALL
CHAMPAGNE
EN AMÉRIQUE
DU SUD
C'EST LE
FOOTBALL
TOUT
COURT
EN AMÉRIQUE
DU SUD
L'HIS
TOIRE
S'ÉCRIT
AVEC LES
PIEDS
CONMEBOL
COPA AMERICA
2021
DIFFUSEUR OFFICIEL
L'ÉQUIPE
live
L'INTÉGRALITÉ DES MATCHES DE LA COPA AMERICA
EN EXCLUSIVITÉ SUR LA PLATEFORME L'ÉQUIPE.
DIMANCHE 11 JUILLET À 2H, FINALE.

BIG APPLE DINGUE DE SOCCER

Ceux qui l'appellent « la Mecque du basket-ball » ou « la ville des Yankees » ont vingt ans de retard. New York est en pleine transformation et, plus que jamais, s'ouvre au football.

Par
Maxime Aubin, à New York

Photos
Pascal Perich/L'Équipe

ATLAS

New York City, États-Unis.
Population 8,419 millions d'habitants, 19 millions pour l'agglomération.
Temp. moyenne hiver 2,9 °C.
Temp. moyenne été 22,8 °C.
Soleil 2 534 heures par an.
Précipitations 1 267 mm par an.

C'est un début de matinée ensoleillé sur Manhattan que j'observe se réveiller depuis mon appartement de Queens, de l'autre côté de l'East River. Carnets de notes et parapluie en main (la météo du week-end s'annonce capricieuse), j'ai rendez-vous à 9 heures du matin au *Flannery's,* un bar du quartier de… Chelsea (à l'ouest de Manhattan) qui diffuse les matches de Tottenham depuis plus de quinze ans. Un coup de métro plus tard, me voilà sur la Septième Avenue en direction de cette institution aux couleurs bleu marine et blanc. Après des mois de pandémie, de commerces fermés et de rues délaissées, quel bonheur de voir la Big Apple à nouveau animée ! Sous l'impulsion d'une campagne de vaccination massive, la ville a pu rouvrir ses restaurants et ses bars presque comme si de rien n'était. "To dare is to do" ("Tout est possible avec de l'audace") résume la devise du club anglais inscrite au-dessus de la porte d'entrée de l'établissement. À l'intérieur, on trinque déjà à la Brooklyn Lager et l'IPA. "Salut Maxime. Qu'est-ce que j'te sers ?" demande Mike Camon, fier serveur du *Flannery's* depuis son ouverture en 1991, et capo pendant les matches.

Funérailles et pieds gauches

Dans une ville qui compte plus de trois millions d'immigrés, dont deux millions sont originaires d'Europe et de pays hispaniques, le football se vit avant tout par procuration. De nombreux bars ont

55

ainsi été transformés en véritables tribunes par des fans en mal du pays. Ces pubs vibrent à toute heure du matin et de l'après-midi au rythme des matches. Au-delà du *Flannery's,* les amoureux du PSG se donnent, par exemple, rendez-vous au pied de l'Empire State Building, au *Legends,* les groupies du Barça huit rues plus bas au *Smithfield Hall* dans le Flatiron District… "Quand je passe la porte du bar pour voir jouer Tottenham, j'oublie un peu que je suis à New York", m'explique Marc Ritterband, un retraité discret originaire de Londres exilé aux États-Unis depuis quarante ans. "J'ai rejoint les New York Spurs il y a treize ans. Je n'ai jamais raté un match depuis. Peu importe l'horaire. On se sent ici comme à la maison."

En ce week-end de fin de saison de Premier League, le *Flannery's* est seulement à moitié plein avec une soixantaine de clients. Tottenham pointe péniblement à la septième place et a déjà fait une croix sur la prochaine Ligue des champions. "C'est un jour de funérailles. On a failli tous venir en costard noir, lâche Mark Koblenz d'un air grave. La saison est catastrophique, et maintenant, Harry Kane veut partir. C'est comme si on allait perdre un membre de notre famille", commente ce sexagénaire avec une queue-de-cheval tressée dans le dos. La famille Kane entretient des liens forts avec les habitués du *Flannery's.* Charlie, le frère et agent d'Harry, et son cousin Louis viennent plusieurs fois par an à New York leur rendre visite. •••

PRATIQUE

Décalage horaire - 6 heures.
Distance Paris-New York 5 836 km.
Vol Paris-New York 7 heures et 45 minutes.
Prix du billet d'avion de 350 à 800 euros l'aller-retour.
Une nuit d'hôtel 160 euros en moyenne.
Trajet aéroport - centre-ville 60 euros en taxi, 6,50 euros en Airtrain plus métro.
Ticket de transports en commun 2,30 euros.

Ville de foot

À New York, afin d'assouvir leur passion pour le soccer, il y a ceux qui vibrent dans les bars, bière en main, devant les matches européens, et il y a ceux qui chaussent les crampons. Dans des complexes de football en salle comme au Ground Soccer Field à Manhattan (ci-dessus) ou sur les terrains de l'East River Park, toujours à Manhattan, à l'ombre du Williamsburg Bridge.

••• "On a même joué avec eux à l'occasion d'un tournoi entre clubs de supporters à Nashville, en 2018, ajoute Mark. Les autres équipes étaient jalouses, mais elles se sont vite rendu compte que Charlie avait deux pieds gauches ! *(Rires.)* Heureusement que Louis était là pour rehausser le niveau."

Cloche cassée et horloges en marbre

Le symbole de cette amitié trône derrière le comptoir sous une cloche cassée. Il s'agit de la chaussure gauche d'Harry Kane portée pendant la saison 2016-17, et dédicacée par l'attaquant anglais en personne. "Pourquoi la cloche est cassée ? À cause de la demi-finale retour de Ligue des champions contre l'Ajax Amsterdam *(remportée in extremis par Tottenham, le 8 mai 2019, 3-2).* Au moment du dernier but du Brésilien Lucas, des dizaines de personnes sont montées sur le bar et tout a volé en éclats", se bidonne Mike Camon. Ce grand costaud à la mine joviale sortira à plusieurs reprises une crosse aux couleurs du club pendant la première mi-temps. "Ça, c'est pour réveiller ceux et celles qui sont trop silencieux pendant le match !" Au début de la seconde mi-temps, un groupe de trentenaires sacrément éméchés se lancent dans un chant injurieux envers les supporters d'Arsenal : *We'll shoot down that Arsenal Scum* ("On va descendre ces ordures d'Arsenal").

Quelques mètres plus loin, un groupe de cinq Américaines boit tranquillement un verre assis devant la rencontre. "C'est un peu un défouloir ici, mais, malgré tout, on s'y sent très bien en tant que femme, estime Gene, originaire de Saint-Louis. Pour moi, le soccer est une affaire de famille. Je suis les matches avec mes amies quand je suis à New York, et avec mes parents, quand je rentre dans le Missouri." En me dirigeant vers les toilettes en fin de rencontre, j'ai la surprise de tomber sur un tailleur de pierre de nationalité croate. Le jeune homme a réquisitionné une table pour vendre ses horloges en marbre gravées du logo de Tottenham. "C'est 100 $ la pièce *(84 €). (Il sort son téléphone.)* Regarde, je peux également faire Liverpool, Barcelone, Chelsea ou Man United." Scène irréelle. Only in New York.

Tailgate party et *Bohemian Rhapsody*

Ma deuxième bière tout juste ingurgitée, il me faut déjà partir pour Harrison dans le New Jersey. J'ai rendez-vous à 11 h 30 avec un groupe de supporters des New York Red Bulls avant leur rencontre prévue à 13 heures. La Red Bull Arena se situe à une quinzaine de kilomètres de Manhattan, accessible très facilement en "path", un équivalent propre et moderne du RER parisien (4,5 € l'aller-retour). Ce court trajet vaut le détour puisqu'on délaisse la Skyline de Manhattan pour traverser les Meadowlands, une étendue maréca-

STADES

1. Red Bull Arena
600 Cape May Street Harrison, New Jersey
Clubs résidents Red Bulls New York et Gotham New York New Jersey
Inauguration 20 mars 2010
Capacité 65 645 places

2. Yankee Stadium
One East 161st Street, Bronx
Club résident New York City FC
Inauguration 2 avril 2009
Capacité 30 321 places

3. Mitchel Athletic Complex
1 Charles Lindbergh Blvd, Uniondale, New York
Club résident New York Cosmos
Inauguration 1984
Capacité 10 102 places

4. Rocco B. Commisso Soccer Stadium
Baker Athletic Complex, 533 W 218th Street, New York
Clubs résidents Red Bulls New York B et New York Cosmos B
Inauguration 1985
Capacité 3 500 places

5. Mazzella Field
715 North Avenue, New Rochelle
Club résident New York Magic
Inauguration 1989
Capacité 2 400 places

geuse et industrielle à faire froid dans le dos, très bien documentée par le photographe américain Joshua Lutz.

À mon arrivée sur le parking du stade, une dizaine de personnes m'attend sous une tente rouge. La pluie et le vent ont fait leur apparition. "Hey Max, enchanté ! Tu veux une bière ?" me demande Steve Ferrezza, président de l'Empire Supporters Club (ESC), le plus ancien des trois groupes de fans des Red Bulls. Fondé en 1995 – deux ans après la MLS –, l'ESC a gagné une réputation nationale dans ses jeunes années pour s'être battu (parfois, au sens propre du terme) contre la montée du phénomène de hooliganisme importé d'Europe dans les stades new-yorkais. "Nous n'avons plus les mêmes problèmes qu'avant, mais on continue à faire le ménage dans la tribune quand on voit un drapeau « Trump » ou un mec arborant un tatouage SS..."

Tradition purement américaine, la tailgate party (sorte de pique-nique typique US) se poursuit sous la tente bleue d'à côté, celle de la Viking Army, le groupe d'ultras le plus déjanté. Il n'est pas encore midi, mais Raplh "Chupi" Garcia et ses amis tournent aux shooters de tequila. "C'est dommage qu'il pleuve. En général, on vient plusieurs heures avant le match et on sort les barbecues", explique son cofondateur. La Viking Army est à l'image de New York, de toutes les couleurs et de tous les profils. Il y a Jason, un pompier du coin toujours accompagné de sa femme et de ses deux enfants ; "Chupi", ingénieur aéronautique originaire de République dominicaine ; plusieurs jeunes au look punk et même deux septuagénaires. Tout ce petit monde a pris l'habitude de pousser la chansonnette bras dessus, bras dessous sur *Bohemian Rhapsody* de Queen avant les matches.

"Tant que je peux respirer, je chante"

Il est 12 h 30, l'heure de suivre l'ESC et la Viking Army jusqu'à la tribune sud de la Red Bull Arena (sections 101 et 102). 15 000 spectateurs de moyenne venaient supporter l'équipe avant le début de la pandémie. Ils sont aujourd'hui seulement 3 000 courageux à affronter le mauvais temps malgré la réouverture totale du stade. Le match du jour face au Orlando City du Portugais Nani n'a pas encore commencé, mais "Chupi" me met déjà un drapeau rouge et blanc dans les mains. Son clan entonne une chanson en espagnol, populaire dans les enceintes d'Amérique latine. *Esta noche, tenemos que gagnar !* ("Ce soir, nous devons gagner").

L'ambiance est plus calme du côté de l'ESC, dont les membres fredonnent *As long as I'm breathing, I sing for the Metros* ("Tant que je peux respirer, je chante pour les Metros"), en référence au premier nom de la franchise nord-américaine avant le rachat par Red Bull en 2006. "C'est une manière de rappeler qui on est. On a le senti- •••

PORTEFEUILLE

Bière 50 cl, 6,72 euros.
Hot dog 1,65 euro.
Menu fast-food 6,70 euros.
Billets à la Red Bull Arena pour les matches des New York Red Bulls de 12,50 euros à 63 euros.

••• ment d'avoir été dépossédé de notre identité depuis", commente Steve.

À la mi-temps, le président de l'ESC et sa bande cassent en général la croûte chez *Brisas Empanadas,* un kiosque colombien situé à l'intérieur du stade, mais fermé à cause du Covid lors de ma visite. Un philly cheesesteak fera parfaitement l'affaire (10 €), l'occasion de discuter avec Steve de la rivalité entre son club et le New York City FC. "On n'aime pas leurs supporters, ce sont des enfants qui se soucient un peu trop de la géographie", lâche-t-il. À New York, les habitants du New Jersey sont surnommés "bridge and tunnel" (pont et tunnel), une manière péjorative de parler de ceux qui vivent en banlieue et prennent les transports pour venir travailler à Manhattan. Une expression reprise par les aficionados du NYC FC. "Ç'a mal tourné à plusieurs reprises devant le Yankee Stadium *(le terrain du NYC FC, dans le Bronx).* En 2016, on s'est fait lancer dessus des canettes de Monster Energy *(une marque concurrente de Red Bull).* On est allés voir un policier car l'un de mes amis avait été touché à la tête, il nous a répondu de retourner dans notre campagne!"

Le Real Madrid en tatouage

Il est 15 h 30. Je n'ai pas le temps de célébrer la victoire des Red Bulls (2-1) qu'il me faut déjà partir en direction du Bronx pour retrouver Lalo Ortega Munoz. Ce New-Yorkais né au Mexique est à la fois

OÙ JOUER AU SOCCER ? *Top 5 des sites incontournables*

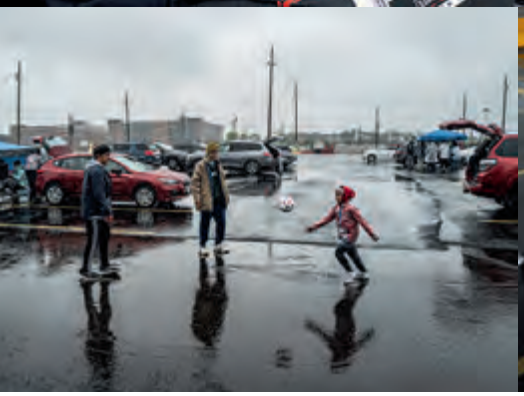
1. James J. Walker Park
Un terrain de baseball triangulaire sur lequel des lignes et des cages se sont imposées. On joue ici à sept contre sept à côté des taxis jaunes et des cafés, en plein cœur du West Village. So New York.

2. The Ground
Caché en dessous du Manhattan Bridge à Chinatown, ce mini-centre est original. Terrain synthétique intérieur au rez-de-chaussée pour des quatre contre quatre, et surtout rooftop en bitume à l'étage (trois contre trois). Les murs du complexe rendent hommage à plusieurs gloires britanniques comme sir Alex Ferguson.

3. McCarren Park
Un grand terrain synthétique tout neuf dans le quartier des hipsters de Williamsburg, à Brooklyn. L'endroit est pris d'assaut, mieux vaut réserver une bonne semaine à l'avance. Les matches mettent aux prises des équipes de huit joueurs sur demi-terrain.

4. Pier5
Le plus bel endroit où jouer au foot à NYC. Posé sur l'eau dans le Brooklyn Bridge Park face à la Skyline du Downtown Manhattan, Pier5 dispose de trois terrains avec une vue à couper le souffle (on aperçoit la statue de la Liberté). On peut s'y affronter à neuf contre neuf avec des grandes cages.

5. Socceroof
Un peu plus bas dans Brooklyn (Sunset Park), des Français ont ouvert Socceroof, un centre de foot à 5 comme on les connaît dans l'Hexagone. L'établissement offre dix terrains et un rooftop exceptionnel avec vue sur Manhattan pour la troisième mi-temps.



le cuisinier du New York City FC et l'un des membres fondateurs de The Third Rail, le principal groupe d'ultras du club. Il m'a donné rendez-vous au *Dugout,* un pub situé aux abords du Yankee Stadium où les fans se retrouvent pour regarder les matches. "Nous sommes peu nombreux aujourd'hui car beaucoup de supporters sont en colère. Ils s'impatientent de ne toujours pas avoir de stade", m'explique Lalo. Propriété du puissant City Football Group depuis 2015 (qui détient Manchester City et Troyes notamment), le NYC FC a promis à ses fans de leur construire à New York une enceinte dédiée. Mais, sept ans plus tard, l'équipe joue toujours sur la pelouse de baseball des Yankees. Pis, elle doit s'exiler provisoirement tout l'été à la Red Bull Arena faute de disponibilités au Yankee Stadium. Un affront pour les supporters.

"Il faut être patient, le club a été créé il y a seulement sept ans et investit déjà beaucoup d'argent à New York, tempère Lalo. Il a notamment financé plusieurs terrains dans le Bronx et mis en place une académie à Orangeburg. Un jour, on pourra dire à nos enfants que nous étions là, au tout début de l'histoire." C'est à mon tour de payer les bières, en l'occurrence deux canettes de PBR (13 €), une "lager" populaire et bon marché. J'interroge ensuite Lalo sur les Red Bulls. "Je crois que la rivalité est surtout montée par la MLS et les médias, estime-t-il. Personnellement, je m'intéresse de moins en moins à eux car ils n'ont plus une très bonne équipe. Notre principal rival est devenu Toronto." Originaire de Mexico City, Lalo possède trois tatouages : un logo des Pumas sur l'épaule gauche, celui du Real Madrid et un dessin représentant New York à droite. Des identités multiples sous la peau. "Pour moi, New York est la plus belle ville du monde, et là où j'ai décidé de vivre. Mais mon cœur et ma fierté sont mexicains."

La fresque de David Villa vandalisée

Mon cinquième verre englouti, Lalo m'emmène à environ 100 mètres de là, devant un autre bar où les supporters mangent un morceau avant les matches, le *Stan's Sports Bar.* L'établissement possède la particularité d'afficher une grande fresque en l'honneur de David Villa sur sa devanture. Aujourd'hui à la retraite, l'ancien joueur du Barça a enfilé les buts à New York entre 2015 et 2018, et emmené son équipe à trois reprises en play-offs. "C'était un buteur extraordinaire que beaucoup considéraient comme un demi-dieu ici", commente Lalo.

Censée célébrer les 400 buts en carrière de Villa, la fresque a été vandalisée il y a quelques mois. On peut lire l'inscription "OUT" ("Dehors") taguée en lettres majuscules oranges. L'ancien international espagnol a en effet été accusé de harcèlement sexuel en juillet 2020 par une stagiaire du NYC FC. Elle reprochait au joueur des attouchements quasi quotidiens et •••

Comme partout ailleurs, petit à petit, les supporters retrouvent le chemin des stades. L'occasion pour Ralph "Chupi" Garcia (page de gauche) et Jason Crawford (en haut, à droite) des Viking Ultras d'afficher leur amour des Red Bulls de New York mais aussi pour les fans de la franchise féminine de Gotham FC d'afficher leur message de lutte contre toute forme d'exclusion.

Dans “la ville qui ne dort jamais”, le football a partout et toujours sa place, au pied des immeubles, dans les tribunes ou sur les devantures des magasins, comme ici dans le Bronx.

••• une culture machiste et dégradante au club. Face aux accusations, le NYC FC a reconnu “des dysfonctionnements” et évoqué “des comportements inacceptables” en interne, sans jamais citer Villa. Si l’ancienne stagiaire n’a jamais porté plainte, l’image du buteur a été égratignée à New York. “Beaucoup de fans sont très déçus, explique Lalo. Mais il n’est plus avec nous aujourd’hui, il faut qu’on avance.” David Villa a encore un pied dans la Big Apple où il a fondé plusieurs écoles de foot (DV7 Soccer Academy). Il est également l’un des fondateurs du Queensboro FC, une nouvelle équipe qui, comme son nom l’indique, est basée dans le borough de Queens. Elle débutera en Championnat USL (Deuxième Division) en 2022.

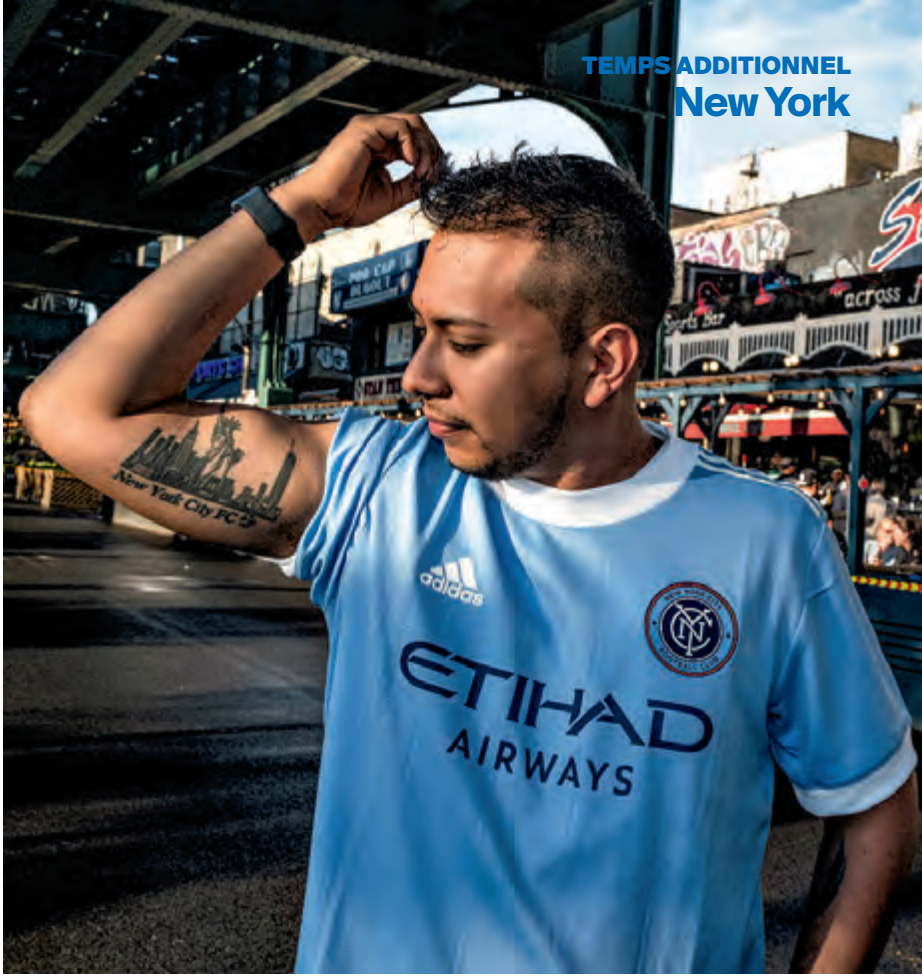
Slogans politiques et ambiance familiale

Deux cachets d’aspirine et une nuit de sommeil (bien méritée) plus tard, me voilà reparti pour Harrison ce dimanche. La Red Bull Arena est décidément le lieu de tous les footballs en ce moment puisque le Gotham FC, l’équipe professionnelle féminine de la ville, vient d’y élire domicile après avoir joué plusieurs années dans des petits stades universitaires loin de New York. Le club évolue depuis 2013 en NWSL, le Championnat de Première Division où figure également l’OL Reign, l’équipe de Seattle rachetée par l’Olympique Lyonnais. J’ai décidé de passer ce match prévu à 15 heures en tribune de presse pour être au plus près du jeu.

La Red Bull Arena sonne creux, seul un millier de spectateurs ont fait le déplacement sous une pluie tout aussi battante que la veille. En revanche, l’ambiance est très familiale avec beaucoup de jeunes filles dans les gradins et des sourires sur les visages des joueuses au moment de pénétrer sur la pelouse. Impressionné par le niveau des deux équipes, mon regard ne cesse pourtant d’être attiré vers le kop sud où de nombreuses banderoles affichent des slogans politiques comme “Anti racists”, “LGBTQ”, et “Refugees Welcome” (« les réfugiés sont les bienvenus »). Ce dernier drapeau avait été accroché à la statue de la Liberté en février 2017 à la suite de la polémique lancée par le décret antimusulman de Donald Trump au début de son mandat.

Sous-culture bâtie sur la pratique féminine

Je me décide à rejoindre ce kop pour la seconde période. J’y rencontre des membres du Cloud 9, l’unique groupe de supporters du Gotham FC, dont Jennifer Muller est la présidente et accessoirement la tambourineuse en chef. “Le soccer a toujours été une sous-culture aux États-Unis. Il s’est bâti avant tout sur la pratique féminine, dans l’ombre des grands sports masculins comme le football américain, explique cette supportrice. Nous sommes toujours considérées comme une minorité, alors, nous nous battons également pour les autres minorités, qu’elles soient LGBT



OÙ REGARDER UN MATCH ?
Quatre lieux peinards et forcément fun

1. Football Factory at Legends
Jack Keane fut l'un des premiers à diffuser des matches européens à New York dans les années 1990, dans son bar fermé depuis, le *Nevada Smiths.* "C'était un motif pour se faire casser la gueule", explique cet Irlandais. Plus de vingt-cinq ans plus tard, il dirige la Football Factory, espace décoré de centaines d'écharpes et maillots au sous-sol du bar le *Legends,* à Midtown. De nombreux clubs de supporters y ont élu domicile comme le PSG Club New York.

2. *Smithfield Hall*
Le deuxième temple du foot à Manhattan. C'est le repaire des fans du Barça, qui y viennent par dizaines les jours de match. OM New York, le groupe des supporters de Marseille, s'y rend aussi.

3. *Bar Bruno*
Quartier prisé des familles françaises, Carroll Gardens, à Brooklyn, accueille un restaurant où le foot est roi pendant les grands tournois. À la croisée des cultures mexicaines (menu à base de tacos) et européennes (une fresque de George Best s'étale sur le mur extérieur), l'établissement a vibré lors du Mondial 2018 avec des centaines de fans dans la rue.

4. *Boca Juniors*
Le borough de Queens héberge la plus grande diversité de population au monde. C'est donc tout naturellement qu'un restaurant argentin dédié aux fans de Boca a ouvert dans le quartier d'Elmhurst. Tout est jaune et bleu : devanture, plafond et nappes ! Atmosphère électrique les jours de match sous le regard d'un Maradona sanctifié au mur.

ou immigrées." "C'est un geste politique de venir ici, ajoute en écho Michael Smith, professeur de physique dans une école du coin. Il paraît que les filles ne sont pas assez payées dans ce sport parce qu'elles ne sont pas assez suivies. Moi, je suis là pour elles !"

Malgré un attrait énorme à l'université, le football féminin souffre aux États-Unis comme en Europe d'un manque de reconnaissance au niveau professionnel. La NWSL, qui ne dispose que de dix équipes, peine à attirer les investisseurs et les marques. "C'est en train de changer petit à petit car nos audiences télé sont excellentes. On est vraiment prêtes à tout. S'il faut qu'on boive de la Budweiser et qu'on utilise des Mastercard, on le fera", résume Jennifer avec humour. C'est déjà la fin de la rencontre. Les joueuses du Gotham FC entament un tour d'honneur malgré leur défaite 1-0. On note toujours autant de sourires sur leurs visages.

À ce moment, toutes mes rencontres et mes expériences du week-end me reviennent en tête. L'excitation monte. J'ai l'impression, comme Lalo, d'être un témoin de l'histoire : celle de l'explosion du football à New York, celle d'une sous-culture en train de devenir "mainstream" (populaire). Mon second sentiment est celui d'un amour inconditionnel pour cette ville, MA ville, qui présente un football à son image : positif, diversifié et progressiste. ⬢ M. A.

Nino (en haut) n'hésite pas à afficher ses deux amours : New York sur son bras et le NYFC sur son torse, quand, sur les murs de la ville, continuent à s'écrire les légendes de Diego Maradona, Johan Cruyff et George Best.

ET SI LES CLUBS FABRIQUAIENT LEURS TENUES ?

Certaines équipes, comme Sankt Pauli ou Lecce, gèrent la confection de leurs équipements. Le fait-maison serait-il tendance ? Par Bérénice Marmonier

Sur le maillot du FC Sankt Pauli (Bundesliga 2), apparaît un drôle de logo. Lisez "DIIY" tout près du blason. Quatre lettres frappées sur les tenues de la prochaine saison, encore jamais vues sur un jersey de foot. Elles sont le fruit du club qui a décidé de s'occuper en interne de la fabrication de ses équipements et de créer sa marque "Do It, Improve Yourself" ("Fais-le, améliore-toi"), après avoir passé cinq ans aux côtés d'Under Armour. La raison ? "Une production plus durable des produits de merchandising a été votée lors de notre assemblée générale en 2016", explique Bernd von Geldern, directeur des ventes de Sankt Pauli, connu pour son engagement en faveur de causes sociétales. N'ayant pas reçu satisfaction des marques du secteur, le club a choisi le "fait-maison".

Une stratégie pour les "petits"

Sankt Pauli a peut-être été inspiré par le club italien de Lecce (Serie B), qui a lancé M908 en 2018, après quelques saisons avec Legea. Ou par le EC Bahia, formation brésilienne de Série A, à l'origine d'Esquadrao, sa marque depuis trois ans. Ces dernières saisons, la tendance est à l'internalisation. De nombreux clubs ont réintégré le merchandising en leur sein comme la Juve ou la Roma. Mais peu ont osé une gestion interne des équipements techniques, des maillots aux survêtements. Une pratique amenée à se démocratiser ? "Je ne crois pas qu'il y ait une tendance de fond, tempère Christophe Rousseau, expert en contrats équipementiers pour l'agence Sportfive. Le problème est que les marques se battent pour faire signer les vingt plus gros clubs européens. Mais, pour le reste, les contrats sont peu favorables. Lecce ou Sankt Pauli sont deux clubs qui n'ont pas reçu de réponses favorables à leurs exigences."

C'est ce qui s'est produit, en 2000, entre Dortmund et Nike, son sponsor depuis 1990. "Plutôt que de signer un nouveau contrat qui ne leur convenait pas, ils ont pensé pouvoir gagner plus d'argent en confectionnant leurs équipements", explique Christophe Rousseau. Le club et son directeur général de l'époque Willi Kühne – qui espérait générer des revenus – lancent la griffe Goool. Cette dernière aurait enregistré 4,9 millions d'euros de chiffre d'affaires en 2001-02 selon *Kicker* et généré un bénéfice de 110 600 euros… avant d'accumuler les pertes les saisons suivantes. Ce qui amena le club à retourner vers Nike en 2004 contre plusieurs millions d'euros.

"On ne retentera pas cette aventure…"

Dans le passé, une poignée d'autres clubs ont tenté l'aventure du fait-maison. Comme Le Havre (L2) en 2015, car Nike ne lui offrait plus la possibilité d'avoir une tunique domicile ciel et marine, les couleurs historiques de l'équipe doyenne en France. "Les clubs de notre taille ne sont pas en mesure de dicter leur loi face à des marques comme Nike qui sont sur une production à grande échelle", reconnaît Clément Calvez, le directeur du développement du HAC. Sitôt la griffe "1872" née, les couacs arrivent. Problèmes sur la qualité et la technicité des produits (fabriqués au Portugal), difficultés à faire connaître la marque et à avoir accès aux grands distributeurs. De quoi lancer un appel d'offres et de signer avec Joma dès la saison suivante. "On ne retentera pas cette aventure, reconnaît Clément Calvez. Les ventes de maillots n'ont pu compenser l'offre d'un équipementier *(avec dotations),* plus rentable pour nous. C'est chouette que Sankt Pauli se lance là-dedans, mais on leur souhaite bonne chance… *(Rires.)*" Car se défaire des services d'une marque demande d'acquérir des compétences (design, achats, distribution…). Internaliser, c'est aussi se priver de l'attractivité des marques. Reste que pour Bruno Schwobthaler, PDG de Licensing for Growth, cette internalisation ne constitue pas une totale hérésie. "Je ne crois pas à la notion de marché figé. Mettre un maillot au point, c'est un savoir-faire qui peut s'acheter. Regardez Netflix : personne n'imaginait que la plateforme produise des contenus face aux géants du cinéma. Et regardez où elle en est…"

> **"Les clubs de notre taille ne sont pas en mesure de dicter leur loi aux marques"**
> **Clément Calvez, directeur du développement du Havre**

Maurizio Borsari/AFLO/Presse Sports - Walmir Cirne/AGIF/Presse Sports -Klaus Heinzler - Alain Landrain/L'Équipe - Sébastien Boué/l'Équipe

Design

1

2

3

4

Les dirigeants de Lecce en Italie (1) ou de l'EC Bahia au Brésil (2) ont décidé de lancer leur marque, notamment pour dégager plus de bénéfices grâce aux produits dérivés. Sankt Pauli a suivi le mouvement cette année (3). En revanche, le Borussia Dortmund en 2000 (4) et Le Havre en 2015 (5) ont tenté l'expérience mais ont vite fait machine arrière devant les difficultés rencontrées, notamment pour distribuer leurs produits.

5

SCIC, LA VOIE SOCIALE

Une nouvelle forme d'entreprise permet aux fans d'intégrer le capital de leurs clubs de foot préférés, comme à Bastia (L2).

Régulièrement raillé au motif qu'il incarne les excès du foot business, le Paris-SG avait à cœur de montrer patte blanche. C'est désormais (en partie) chose faite. Le club a confié au Centre de droit et d'économie du sport de Limoges une étude dont les résultats mettent en avant l'impact économique du PSG en Île-de-France : 182,2 millions d'euros générés, 3 500 emplois mobilisés à chaque match au Parc des Princes, 800 entreprises et fournisseurs mobilisés à ses côtés… En alignant les millions sur le mercato pour "rêver plus grand", le PSG entraîne tout de même une dynamique porteuse sur le territoire local. La création d'un tel élan porté par un club est aujourd'hui l'un des objectifs majeurs de la Société commerciale d'intérêt collectif (SCIC). Créée par une loi du 17 juillet 2001, cette forme d'entreprise, gérée de façon démocratique, se détourne du but unique de profit pour s'orienter vers une finalité sociale.

Le pionnier bastiais

L'an passé, le Sporting Club Bastia est devenu le premier club français à se lancer dans l'aventure de la SCIC. "Un choix très pertinent", selon les mots de son président, Claude Ferrandi. En effet, en raison de dettes colossales, le tribunal de commerce de Lyon avait prononcé en 2017 la liquidation judiciaire du club, rétrogradé en N3. Depuis, le Sporting a connu trois accessions, s'apprête à retrouver la L2 et poursuit sa reconstruction sur les bases d'une gestion transparente. "La gouvernance est déconnectée du capital, explique l'homme fort du SCB. Chaque individu ayant souscrit une part dans le club possède une voix pour participer aux prises de décision, peu importe le montant investi. On a ainsi regagné la confiance du public."

Avec 1 300 souscripteurs, le club corse a attiré un actionnariat populaire, porté par les familles Luiggi et Ferrandi associées à une multitude de salariés, anciens joueurs et supporters. À 57 ans, Didier Grassi fait partie des plus fidèles. Alors, pour 50 euros la part, ce socio de la première heure n'a pas hésité à devenir actionnaire : "La SCIC permet à nous, supporters, de former un contre-pouvoir essentiel et écouté !" Un regain d'enthousiasme d'autant plus salvateur qu'il s'avère bénéfique aux finances du club. Les 1,4 million d'euros récoltés ont considérablement atténué les dégâts économiques de la crise sanitaire… Jusqu'à faire des émules ? Valenciennes (L2) songe à se lancer, Tours (N3) l'a déjà fait. "À l'inverse des investisseurs pressés par la rentabilité immédiate, la SCIC va nous offrir du temps pour rebâtir le club", affirme Guillaume Barré, président délégué d'un club tourangeau lui aussi redevenu amateur.

"Cette structure permet à nous, supporters, de former un contre-pouvoir."
Didier Grassi, socio de Bastia

Le plafond de verre du monde pro

Ce modèle de société coopérative a jusqu'à présent séduit des entités en proie à de graves difficultés financières et boutées hors du monde pro . Dès lors, se pose la question de l'intérêt de l'innovation pour des clubs en bonne santé. Une SCIC empêche l'arrivée d'un puissant investisseur qui ne pourrait obtenir un pouvoir de décision équivalent à son apport. Pour Pierre Rondeau, économiste et codirecteur de l'Observatoire du sport, la solution pourrait résider dans une troisième voie : "Avec un modèle juridique hybride inspiré de celui des socios du Barça, on conserve l'idéal démocratique de partage du pouvoir de décision ouvert aux supporters mais on offre la possibilité aux parties prenantes de la société d'élire des dirigeants chargés d'attirer des sponsors pour un développement économique important." **Louis Fabre**

Caviar est un nouveau magazine qui voit le foot autrement, notamment à travers des problématiques culturelles et sociales.

Illustration Théo Mazars

1

2

3

4

5

LA MARQUE DES MAILLOTS

Revisité par les marques de mode, le jersey se veut, et se fait, branché. **Par Bérénice Marmonnier**

1. Le plus streetwear
D'un côté, Umbro, l'une des plus vieilles marques de sport lancée en Angleterre en 1924. De l'autre, Aries, une jeune enseigne (également british) qui commence à s'imposer dans l'univers du streetwear. De leur rencontre découle une collection de dix pièces en édition limitée qui fait la part belle au sportswear et au ballon. Et notamment au foot anglais des années 1990, avec des imprimés colorés et des coupes larges.
Maillot de foot unisexe en polyester, Umbro X Aries, 125 euros.

2. Le plus mythique
Dans le streetwear, la marque néerlandaise Patta, créée en 2004, est une référence. Grâce notamment à ses collaborations avec Nike, New Balance, Reebok… Patta clame aussi régulièrement son amour pour le foot et notamment pour l'Ajax. Cette fois, c'est au Milan AC que Patta rend hommage, avec Kappa, ex-équipementier du club (1986-1990). Les deux parties rééditent le jersey extérieur de la saison 1988-89 conclue par une C1.
Maillot de foot Milan AC, Patta X Kappa, 80 euros.

3. Le plus british
Les maillots de foot vintage ont la cote. Et certaines marques en ont fait leur spécialité. Comme Score Draw, qui dispose des licences de quarante fédérations et clubs (notamment de Premier League). La société anglaise réédite ainsi des dizaines de tuniques des années 1960 à 2000. À l'occasion de l'Euro, la griffe a ressorti de ses archives le maillot third des Anglais lors de la Coupe du monde 1990, équipés à l'époque par Umbro.
Maillot Angleterre 1990, Score Draw, 40 euros.

4. Le plus flashy
La marque a beau s'appeler Palace Skateboards, cette griffe britannique s'est autorisée de nombreuses excursions dans le monde du foot depuis sa création en 2009 par le designer Lev Tanju. Après des collaborations avec Adidas, Palace imagine, lors de la saison 2019-20, le quatrième maillot de la Juventus Turin. Dans sa collection été 2021, on retrouve (encore) des jerseys très graphiques et colorés, hommage à la pop culture.
Cosy top Pink, Palace Skateboards, 74 euros.

5. Le plus inaccessible
On ne présente plus Supreme, marque new-yorkaise au logo rouge qui connaît le succès grâce à ses pièces streetwear en édition limitée et à ses collaborations de prestige avec Louis Vuitton ou Nike (entre autres). La dernière en date ? Une ligne avec la maison de couture italienne Emilio Pucci, qui met en scène des pièces sportswear, dont des maillots et des shorts. Ces jerseys, sortis récemment, sont disponibles sur la plate-forme Stock X.
Maillot Supreme X Emilio Pucci, 160 euros.

DR

LE PETIT PRINCE DE GALLES

Michael Owen, lauréat en 2001, est retourné vivre juste à côté de là où il a grandi, dans un manoir gallois qu'il a transformé en musée dédié à sa carrière express.

Par Philippe Auclair, à Northop. Photos Martin Stacpoole/L'Équipe

Croeso y Gymru. Traduisez par "Bienvenue au pays de Galles", plus précisément à Northop, petit village distant d'une quinzaine de kilomètres de la Dee, le fleuve dont le cours dessine la frontière entre le nord-est de la principauté et l'Angleterre. Notre chauffeur de taxi, qui sillonne pourtant cette campagne depuis plus de vingt ans, s'est perdu dans l'entrelacs de petites routes qui sillonnent des paysages évocateurs d'un tableau champêtre de Gainsborough. Lower Soughton Hall, où niche Michael Owen (41 ans), ne figure pas sur les cartes routières. Interrogé, le navigateur par satellite de notre chauffeur reste muet. Ce manoir victorien, bâti sur les fondations d'une demeure Tudor, est pourtant classé monument historique.

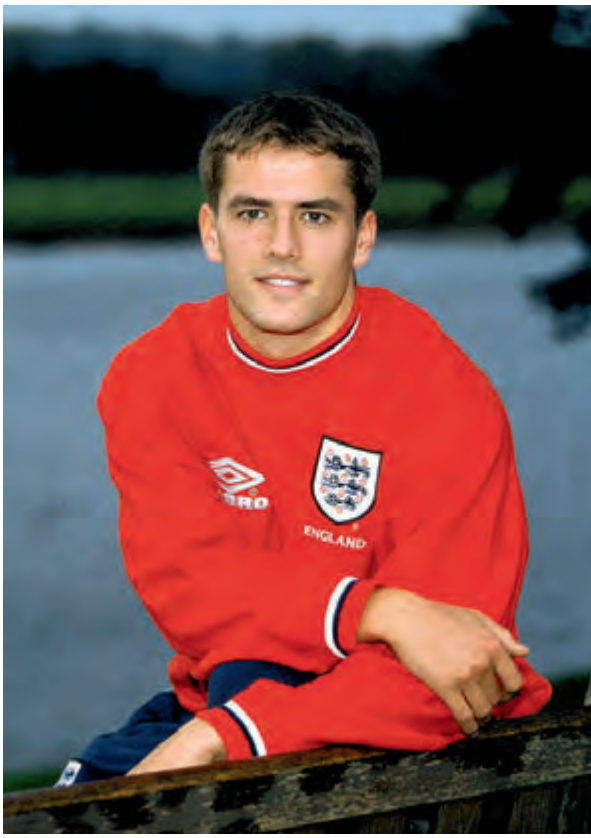
Ce n'est que lorsque Michael Owen lui-même vient à notre secours par SMS que nous parvenons enfin à une grille noire de fer forgé, à la fois discrète et imposante, sur laquelle on peut lire trois lettres, L, S, H, les initiales de la demeure dans laquelle il vit depuis bientôt deux décennies. "J'ai acheté cette maison l'année du Ballon d'Or, le lendemain du jour où nous avons battu l'Allemagne 5-1 à Munich *(NDLR : le 1er septembre 2001, avec un triplé d'Owen)*", nous dira-t-il. Il n'avait alors que 21 ans. Un an plus tard, il emménageait dans le Hall complètement restauré en compagnie de sa future épouse Louise Bonsall, qu'il avait rencontrée sur les bancs de l'école communale, alors que tous deux n'avaient que 5 ans.

La lettre au paternel

Tout est décidément venu très tôt à Michael Owen, l'amour, la gloire et la fortune – Lower Soughton Hall lui avait coûté l'équivalent de presque 5 millions d'euros. À 8 ans, il terrorisait les défenses d'équipes composées de joueurs qui en avaient 11, faisant montre d'un tel talent que l'un de ses coaches d'alors parvint à faire modifier les statuts de la Ligue locale pour permettre à son poulain d'être surclassé et de participer à son Championnat U11. À 9, il pulvérisait le record de buts inscrits en une saison dans la Ligue scolaire de Deeside, une communauté à cheval sur les comtés du Flintshire, au pays de Galles, et du Cheshire, en Angleterre. Ce record avait appartenu jusque- •••

À Lower Soughton Hall, charmant manoir gallois, c'est Michael Owen qui se charge de la visite.

Sur les traces de...



Dans la carrière de Michael Owen, il est des dates qui comptent, comme celle des premiers pas professionnels avec Liverpool à 17 ans (ci-dessus), de la première cape avec l'Angleterre (ci-contre) et du Mondial 1998 (en haut, à gauche) à 20 ans, ou bien encore de sa dernière saison avec Stoke City en 2012-13 page de droite). Mais il est aussi des rencontres qui sont capitales. Celles avec Gérard Houllier chez les Reds ou Ronaldo, en 2004-05, au Real Madrid en font partie.

••• là à Ian Rush, l'avant-centre le plus prolifique de l'histoire de Liverpool ; Rush avait pourtant placé la barre très haut : 72 buts. Owen en marqua 97.

Quand il fêta son dixième anniversaire ("Je ne voulais qu'une seule chose, être le meilleur joueur du monde, et j'étais convaincu que je le deviendrais"), les scouts de plusieurs des plus grands clubs anglais – Manchester United, qui dépêcha Brian Kidd, Liverpool, Chelsea et Arsenal – faisaient la queue pour voir le prodige en action. Deux ans plus tard, après que Steve Heighway, quatre fois champion d'Angleterre et deux fois champion d'Europe avec les Reds, avait écrit une lettre effusive à son père Terry, le jeune Michael s'engageait avec Liverpool.

Le reste suivit tout naturellement. Le premier appel en sélection (28 buts en 20 matches pour les U15 et U16 anglais). Presque aussitôt, en 1995-96, un parcours historique en FA Youth Cup, que Liverpool remporta pour la première fois de son histoire cette saison-là, quand Michael Owen marqua onze buts en cinq rencontres. Le premier contrat professionnel dans la foulée. Le début, contre Wimbledon, le 6 mai 1997, lors duquel l'adolescent marqua – ça allait de soi – le premier de ses 158 buts en seniors pour les Reds. Treize mois et demi plus tard, le fameux match contre l'Argentine à Saint-Étienne en huitièmes de finale de la Coupe du

"Je ne voulais qu'une chose, être le meilleur joueur du monde"

monde (le 30 juin 1998, a.p. 2-2, 4 t.a.b. à 3 pour les Sud-Américains), l'aile de pigeon qui embarque José Chamot, le but entré dans l'histoire, qu'il ne se fera pas prier pour recréer dans l'un des salons de sa demeure quelques heures après notre arrivée. Ses premières années furent un tourbillon. Il était sans doute naturel que l'enfant qui dut grandir si vite cherchât à vivre là où seuls ses proches et ses amis sauraient le trouver.

Une maison "pour la vie"

L'allée qui mène du portail de la propriété à une grille plus modeste, celle de la maison elle-même, est longue de presque un kilomètre, sinuant dans un paysage vallonné d'herbages et d'arbres séculaires. On

Le classement de 2001

1. **Michael Owen** (Angleterre, Liverpool), 176 pts
2. **Raul** (Espagne, Real Madrid), 140 pts
3. **Oliver Kahn** (Allemagne, Bayern Munich), 114 pts
4. **David Beckham** (Angleterre, Manchester United), 102 pts
5. **Francesco Totti** (Italie, AS Roma), 57 pts
6. **Luis Figo** (Portugal, Real Madrid), 56 pts
7. **Rivaldo** (Brésil, FC Barcelone), 20 pts
8. **Andreï Chevtchenko** (Ukraine, Milan AC), 18 pts
9. **Thierry Henry** (France, Arsenal), 14 pts
-. **Zinédine Zidane** (France, Real Madrid), 14 pts
11. **Bixente Lizarazu** (France, Bayern Munich), 10 pts
12. **David Trezeguet** (France, Juventus Turin), 7 pts
13. **Stefan Effenberg** (Allemagne, Bayern Munich), 6 pts
14. **Henrik Larsson** (Suède, Celtic Glasgow), 4 pts
-. **Alessandro Nesta** (Italie, Lazio Rome), 4 pts
16. **Hernan Crespo** (Argentine, Lazio Rome), 3 pts
-. **Juan Sebastian Veron** (Argentine, Manchester United), 3 pts
18. **Giovane Elber** (Brésil, Bayern Munich), 2 pts
-. **Sami Hyypiä** (Finlande, Liverpool), 2 pts
-. **Gaizka Mendieta** (Espagne, Lazio Rome), 2 pts
-. **Emmanuel Olisadede** (Pologne, Panathinaïkos), 2 pts
-. **Roberto Carlos** (Brésil, Real Madrid), 2 pts
-. **Ebbe Sand** (Danemark, Schalke 04), 2 pts
-. **Damiano Tommasi** (Italie, AS Roma), 2 pts
25. **Roberto Baggio** (Italie, Brescia), 1 pt
-. **Steven Gerrard** (Angleterre, Liverpool), 1 pt
-. **Rui Costa** (Portugal, Milan AC), 1 pt

Mark Leech/Offside/Presse Sports - Franck Nataf/L'Équipe - Twitter@owen

entend le bruit sec des clubs frappant la balle sur le parcours de golf qui jouxte le domaine. On entend aussi l'appel d'un pivert prenant son envol au son du gravier qui crisse sous nos pieds. Agneaux et chevaux paissent sous le soleil du mois de mai. Tout cela compose un décor bucolique dans lequel Marie-Antoinette aurait eu envie de jouer à la bergère avec ses compagnes. C'est le maître des lieux lui-même qui nous attend, seul, à l'entrée de son home, souriant, jouant le rôle de l'hôte à la perfection, comme il se prêtera de bonne grâce aux désirs de notre photographe.

Contrairement à ce que ses apparitions régulières à la télévision pourraient faire penser, Owen a le verbe facile et enjoué, bien plus libre que ce que la pondération des commentaires qu'il livre devant les caméras pourrait suggérer. C'est qu'il est chez lui, au propre comme au figuré. "C'est ici que j'ai grandi, confie-t-il. La maison des parents est à cinq minutes. Mon père est natif de Liverpool, mais l'un de ses derniers clubs a été Chester City FC, et il a adoré cette région. Nous, les enfants, étions dans les écoles du coin, mes parents ont donc décidé de rester. Pour moi, faire le choix de vivre ici ne pouvait pas être plus naturel. Alors, quand j'ai vu qu'une jolie maison comme celle-ci était à vendre tout près de chez moi, je me suis dit : « Wow ! C'est ma maison pour la vie. »"

Les trésors de la salle de snooker

Son père, Terry, avait laissé un assez bon souvenir à Chester City FC pour que de nombreuses photos de lui tapissent les murs du stade devant lequel nous sommes passés avant d'arriver chez son fils. Ce dernier s'y rend encore de temps à autre, maintenant que l'équipe évolue en Sixième Division. "J'éprouve toujours un gros faible pour eux", confesse-t-il. La tentation d'un baroud d'honneur dans le club de son père l'avait-elle jamais effleuré ? "Non, répond-il en riant. J'avais été un footballeur suffisamment longtemps comme ça", une phrase qui pourrait faire penser que Michael Owen est de ces joueurs pour qui la retraite avait été une libération, le début d'une autre vie plus qu'une source de regrets. Mais cette pensée s'efface de l'esprit aussitôt qu'on a franchi le pas de sa porte.

Lower Soughton Hall n'est pas qu'une vaste demeure dans laquelle Michael, Louise et leurs quatre enfants coulent une existence paisible, presque idyllique en apparence. Lower Soughton Hall est également un musée dédié à la carrière de son propriétaire. Passé le hall d'entrée, plusieurs salons et une grande cuisine dans laquelle circulent deux Staffordshire bull terriers des plus amicaux, on emprunte un escalier dont la cage est décorée de dizaines de maillots impeccablement encadrés qui mène au Saint des saints, la salle de snooker dans laquelle Owen a rassemblé les mementos les plus précieux de sa carrière. Les caps brodées distribuées aux internationaux anglais par la FA à l'occasion de chacun des matches •••

"Aussitôt que j'ai reçu le Ballon d'Or, je me suis dit : « Il va falloir que tu le gagnes l'année prochaine. »"

PA Images/Alamy Stock Photo - Didier Fèvre/L'Équipe

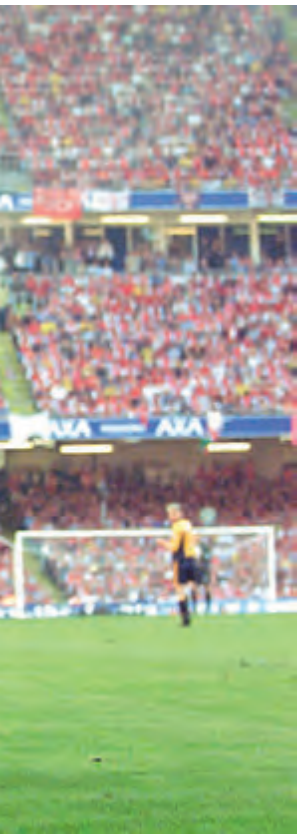
Didier Fèvre/L'Équipe

••• ou tournois disputés avec la sélection. Le maillot qu'il portait lors du 5-1 de Munich. Celui de la finale de la FA Cup de la même annus mirabilis, 2001, quand son doublé (83e et 88e minutes) offrit le trophée à Liverpool alors qu'Arsenal semblait avoir l'affaire dans le sac. Et, plus précieux que tout, son Ballon d'Or.

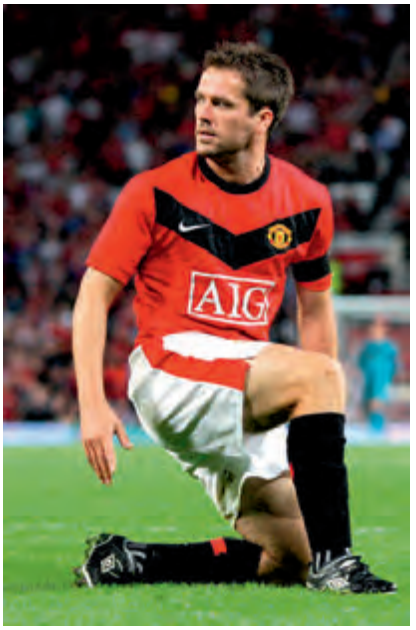
À l'école en Bentley

Le trophée a sa propre vitrine. Posé sur un socle rotatif, afin qu'il puisse – littéralement – briller de mille feux sous la lumière de mini-projecteurs, il est le point focal de la pièce qu'Owen fait visiter à tous ceux qu'il invite chez lui. Quand il l'avait reçu, pourtant, malgré la fierté qu'il avait ressentie, il n'avait pas vraiment saisi ce que ce Ballon d'Or représentait, comme il l'avoue sans gêne. "Pour la plupart des sportifs qui sont au sommet, dit-il, la minute où tu reçois une récompense, ça devient ta possession, et tu penses à la suivante. Tu deviens très gourmand, je crois. Tu prends davantage de plaisir au voyage qu'à atteindre ta destination. Et tu veux voyager à nouveau. Le problème est que tu es déjà arrivé quelque part. Alors, dans quelle direction dois-tu te tourner ?"

Ce thème reviendra souvent dans



Le désormais consultant télé de 41 ans a connu tous les succès avec Liverpool, mais c'est avec Manchester United qu'il a remporté son seul titre de champion d'Angleterre, en 2011.



la longue conversation que nous aurons ensuite, si longue qu'elle lui fera manquer la course dans laquelle était engagée l'un de ses chevaux, et qu'elle ne s'achèvera que lorsque le moment sera venu pour lui de prendre le volant de sa Bentley pour aller chercher trois de ses enfants à l'école. Ce thème, c'est celui de la fugacité du succès, de la nécessité pour tout sportif de très haut niveau de vivre en état de manque, d'en vouloir toujours plus, que lui-même a senti l'animer depuis le plus jeune âge.

La différence est que, trop tôt dans sa carrière, quand il n'avait que 25 ou 26 ans, il comprit qu'il ne gravirait plus jamais les mêmes sommets. Chaque sprint lui faisait courir le risque d'une nouvelle lésion musculaire. Il dut réinventer son jeu, ne plus se reposer sur son accélération, devenir "un footballeur qui pense, plutôt qu'un footballeur d'instinct", pour reprendre ses mots. Le Ballon d'Or lui rappelait désormais qui il avait été, plus qui il pourrait redevenir. Et, plus les années passèrent, plus il apprit à en chérir la valeur.

Il n'avait appris l'avoir gagné que très tard, dans des circonstances qui le font sourire quand il les narre aujourd'hui. "C'était à Rome, se souvient-il, juste avant un match de Ligue des champions contre l'AS Roma *(0-0, le 5 décembre 2001).* Nous n'avions pas le droit d'avoir de portables avec nous dans le vestiaire. Notre manager était Phil Thompson, car Gérard Houllier se remettait encore de son accident cardiaque *(survenu le 13 octobre précédent).* Trois quarts d'heure avant le match, Phil vient vers moi : « Je peux te dire deux mots ? » Je l'ai suivi dans le couloir, et on s'est mis là où personne ne pouvait nous voir. « Le boss est au bout du fil. » Et Gérard me dit : « Je veux que tu saches que le Ballon d'Or, c'est toi. »"

"La réaction de Gérard Houllier, ça reste peut-être le souvenir le plus fort"

Le Ballon d'Or passé aux rayons X

Comme chaque fois que le nom de Gérard Houllier sera mentionné dans notre échange, le ton d'Owen change, presque imperceptiblement. "Personne au monde n'était plus fier que lui, se souvient-il. J'étais pris dans ma carrière. Aussitôt que j'ai reçu le Ballon d'Or, je me suis dit : « Il va falloir que tu le gagnes l'année prochaine. » Je sais que ça sonne mal, que ça peut paraître horrible, arrogant maintenant, mais j'étais incapable de penser autrement. Le succès te donne le goût du succès à venir, c'est ça qui te pousse. Pour moi, c'était nouveau. Wow ! J'ai gagné le Ballon d'Or, super ! Mais Gérard… à cause de sa nationalité, mais aussi de son expérience et de sa compréhension de ce que représentait ce trophée, il connaissait son histoire, il savait qui l'avait gagné avant moi… Et, d'une certaine manière, mon propre plaisir a été intensifié par ça, parce que je savais combien ça lui faisait plaisir. Voir ce sourire sur son visage quand j'ai soulevé le trophée, sentir sa joie… C'était comme si j'étais son fils. Et, pour moi, la réaction de Gérard Houllier, ça reste, peut-être, le souvenir le plus fort."

Le moment est venu pour Owen de sortir le trophée de son écrin de verre. Un geste lourd de conséquences, dans tous les sens du terme. "Je ne me doutais pas de son poids", dit-il en souriant. Après •••

PA Images/Alamy Stock Photo - Bernard Papon/L'Équipe

Que ce soit à Newcastle, au Real Madrid ou à Liverpool (de gauche à droite), Michael Owen a toujours fait trembler les filets. Et même si parfois, aujourd'hui, il avoue ne plus se souvenir de chacun d'entre eux, comment aurait-il pu oublier que le 20 avril 2002, le jour de la remise du Ballon d'Or devant le public d'Anfield, il a inscrit les deux buts du succès contre Derby County (2-1) ?

••• l'avoir déposé aussi délicatement que possible sur le cadre de sa table de billard, il conte : "Tu sais, il y a trois-quatre ans, on m'avait demandé de participer à une opération commerciale en Chine, à la condition que j'apporte le Ballon d'Or avec moi. Mais je n'allais pas le mettre dans la soute ! Je me suis donc coltiné cette boîte qui pèse une tonne pendant tout le voyage, le trajet à l'aéroport, le passage à la douane – ils l'ont passé aux rayons X ! (*Rires*) – et le vol, la boîte sur mes genoux. Je ne suis pas près d'oublier ce voyage."

Le conseil de Carragher

L'année du Ballon d'Or, c'est 2001, l'année des cinq trophées gagnés avec Liverpool (FA Cup, Coupe de la League, Coupe de l'UEFA, Charity Shield et Supercoupe de l'UEFA), l'année du fameux match de qualifications pour la Coupe du monde 2002 contre l'Allemagne, qui, à ses yeux, ne fut pourtant pas nécessairement sa meilleure sur le plan personnel. Il se sentait peut-être encore plus fort lors des deux saisons précédentes, lorsqu'il avait été le Soulier d'Or de la Premier League à 18 et 19 ans. "Personne ne fera jamais la même chose."

Très vite, trop vite, son corps allait interrompre son irrésistible ascension, et le plaisir évident qu'il prend à revivre les moments de triomphe, entouré des mementos qui en préservent la trace, est inséparable des frustrations qu'il exprime à demi-mot. Parmi ces rappels du passé figure à l'une des meilleures places une tunique du Real Madrid, celle qu'il portait

"Si tu as le Ballon d'Or, tu as une cible dans le dos"

le 10 avril 2005, lorsqu'il marqua l'un des quatre buts de la victoire des Merengue sur le FC Barcelone au Bernabeu (4-2). Florentino Pérez entendait ajouter un autre Ballon d'Or aux trois autres lauréats – Zinédine Zidane, Ronaldo et Luis Figo – qu'il avait rassemblés au sein d'une équipe du Real Madrid qu'Owen considère "l'une des plus grandes qu'on ait jamais vues, où que ce soit, quand que ce soit".

Son ami et compagnon de chambrée à Liverpool, Jamie Carragher, avait pourtant tenté de le dissuader de partir pour un club où il aurait pour concurrents directs, outre il Fenomeno Ronaldo, la légende Raul et Fernando Morientes. Owen passa outre les réserves de celui qu'il appelle "Carro", et s'en réjouit aujourd'hui, même s'il ne s'étend pas sur les raisons pour lesquelles son séjour en Espagne n'avait duré qu'un an, alors qu'il avait eu le meilleur ratio buts par minute de jeu de quelque attaquant du Real que ce soit (son bilan avec le Real fut de 16 buts en 45 matches, 26 en tant que titulaire).

La fin du joueur "à part"

"J'avais une telle confiance en mes moyens, se souvient-il. Mais il fallait que les autres l'aient aussi en moi, et être un Ballon d'Or a dû y contribuer. Quand je regardais les autres joueurs dans le vestiaire, je me disais que j'étais aussi bon que n'importe lequel d'entre eux. Barcelone et le Real étaient probablement les deux meilleurs clubs du monde à l'époque. Tous les joueurs qui y arrivaient devaient faire partie des meilleurs, et être convaincus d'être à leur place. Tu n'as pas le droit d'échouer au Real Madrid. Dès que tu es là, il y a cette pression. Et, si tu as le Ballon d'Or, tu dois en être digne. Tu as une cible

Pics United/Presse Sports - Franck Nataf/L'Équipe -

dans le dos. C'est comme le numéro 7 à Manchester United ou le numéro 10 en équipe du Brésil." Oui, ce trophée est lourd. Et compliqué à porter en ces années où le corps devient fragile. Pas évident d'amorcer un déclin à 26 ans.

C'est un sujet qui devrait être douloureux à aborder, et qui dut l'être à vivre alors, mais qu'Owen confronte de son propre chef, et sans pleurer sur son sort. "Ta première blessure, tu te dis : « OK, je reviendrai. » Pareil pour la deuxième ou la troisième. Après, c'est beaucoup plus compliqué. Je savais que chaque fois que je me lancerais dans un sprint à haute intensité, je serais vulnérable, j'étais donc forcé de changer mon style, de servir de relais et de me concentrer sur mon rôle de buteur. Je savais le remplir. Mais je n'étais plus « à part »." Tout cela, il le dit sur le ton du constat, sans qu'on sente pointer d'aigreur. Après tout, n'avait-il pas été l'un des meilleurs joueurs du monde pendant une demi-douzaine d'années ? Les centaines de souvenirs exposés dans sa collection personnelle en sont autant de preuves.

D'autres grands attaquants, comme Thierry Henry – "Le seul joueur qui m'ait fait peur, dont je savais que je ne serais jamais meilleur que lui", confesse-t-il –, sont capables de décrire en détail presque tous leurs buts. Owen, lui, ne sait même pas combien il en a marqué, et peut tout juste s'en remémorer "une cinquantaine, en comptant large", sans être nécessairement capable d'en préciser les dates, même à une ou deux saisons près.

Jockey, l'expérience terrifiante

Reste ces objets de tissu ou de métal, témoins tangibles de son succès, parmi lesquels il a choisi de vivre au jour le jour. Il a d'autres passions aujourd'hui, l'hippisme au premier chef. Deux ou trois fois par semaine, quand ses obligations de consultant et ses contrats publicitaires lui en laissent le loisir, il va visiter la ferme qu'il a transformée en haras, à une trentaine de minutes de route de son manoir. Il s'est même fait jockey le temps d'une course de charité, en 2017, et à Ascot s'il vous plaît, finissant à la deuxième place de la Prince's Countryside Trust seven-furlong Flat race, "l'expérience la plus excitante et la plus terrifiante de *(ma)* vie". Le reste du temps, il suit le précepte de la fable de Florian : "Pour vivre heureux, vivons cachés", pour autant que les tabloïds le laissent tranquille, ce qui n'est pas toujours le cas. Le regard que le public porte sur lui ne semble pas l'importuner, un public qui ne l'a jamais totalement embrassé comme il l'a fait avec Rooney ou Gerrard, même quand Owen était à son sommet. Owen était trop lisse, trop sérieux, trop boring à ses yeux.

Mais s'il n'a pas de regrets, et pas de désirs inassouvis, il y a pourtant une part de mélancolie en lui, qui ne frappe pas sur le moment, tant Owen est d'un abord aisé, et tant il est loquace. Ce n'est que plus tard, dans le train du retour, deux heures après lui avoir serré la main à la porte de sa maison-musée ("Revenez vite !"), réécoutant ce qu'il nous avait dit dans son salon, qu'une phrase frappe l'oreille et l'esprit. Il l'avait prononcée du même ton qu'il nous avait demandé si nous souhaitions boire quoi que ce soit. Mais, tombant de la bouche d'un homme qui n'a que 41 ans, elle avait quelque chose de terrible. "C'est tout ce que j'ai, maintenant. Des souvenirs." ⬢
Ph. A.

"Thierry Henry est le seul dont je savais que je ne serais jamais meilleur que lui"

Nicolas Luttiau/L'Équipe - Bruno Fablet/L'Équipe

Nom Winter
Prénom Henry
Âge 58 ans
Pays Angleterre

Média le quotidien *The Times*
Équipe préférée L'Angleterre !
Nombre de participations au jury du BO 18

Son "score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 14/18

"JE M'ISOLE TRENTE-SIX HEURES AVANT DE VOTER"

"Aucun joueur ne m'a jamais reproché de ne pas avoir voté pour lui, même si Steven Gerrard m'a parlé du Ballon d'Or lorsque j'ai travaillé avec lui sur son autobiographie en 2006. Mais on m'a souvent fait ce commentaire: « Pourquoi tu n'as pas voté pour un Anglais ? » La réponse est toute simple : je prends ce rôle très au sérieux, je suis le football européen dans son ensemble, pas seulement la Premier League et, ces dernières années, ce football a été dominé par deux joueurs... Vous devinez lesquels *(NDLR : le Portugais Cristiano Ronaldo et l'Argentin Lionel Messi, onze trophées à eux deux).* Et j'étais arrivé trop tard pour voter pour Michael Owen en 2001. Être juré du Ballon d'Or est l'une des choses dont je suis le plus fier, pas seulement dans ma carrière, mais également dans ma vie. Avant le vote, chaque année, il doit y avoir entre soixante et soixante-dix personnes qui me demandent à qui je vais donner ma voix. Mais, évidemment, je ne leur dis rien. Et c'est aussi la raison pour laquelle, quand la FIFA m'a demandé de faire partie de leur jury pour leur trophée The Best, j'ai refusé. Pour moi, le Ballon d'Or est sacré.

"Soixante à soixante-dix personnes me demandent à qui je vais donner ma voix"

J'ai établi une sorte de rituel avant d'envoyer mon bulletin de vote à la rédaction de *France Football.* Je m'isole pendant trente-six heures. Une sorte de retiro à l'italienne, mais pour journaliste ! Je refais l'année de football dans ma tête et devant un écran. Je visionne des actions de jeu, des matches sur YouTube... J'ai pris des notes mentales pendant la saison, je revisite mes souvenirs. Et, alors, là seulement, je prends ma décision. Pour commencer, je ne la prenais pas seul d'ailleurs : c'est peut-être unique, mais nous étions deux jurés pour l'Angleterre, moi et Max Marquis, un monsieur d'un certain âge, absolument charmant, qui avait fait une carrière étonnante. Il avait été arbitre et commentateur de matches pour la radio, mais il avait également écrit des scénarios pour des séries télévisées très populaires comme *Z Cars* – dont le générique est l'hymne d'Everton –, *Crossroads* et, si vous arrivez à croire ça, l'un des premiers épisodes de *Chapeau melon et bottes de cuir (malheureusement perdu pour la postérité, car diffusé en direct sur la BBC, et jamais enregistré).*" Philippe Auclair

Illustration Laura Acquaviva

Les joueurs, comme ici le gardien de la Juve Mattia Perin, restent fascinés par le trophée.

UN TROPHÉE QUI EN IMPOSE ET QUI S'EXPOSE

Symbole de réussite, de grandeur et de prestige, le Ballon d'Or est souvent mis en avant au sein des musées des clubs. Par Patrick Sowden

Invité en 2015 par son ancien club, Luis Suarez Miramontes avait fait le voyage depuis Milan où il réside. Le musée du Barça fêtait ses trente ans et le lauréat de 1960 – devant Ferenc Puskas ! – avait alors profité de l'événement pour offrir son trophée au club catalan. Jordi Penas, le directeur du musée, se souvient : "Ses enfants et sa femme m'avaient dit qu'ils en avaient bien profité durant des années et que c'était maintenant au tour des fans du Barça de pouvoir l'admirer."

À l'époque, le président du club, Josep Maria Bartomeu, le capitaine des Blaugrana, Andrés Iniesta, assistaient à la cérémonie comme toute la presse catalane, et, bien au-delà, pour rendre hommage au seul Espagnol à avoir décroché le Graal, ce qui n'avait pas manqué d'étonner Luis Suarez. "Lorsque j'ai gagné le Ballon d'Or, les responsables de *France Football* m'ont donné le trophée juste avant un match. J'ai demandé au masseur de s'en occuper pour moi et c'est tout… Il n'y avait pas alors de débats sur un éventuel gagnant pendant des mois et des mois comme aujourd'hui."

Les filouteries du Real Madrid

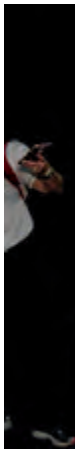
Dans ces années-là, le trophée n'avait pas non plus pour vocation à devenir pièce de musée. Mais la mise en valeur de leur patrimoine est devenue un élément fort de la communication des grands clubs qui, tous, l'exposent dans des lieux dédiés et de plus en plus attractifs. "Notre plus grand concurrent à Madrid, racontait un jour avec le sourire le directeur du musée du Prado, ce n'est pas le musée Thyssen ou celui de la reine Sophie, c'est celui du Real Madrid !" Le Bernabeu Tour avec visite du stade et du musée est devenu un must touristique. Dans la Maison Blanche, le passé est partie intégrante de la grandeur du club. Il y est mis en scène et tout est fait pour le commémorer et le sanctifier.

Le Ballon d'Or n'y échappe pas, quitte à filouter. En effet, un joueur du Real récompensé est une ligne supplémentaire au palmarès de l'institution aux treize Ligues des champions et se doit d'être mis en valeur. Il suffit pour cela que le lauréat porte le maillot blanc au moment de l'attribution même s'il doit son sacre essentiellement au club quitté durant l'été. Cette règle explique donc la présence de Luis Figo le Barcelonais et de Fabio Cannavaro le Turinois.

Pour magnifier encore plus la récompense, une copie du trophée est systématiquement exécutée et exposée dans la salle des prix individuels (où sont également exposés les Souliers d'Or et d'Argent remportés par des buteurs merengue). Au total, cela représente onze Ballons d'Or partagés entre Alfredo Di Stefano (1957 et 1959), Raymond Kopa (1958), Luis Figo (2000), Ronaldo (2002), Fabio Cannavaro (2006), Cristiano Ronaldo (2013, 2014, 2016 et 2017) et Luka Modric (2018). Et, en bonus, un Super Ballon d'Or, le seul •••

Daniele Badolato/Juventus FC/Getty Images

Tellement BO



Milan AC - Daniele Badolato/Juventus FC/Getty Images - Realmadrid.com - Santiago Garces/FC Barcelona - Florent Torchut

••• attribué par *France Football* en 1989, à Don Di Stefano, légende et président d'honneur du club jusqu'à sa disparition le 7 juillet 2014.

Le télégramme de *France Football* annonçant sa victoire à Sivori

Pas de Zizou dans les vitrines madrilènes. Lui aussi est une légende des lieux, mais il a été sacré sous le maillot de la Juventus. Poutant, au musée de la Vieille Dame également, pas de trophée de Zidane. Marco Albano, responsable des lieux, s'explique. "Tous les lauréats de la Juve sont mis en valeur mais nous n'avons que deux trophées sur les neuf, deux pièces originales que nous ont confiées le fils d'Omar Sivori

"Si c'était de l'or massif, vous croyez que je vous l'offrirais ?"

Michel Platini, triple lauréat, à Giovanni Agnelli, président de la Juventus

(1961) et Pavel Nedved *(2003),* vice-président du club. On rend hommage à Paolo Rossi *(1982),* aux trois trophées de Michel Platini *(1983, 1984 et 1985),* Roberto Baggio *(1993),* Zinédine Zidane *(1998)* et Fabio Cannavaro *(2006)* en exposant leur maillot de l'année." Sont aussi disposés des écrans tactiles remémorant les exploits des légendes et quelques souvenirs personnels tel ce télégramme de 1961 envoyé par *France Football* à Sivori pour l'avertir de sa victoire.

"Il est prévu d'organiser dans le futur des événements autour du Ballon d'Or et pas uniquement autour des joueurs consacrés, révèle Marco Albano. Notamment sur les grands joueurs français passés dans les rangs du club, les Combin, Vieira, Thuram, Trezeguet, Deschamps, Pogba ou Henry. Le Piémont est culturellement et géographiquement proche de la France et nombreux sont les visiteurs venus de l'autre côté des Alpes." Le musée de la Juve récupérera peut-être un jour l'un des trois trophées de Michel Platini, celui que le numéro 10 avait offert à Giovanni Agnelli pour son soixante-dixième anniversaire. "L'anecdote est connue, sourit Marco Albano. M. Agnelli était très étonné du cadeau : « Mais c'est de l'or massif ? » Et Platini de lui répondre : « Si c'était de l'or massif, vous croyez que je vous l'offrirais ? »"

Au musée du Milan AC, au contraire, on a opté pour l'exposition des huit trophées glanés par le club lombard, que ce soit des originaux comme ceux de Andreï Chevchenko ou de Marco van Basten (qui a légué le troisième obtenu en 1992), ou des copies (Gianni Rivera, lauréat en 1969, George Weah, en 1995, Ruud Gullit en 1987 et Kaká en 2007). "Tous trônent dans la galerie des champions, une salle dédiée, explique Alessandro Zissis, responsable du Mondo Milan Museum. Et, en plus des écrans qui retracent l'histoire des joueurs, il y a aussi des journaux, le livre sur les 50 ans du Ballon d'Or *(publié en 2005)*..."

Rummenigge va quitter le Bayern avec l'un de ses deux trophées

D'un club à l'autre, la stratégie change donc en fonction de ce que l'on veut mettre en valeur. Au Bayern, le plus important,c'est le club, les joueurs, aussi grands soient-ils, restent à son service. Ainsi, le

Au Milan AC, au Bayern, à la Juventus, au Real Madrid ou au Barça (de gauche à droite et de haut en bas), l'histoire s'écrit aussi à travers les lauréats des Ballons d'Or. Et ce, qu'ils se nomment Kaká, Chevtchenko, Müller, Platini, Di Stefano, Cruyff, Messi ou Gullit.

seul à avoir sa vitrine de façon permanente dans le musée de l'Allianz Arena est Gerd Müller, premier joueur allemand récompensé en 1970. Sont ainsi exposés son Ballon d'Or, l'un de ses deux Souliers d'Or et ... un maillot de Lionel Messi que l'Argentin lui avait dédicacé après avoir battu son record de buts en 2012 dans une année civile (85 en 1972). Le Bombardier, le surnom de l'avant-centre du Bayern, a en effet tenu à ce qu'il figure aux côtés de ses autres trophées.

Les autres légendes du club doivent, elles, se contenter d'une exposition temporaire en fonction des événements comme l'explique Hans-Peter Renner, directeur du musée bavarois : "Nous avons les deux trophées, deux répliques miniatures, de Beckenbauer depuis qu'il a fêté son soixante-quinzième anniversaire l'année dernière. Nous exposons également celui de Lothar Matthäus *(sacré en 1990)* depuis qu'il a soufflé ses soixante bougies en mars, même s'il l'a obtenu sous le maillot de l'Inter Milan."

Les originaux du Kaiser, eux, trônent dans une pièce spécialement dédiée à toutes ses coupes dans sa luxueuse villa sur les hauteurs de Salzbourg, en Autriche. Quant à Karl-Heinz Rummennigge, il va quitter très prochainement la présidence du club bavarois en emportant avec lui le premier de ses deux Ballons d'Or décrochés en 1980 et 1981. Un objet qu'il exposait dans son bureau de la Säbenerstrasse, le siège du Bayern.

"L'espace Messi *(avec des répliques de six Ballons d'Or)* demeure le clou de la visite" Jordi Penas, directeur du musée du Barça

Quand Johan Cruyff se trompe de boîte

À l'inverse, le Barça n'hésite pas à célébrer sa légende Cruyff comme l'indique Jordi Penas : "En 2017 *(un an après la disparition du joueur néerlandais survenue le 24 mars 2016),* la famille Cruyff a fait don au musée de son troisième Ballon d'Or *(celui remporté en 1974 sous les couleurs du Barça)",* que l'on peut observer dans une salle entièrement dédiée au génie néerlandais. « Il est désormais à la place où il doit être ! », estimait alors son fils, Jordi, lors de la cérémonie officielle. Le mythique numéro 14 n'était pas très ordonné, comme nous l'avoua Jordi. Le Ballon d'Or 1974 a ainsi été remis au musée du Barça dans sa boîte de... 1973, Johan Cruyff ayant perdu celle du trophée remporté l'année suivante."

Mais le clou de la visite demeure l'espace Messi . "Nous sommes en contact avec Jorge Messi *(le père),* qui nous a prêté à chaque fois le Ballon d'Or de Leo *(le joueur argentin en a gagné six)* pour que nous puissions commander une réplique auprès du joaillier parisien Mellerio dits Meller *(qui réalise le trophée depuis la création de la récompense en 1956),* précise Jordi Penas. On a fait tout cela en privé, il n'y a jamais eu de cérémonie avec Leo. C'est le point d'orgue, le « momentum » ! Les gens font spontanément la queue pour les voir de près et se prendre en photo avec." Et savourer leur moment de rêve. ● **P. S., avec Florent Torchut, Frédéric Hermel et Alexis Menuge**

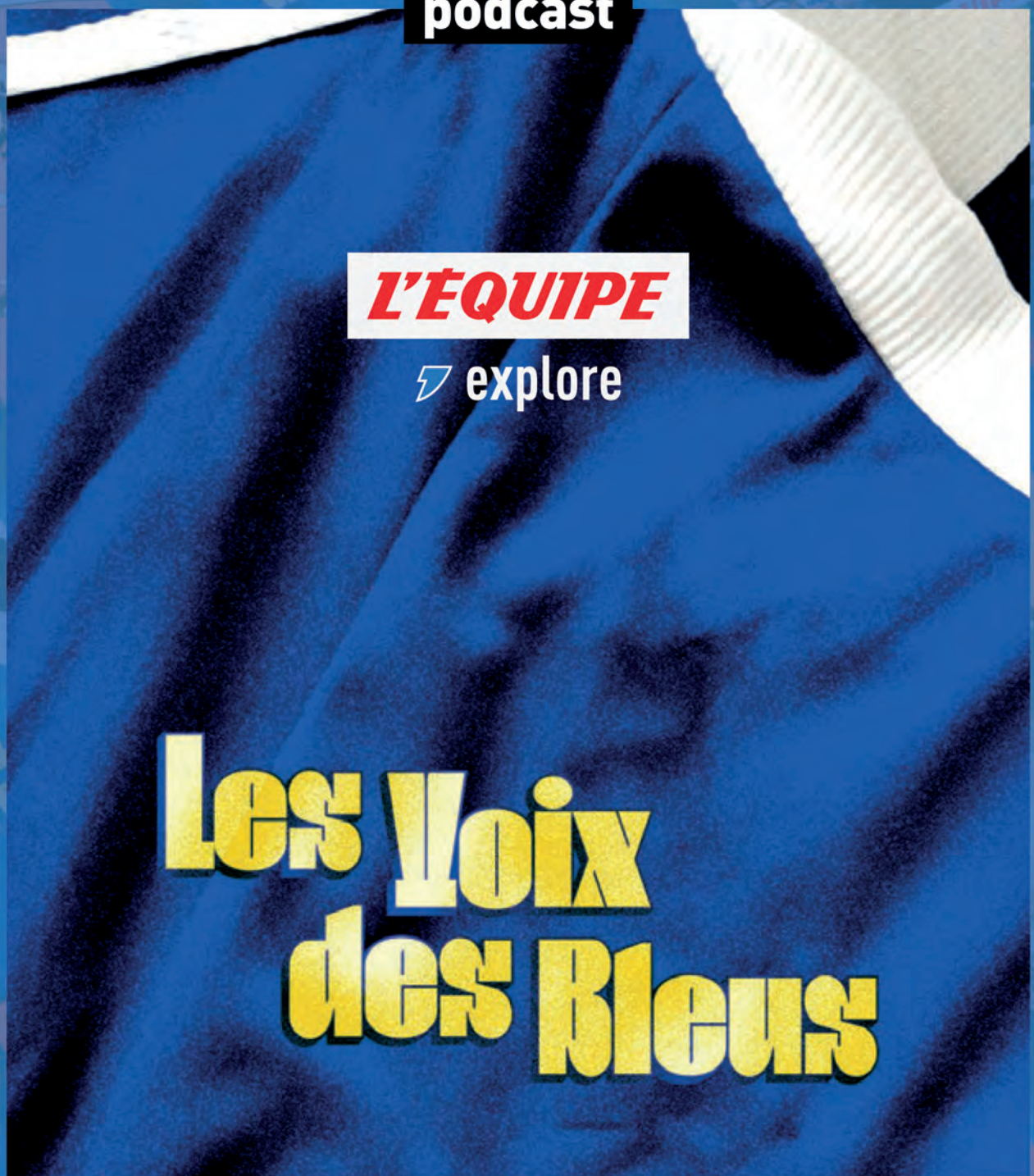
PORT D'ATTACHE

Il a évolué à Mönchengladbach, au FC Barcelone et à Charlton, mais il ne s'est jamais senti aussi bien qu'à Vejle, là où il est né voilà soixante-huit ans, où il a débuté et terminé sa carrière en 1989 et où il est revenu vivre avec sa famille. Sur ce cliché publié le 21 décembre 1999 dans un numéro spécial de *France Football* consacré à l'Académie des Ballons d'Or, le Danois Alan Simonsen, lauréat en 1977, pose dans les couloirs de son club de cœur avec la une qui annonçait son sacre. À l'époque de la prise de vue, l'ancien attaquant occupait le poste de sélectionneur des Féroé.

Alain de Martignac/L'Équipe

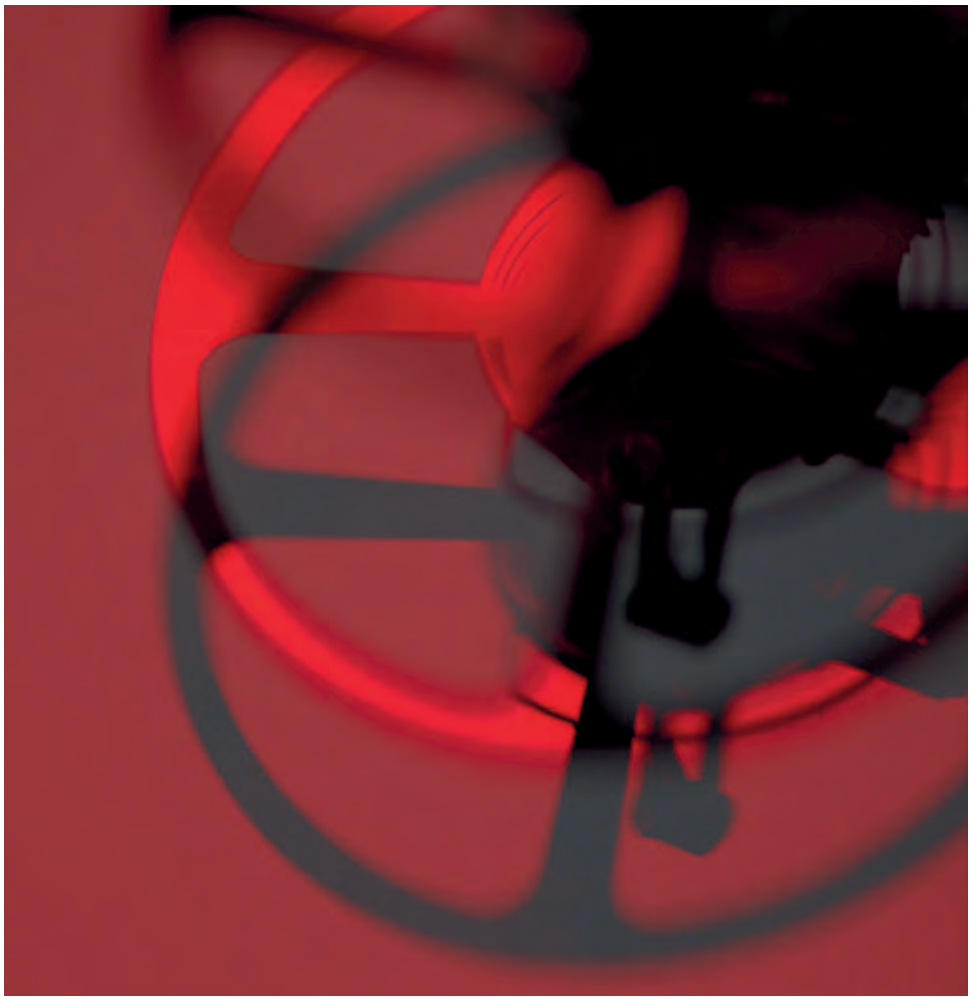
contenu original

podcast



les créations et contenus originaux de

L'ÉQUIPE



Antimagnétique.
5 jours de réserve de marche.
10 ans de garantie.

La nouvelle Aquis Date est animée par le Calibre 400 Oris.
Un nouveau mouvement.

La nouvelle référence

ORIS PARIS
71 rue d'Argout
Paris - 75002
www.oris.ch
Tél: 01.40.26.76.83

ORIS
HÖLSTEIN 1904